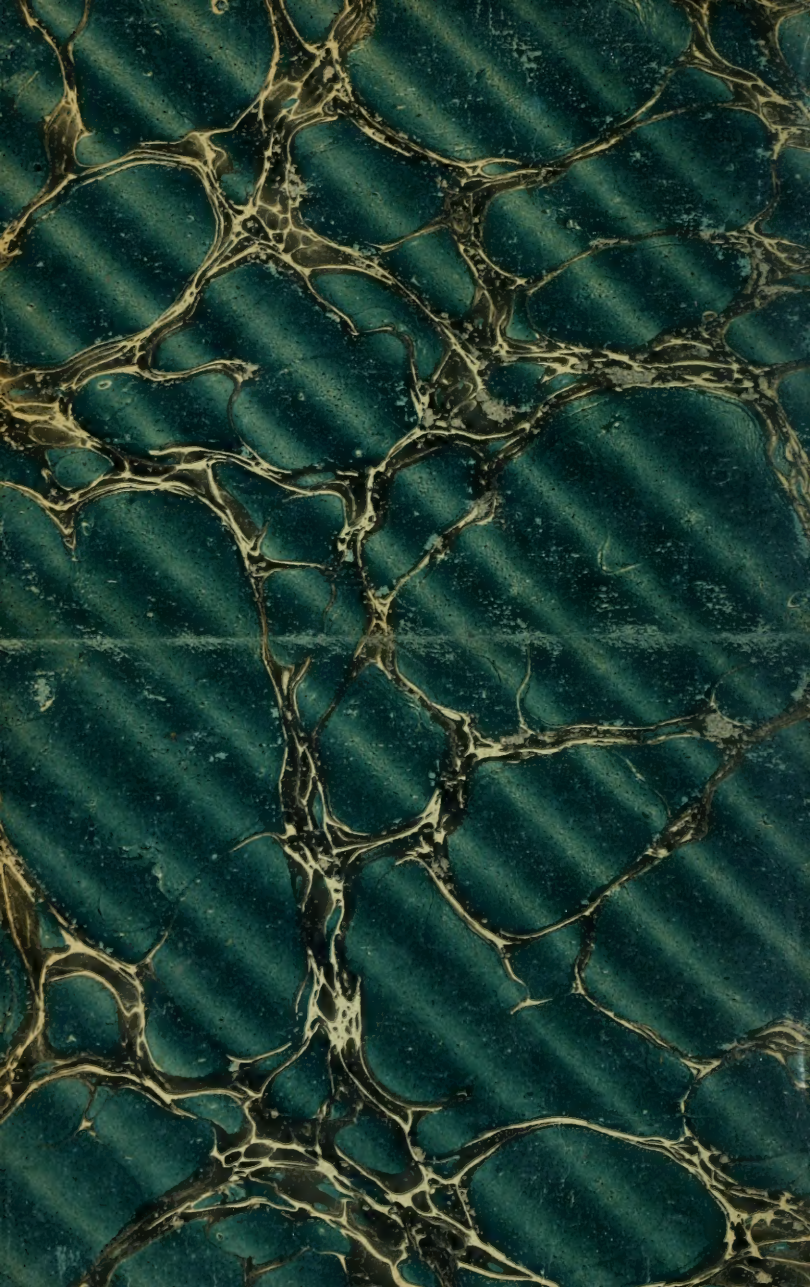
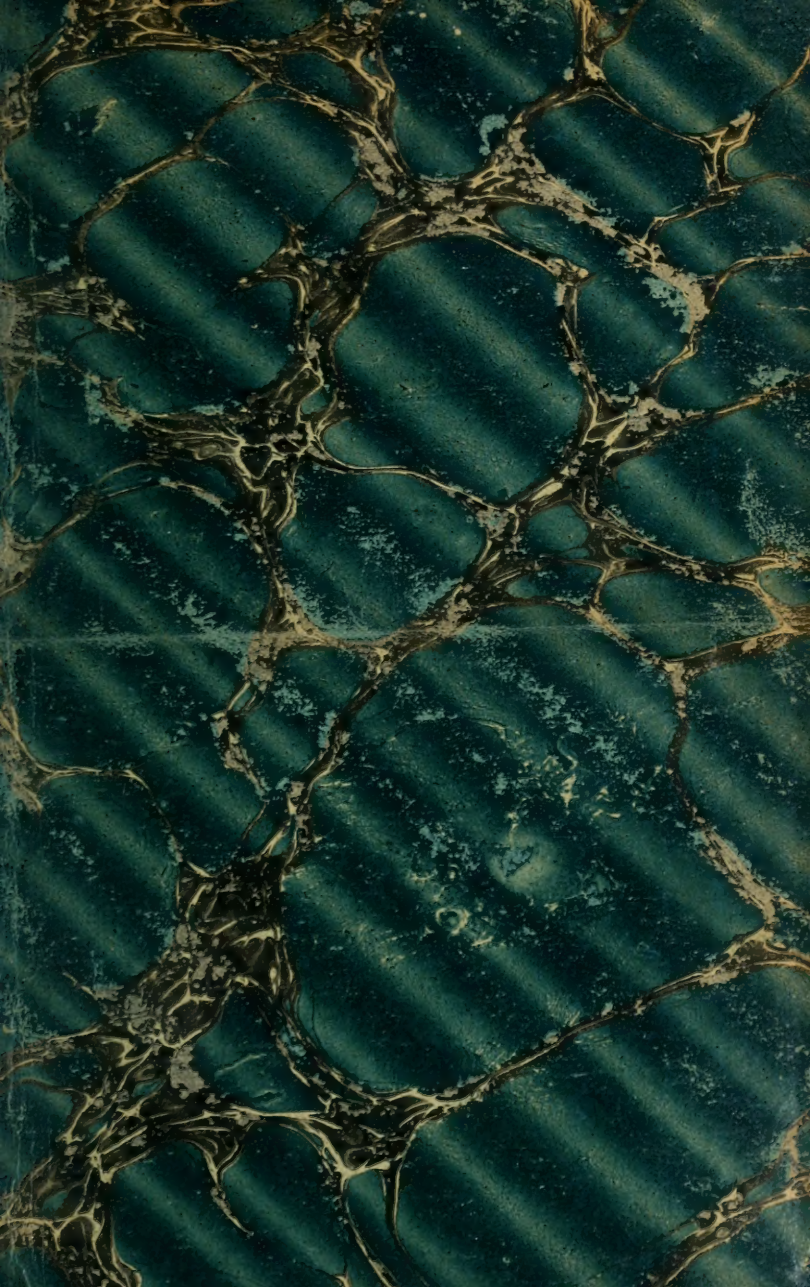





3 1761 07988601 6







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BALADES FRANÇAISES

POÈMES DE FRANCE

BULLETIN LYRIQUE DE LA GUERRE

BALLADES FRANÇAISES

Volumes à 3 fr. 50

au *Mercur*e de France, 26, rue de Condé, Paris :

- TOME I. — BALLADES FRANÇAISES (1^{re} Série), préface de PIERRE LOUYS.
TOME II. — MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER.
TOME III. — LE ROMAN DE LOUIS XI.
TOME IV. — LES IDYLLES ANTIQUES ET LES HYMNES. Suivis de :
LES JEUX DE L'HIVER ET DU PRINTEMPS.
TOME V. — L'AMOUR MARIN.
TOME VI. — PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS.
TOME VII. — LES HYMNES DE FEU. Précédés de : LUCIENNE, petit roman lyrique.
TOME VIII. — COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS. Précédé de : LE LIVRE DES VISIONS et de : HENRI III.

chez Eugène Figuière, 7, rue Corneille, Paris :

- TOME IX. — ILE-DE-FRANCE.
TOME X. — MORTCERF. Précédé d'une *Étude sur les Ballades Françaises*, par LOUIS MANDIN.
TOME XI. — LA TRISTESSE DE L'HOMME. Précédé de : REPOS DE L'ÂME AU BOIS DE L'HAUTIL.
TOME XII. — L'AVENTURE ÉTERNELLE (Livre I^{er}).
TOME XIII. — MONTLHÉRY-LA-BATAILLE. Suivi de : L'AVENTURE ÉTERNELLE (Livre II).
TOME XIV. — VIVRE EN DIEU. Suivi de : NAISSANCE DU PRINTEMPS et de : L'AVENTURE ÉTERNELLE (Livre III).
TOME XV. — CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX. Précédé de : RICHARD CŒUR-DE-LION.
TOME XVI. — LES NOCTURNES.
TOME XVII. — CONTES DE MA MÈRE L'OIE ET DE MON FRÈRE LE JARS (*à paraître*).

736
PAUL FORT

POÈMES DE FRANCE

BULLETIN LYRIQUE DE LA GUERRE

(1914-1915)

Première série



LIBRAIRIE PAYOT ET C^{ie}

LAUSANNE
1, RUE DU BOURG, 1

PARIS
106, B SAINT-GERMAIN

—
1916

Tous droits réservés

15 00 11
8 / 5 7 2 9

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE

ET

20 EXEMPLAIRES SUR JAPON

TOUS NUMÉROTÉS

PQ

2611

078P6

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Payot et C^e, 1915.

La Béchellerie
Saint-Cyr-sur-Loire
Indre-et-Loire

4 avril 1915.

Mon cher poète,

Je n'avais pas attendu les conseils des amis des lettres pour lire vos Poèmes de France. Je connais du premier au sixième ces bulletins lyriques de la guerre, qu'il faudrait graver sur des tablettes de bronze. J'en admire la force et la beauté, l'éloquence tantôt familière, tantôt sublime, rude parfois, toujours vraie et profonde. Vous êtes poète, vous l'êtes naturellement. L'idée est chez vous une création spontanée. Elle naît avec sa forme, comme les ouvrages de la nature. Vos poèmes vivront pour l'éternel opprobre de l'Allemagne et pour la gloire de la France.

Recevez mes applaudissements.

ANATOLE FRANCE.

* LETTRE ADRESSÉE PAR M. ANATOLE FRANCE A L'AUTEUR DE CES CHANTS POUR LE REMERCIER DE L'ENVOI DE SON BULLETIN DE GUERRE.

A MON AMI

LUCIEN GUITRY

LA VEILLÉE DU POÈTE AVANT LA GUERRE

Pensif, du haut de l'esplanade, je tends ma main (celle d'un dieu...) vers l'horizon ouvrant sa rade au clair de lune sous mes yeux.

Je rythme et j'ouvre encor l'espace et sens grandir l'horizon calme, et grandir l'Âme de ma race à la mesure de mon âme.

Non. Je veille seul — et la France dont toute la campagne dort, sous cette lune au clair immense, a la majesté de la mort.

Je songe aux dieux qui ne sont plus, à tant de héros sous la terre, au sommeil des derniers vaincus, à la France dans son suaire.

Et le dieu que j'étais se meurt. Je m'agenouille
et prie pour tous... Pourquoi ce calme dans mon
cœur et sur mon front cette main douce ?

O consolant Génie de France dont le voile,
par transparence, au mois élu des jeunes pousses
et quand lèvent tant de semences,

prend la couleur de l'Espérance ! — Et dans
l'aube ressuscitée, j'ouvre une âme ressuscitée à
la France ressuscitée !

II

CHANTS DE 1914 ET DE 1915

LA CATHÉDRALE DE REIMS

Le 19 septembre 1914, la Cathédrale de Reims fut bombardée et incendiée par les troupes allemandes : le baron von Plattenberg, général d'infanterie, aide de camp général et chef de la garde royale prussienne, est l'auteur responsable de cet attentat.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si jé vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous passe en retour, sachant qu'ils éternisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de gifles consacrées à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Devant elle, près du « Lion d'Or », je naquis. — Enfant, les yeux encor brouillés de paradis, je la rêvais. Peut-être m'apparaissait-elle en musicale brume à travers l'air du ciel, et comme

elle apparaît aux plus subtils des anges, dont tous les sens légers volent et s'entr'échangent.

Sans doute aussi la cathédrale était « chantée », irréelle ou réelle en ses métamorphoses, par les anges de Reims pour ma nativité, ou bien n'étant qu'une âme en fleur et peu de chose, par mon ange gardien tout seul. Mais je le jure, elle *enchantait* déjà ma française nature.

L'angélique murmure, imperceptiblement, devint berceuse humaine aux lèvres de maman. Et la complainte émue du bon roi Jean Renaud (lors je ne savais pas que c'était que les mots) faisait s'évanouir pour moi dans les abîmes, et jusques à ma mort, le chant des kéroubims.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous passe en retour, sachant qu'ils éternisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de gifles consacrées à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Ta complainte, ô ma mère, un jour s'interrompit sur le mot « guerre » ; et toi, penchée vers ton petit, et pressant à mon front la fraîcheur de tes doigts, tu t'écriais joyeuse : « Il voit ! il voit ! il voit ! » et père souriait de ta hâte enfantine à me tourner les yeux vers l'église sublime :

« Regarde ! » Ah ! oui, bien sûr, mes yeux à peine éclos ne voyaient pas plus loin que le bleu des carreaux et que des blancs rideaux sur eux l'ogive calme, et que tes doigts si blancs qu'ils allaitaient mon âme : ce fut plus doucement qu'elle naquit pour moi, réelle, grande, immense et rêvée à la fois.

Elle naquit pour moi, devinée par mes yeux, un matin de printemps au cri des hirondelles. Mes menottes ont cru la prendre au bleu des cieux ! Renaissant chaque aurore elle m'était fidèle, tout habitée de saints, de rois et de héros, et d'anges à mi-vol, comme un arbre d'oiseaux.

Grand jouet de mon âme, ô française forêt de pierres, et vos tours, mes immenses hochets, vous êtes demeurés le seul Jeu de mon âme, avec

les trois hauts porches en triangle de flamme,
et dessus eux la Rose où l'on voit voltiger des
pigeons becquetant les reflets passagers.

Puis quand je suis enfin venu, ma Cathédrale,
mêler un cerf-volant aux ailes de tes anges, que
j'ai de tous mes cris fait sonner ton parvis et,
les cheveux au vent et poursuivant mes cris,
entouré tes vieux murs des cent jeux de l'en-
fance, mais quand je fus ton visiteur farouche et
pâle,

âpre au bonheur d'aller cueillir la fleur d'ex-
tase — les mains tendues vers la lumière des
vitraux — et que l'effroi sacré, qui met l'âme en
sursaut, me prenait dans la nef où chantait la
Voix grave et connue des enfants aux jours du
paradis, quand je t'eus faite *moi* — que tu me le
rendis !

Monstrueux général baron von Plattenberg, si
je vous dois ce chant d'amour à mon église, je
vous donne en retour, bien qu'ils immortalisent,
le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, —

mais je tiens magasin de haine consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

O Basilique, après l'avoir songée, mes songes longtemps ne furent plus obsédés que de toi, et tes anges, tes saints, tes apôtres, nos rois, et ces deux grandes tours que l'aurore prolonge, les vitraux qui font des miracles prismatiques, envahissaient mes nuits d'enfance, ô Basilique !

Ta forêt tend sur moi ses bouquets de figures, et comme de gros troncs étreints par des lianes, arcs-boutants, chapiteaux d'inférieure nature, fûts et gables suscitent le grouillement des diables persuasifs et souples, ou d'une balourdise enfielée ou, voire, ayant mines exquises.

L'enfer lui-même est sur un porche : oui, le voilà ! C'est au nord de l'église et les feux sont glacés par du givre ; eh ! qu'importe, ils cuiront, les prélats, s'ils eurent l'âme noire, et les abbés crossés. Mais quelle bonne humeur ! on dirait qu'ils s'amusent d'être par Satan même « encordés » à la cuve.

Aux sons des cloches du Dimanche et de mon rêve, la porte de Marie, le grand Portail s'élève ! et ses parois d'ogive où le Ciel échelonne dix légions ailées, mitrées et couronnées (semblant jolie tonnelle aux fleurs échelonnées) supportent Notre-Dame et Dieu qui la couronne.

Se levant de leur dais plein de petits clochers, ainsi qu'à l'horizon se lève un doux soleil champenois et brumeux, la Rose au cœur vermeil, tremblante de lueurs, vient de se détacher, soudain monte en sa gloire et dans le jour s'élançe jusques au ciel ? mais non, jusqu'ou les Rois de France

coude à coude s'assemblent, et regardent la France, là-haut, dessous les Tours, en auguste rangée. Voici le blanc troupeau de tous nos grands bergers qu'une gloire de feu soulève !... O flamme intense ! tout se lève et s'élève, et c'est le tour des Tours qui se perdent au ciel en un geste d'amour.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant de rêve et de hantise, je

vous donne en retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de haine consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Dressées comme un encens par les flammes des Porches du Christ et de Saint-Paul et cent feux de verrières, les Tours montent ; le rêve y joue et voit derrière s'élever stipes, flèche, grands arcs qui se rapprochent : buissons, arbres de pierre, comme tout apparaît ! même les Animaux errant dans la Forêt.

D'où vient ce haut bruit clair que les échos répètent ? Un ange du chevet sonne de la trompette ? Non, le rêve me leurre et c'est vers le parvis qu'il faut tourner les yeux : de là vient ce clair bruit. — Vers le parvis baissions tous les yeux de mon rêve et goûtons leur plaisir devant qu'il ne s'achève.

Jeanne d'Arc ! ô fantôme adoré, vous voici !
Haussant votre étendard le héraut sonne, et
Charles est de pourpre vêtu qui, docile, vous suit,

mais regarde (entouré d'un peuple qui vous parle et vous aime et vous cherche et vous presse et vous suit) venir déjà — Bergère! — en signe d'espérance tout le troupeau conduit des futurs Rois de France.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant de rêve et de hantise, je vous laisse en retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de honte consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Peuples, Rois, chevaliers s'engouffrent dans l'église au cri de Jeanne, et l'étendard qu'elle a saisi propage une ferveur qui rend le son quasi des incendies sacrés que Dieu lui-même attise, et vrai!... la Cathédrale brûle, âme des âmes, et grondant de ferveur monte au ciel en rafale.

— Rêve de ma jeunesse, il faut que vous soyez la Vérité française. Vous l'êtes tout entière! Songe où ma Cathédrale eût pensé m'effrayer — changée en flamme allègre illuminant nos terres,

— lyrique mais gaulois, je vous ai dû la Grâce de ne chanter nuls chants que du goût de ma race.

La Basilique a pris la forme de la flamme, si-tôt qu'elle sortit du cœur de Jean d'Orbais, — mais plus inextinguible et haute depuis Jeanne, holocauste vers Dieu de tous les cœurs français, vous n'avez pu, non moins que le ciel étoilé, baron von Plattenberg, l'éteindre ou la brûler !

Alors... notre innocent baron von Plattenberg, je vous dédie ce chant d'amour à mon église, *hoch!* et puis vous allonge (en vue qu'il s'éternise) le soufflet de la France, et ma Lyre, haute vergue, je vous y cloue ! Vous, cordes par moi déchirées, flagellez sans merci le Barbare exécré !

Le 21 septembre 1914.

LA CLARTÉ DE FRANCE

A Victor Margueritte.

Comme un rose et beau jour durable aux Esquimaux est le plus grand des biens, fleuri de la nuit noire, aux Teutons cultivés épouillant leurs grimoires, la clarté de l'esprit est le plus grand des maux,

je dis cette clarté légère et comparable à celle d'une lampe au juste point montée : je n'entends pas ce clair de l'électricité qui vous noie la cervelle en son flot formidable.

La mesure, la grâce, et l'ordre et le bon goût ne seront ni flambées ni lueurs d'Allemagne avant mille ans, et le pouce... de Charlemagne ; jusquelà vous ne comprendrez ni peu ni prou

les nuances de France errant dans sa clarté, mais qui pour de fins yeux comme un prisme s'ordonnent, mes beaux messieurs de l'Intellectualité pharamineuse en phares, électrique et bouffonne !

Or, ne voyant plus loin que lunettes au nez, sous l'aveuglant foyer de votre orgueil risible, vous fîtes mauvais jeu de nous espionner : la Nuance échappant, il vous fut impossible !

Vos loupes sur François Villon, sur Rabelais, sur Montaigne et Pascal, Descartes et le leste Voltaire — et sur votre Henri Heine, s'il vous plaît — eurent beau renforcer vos gros yeux bleu céleste,

en ces auteurs « français » vous ne vîtes que *dalle* ; affreux vide en Racine, en Molière, en Stendhal : rien qui se puisse en eux surprendre par vos loupes et votre intelligence affermie de choucroute.

Espionner, seigneurs, le génie de la France ! Abandonnez aux Japonais cette espérance. N'est

propre tout quidam à ce beau métier-là. Que d'astuce il y faut ! que peu de raplapla !

Quatre mille ans de flux, de couches successives, de sédiments accumulés d'Ordre et de Goût sur votre intelligence — en combien de remous — ne sont pas trop avant qu'elle vous civilise.

Votre humus est encor trop plein de coquillages, pour que rêve nul Dieu de le mettre à l'ouvrage. Il faut la mise au jour, il faut le labourage, puis la moisson chétive ou les maigres herbages.

On ne vous dénie point la curiosité. Même, affleurant parfois la terre ou la cité, votre futur Génie espionne à l'entour ; et c'est Goëthe isolé qui nous aime d'amour.

Mais pour une, pour deux, mais pour trois, mais pour quatre efflorescences d'elle ou qui d'elle s'écartent, il n'est que du poudingue embrasé, des gravats, du roc même en votre âme, et gîtant au plus bas.

Tenez, votre culture espionne et lourdaude, abhorré de l'Esprit qui dans l'espace rôde, par Teutatès vainqueur ! eût fait pouffer de rire, la rencontrant « d'hazard », jusqu'au Romain Empire.

La Grèce n'eût point ri, mais souri, dédaigneuse, et la Perse eût levé son épaule embaumée ; la Chine en ses Bouddhas se fût cent fois pâmée ; l'Égypte aurait vomi ; l'Inde eût fait la chercheuse :

« Où donc est-elle ? où donc ? eh ! je ne la vois pas, la horde qui fulgure et « culture » le monde. Je ne vois que de lourds et sordides grands gars qui traînent dans la boue des lanternes immondes. »

La culture germaine aux cent mille bougies, flûte ! on n'en veut personne, et pas même le nègre — ni vous, singes, ni vous, morses en vos ténèbres. — Mais faisons, pour conclure, un peu de stratégie.

Lorsque *nous sommes prêts*, vous ne pouvez

nous rompre, ô Barbares, malgré vos hures assassines ; pour nous rompre (essayons très peu de les corrompre) il vous faudrait d'abord avoir compris Racine.

Soldats, nos beaux soldats, gais de votre vaillance, bien plus que le clairon, autant que vos drapeaux, ce qui vous mène et qui *les* refoule au tombeau, rayonnant par vos yeux, c'est la clarté de France.

Novembre est tout aurore et nous dit : Espérez ! Il porte nos couleurs — étage leurs nuances — envahit l'avenir : c'est la clarté de France ! Comme le canon gronde au fond des bois dorés !...

15 novembre 1914.

CE QUE NOUS DÉFENDONS

A Lucien Guitry.

Notre esprit ? eh ! non pas, ce sont, ce sont nos terres ! Notre esprit, qu'il s'envole outre nos deux frontières, outre la ligne d'horizon de nos trois mers, qu'il aille voltiger aux pays étrangers : l'esprit ailé de France est propre au voltiger ;

grand peuple d'hirondeaux fidèles, notre esprit, quittant les monts d'Auvergne ou les toits de Paris, la moisson de la Beauce ou le beffroi de Lille, nos clochers de village ou les tours de nos villes, c'est bon, et le clocher riant de Corneville,

les grands mâts de Bordeaux, petits, de Saint-Nazaire, et tous les filets bleus montant de nos

chaumières, irons-nous regretter qu'il aime à voyager? il ne saura jamais assez se propager, ni violer partout l'hirondelle étrangère.

Ce que nous défendons, ce n'est pas notre esprit, mais le sol où nos beaux oiseaux ont fait patrie. Empêcher ces oiseaux d'être surpris? Nenni. Ce que nous défendons, c'est l'humus, le vieux nid. Ce que nous défendons de la bête puante,

ô Rouen ! ô Marseille ! Arras ! Grenoble ! Nantes ! Lyon ! Toulouse ! (ah ! Dieu, les cités surprenantes !) vous, hameaux des coteaux, villages des rivières, fins clochers dans les blés, bois, forêts, neige altière ! Montagnes Pyrénées ! Alpes de la Patrie !

ce que nous défendons du blaireau, du putois, saxon, prussien, mecklembourgeois ou bavarois, et d'une horrible fouine à la mine chafouine ¹, ce ne sont pas les oiseaux vifs de notre esprit,

1. Je ne sais pas si je fais bien entendre qu'il s'agit là du Kronprinz.

c'est le Champ, c'est le Sol, c'est le Fonds, c'est le Nid ;

ce n'est pas l'esprit vif de France, plus guerrier que ne l'est votre instinct, empereur terrassier, meneur de compagnons aux bêches déléterès, parbleu ! ce sont nos champs fouis à leur manière. Empereur terrassé, — ce sont, ce sont nos Terres !

Combien — je le dirai, « la vérité m'y pousse », ô glabre successeur lointain du Barberousse¹ — combien que vos putois, vos blaireaux, vos busards, dirigeant des nues empestées vos travaux d'art, *en mellent*, j'en conviens, plus qu'il n'est souhaitable,

ils ne grignotent cor' que le bout de la table ; ils ne rongent le nid que sur l'un de ses bords. Eh ! qu'importe, la Gaule aux provinces unies, toute la Gaule sent le ravage du nid, la France entière souffre aux blessures du Nord,

1. Guillaume II s'est fait sauter la moustache (13 novembre 1914). — *Historique*.

oui ! le Béarn au loin souffre dans ses cerises,
la Provence où la rose est plus que l'aube exquise,
émeut d'un froid mistral ses oranges sanguines,
elles tombent ; et ce vent, roses, vous assassine ;
la Guyenne aérée empoussière ses vignes,

le Val de Loire est sous une vapeur caché,
la Normandie frissonne au milliard des brins
d'herbe, la Gascogne a baissé d'un ton sa voix
superbe, l'Auvergne de sa lave endeuille ses
rochers et la Bretagne crie de tous ses mâts
penchés !

Ouessant, Oléron, Belle-Ile, Guernesey (vous
permettez, Amie et très noble Angleterre, cette
marine alliance ?) et Bréhat et Jersey, les Iles
d'Or, la Corse, les Iles Sanguinaires s'abreuvent
de tempête et repleurent la mer.

Entendez-vous bêler les moutons de Sologne ?
Sous des nuages bas, ils plaignent les moutons
égorgés sur la craie d'Irison et de Châlons. Des
grappes, reflétant le ciel gris de Bourgogne,
rêvent à la Champagne aux sanglants vigneron.

Ce soir toute l'Ardèche a rêvé de l'Artois. Un sillon du Hainaut pleure dans le Dunois. On a frappé la terre, au loin répond la terre. Écoutez dans la nuit — par clameurs héroïques — nos Provinces répondre à la noble Belgique !

Horreur ! Elle est dressée ! elle est à la frontière, la France maritime, agreste et forestière, elle est toute en votre âme, ô gerbe de héros ! Sus aux Boches ! Pour eux nuls jolis cimetières. En creusant des tranchées, ils ouvrent leurs tombeaux.

En avant ! Bourguignons, Francs-Comtois, Béarnais, Gascons, Picards, Normands, tous ! Bretons, Ardennais, Alsaciens et Lorrains, Flamands, ... gentils Anglais, ce que vous défendez — en avant ! Roi Albert ! et vous, Joffre, en avant ! — ce sont, ce sont nos Terres !...

LE SAINT PEUPLE BELGE

A mes amis Dumont-Wilden et Fuss-Amoré.

Victime du Barbare, à lui toute pitié! — Non, ce n'est pas cela que veut son âme exquise. Pour la première fois au monde un peuple entier inspire de l'amour comme François d'Assise ;

de cette immense amour, spontanée, ingénue, qui tendait le Larron vers le Crucifié. Hosanna! le divin miracle! un peuple entier inspire de l'amour comme le roi Jésus ;

de cette immense amour des cœurs purifiés par le zéphyr d'Avril et qui vous rend vingt ans. A l'ivresse de l'univers, un peuple entier inspire de l'amour comme le doux printemps !

Monde, qui t'a rendu la native candeur ? Un peuple de féerie sous un roi plein d'honneur ? Soit, mais que peuple et roi se montrèrent subtils ! Avant « leur acte fou », l'homme concevait-il,

français, destin plus haut que d'être né français ; slave, slave ; nippon, nippon ; anglais, anglais ? chacun avec l'erveur pour sa race tenait. Mais le Belge l'emporte en honneur désormais,

qui vaine toute la terre en immortelle gloire, qui recevra toujours, à qui viendra toujours, bien au delà du siècle où bondit leur victoire, des peuples justiciers l'inaltérable amour !

.

Chevalière du monde, Italie ! Italie ! ! sœur de

1. O famille des Garibaldi ! famille de chevaliers ! Non, je n'oublie pas ce que lui doivent la France et la Justice au monde. Je n'oublie pas non plus tant de jeunes héros italiens qui combattent à cette heure sous les drapeaux de la République, et tuent ou meurent pour la plus noble des causes. Mais les poètes chanteront bientôt la gloire de l'Italie tout entière. (*Le poème et cette note qui l'accompagne ont été publiés avant la noble décision prise par l'Italie.*)

la France as-tu perdu fougue et verdure? Lais-
seras-tu sonner et mourir l'hallali?... Frappe,
il est temps encor, vite! frappe! c'est l'heure,

frappe! et tu sauras, vive et terrible, égal en
passion d'exploits nos pays héroïques. — Étouffe
de tes mains la gorge teutonique! — Mais de-
meure à toi-même et de nous exilée

si le cœur ne te hurle aux grandes morts su-
blimes, hélas, de Charleroi, de Louvain, de Ma-
lines, ou, décidée à vaincre enfin le Monstre
inique, si tu prétends au saint honneur de la
Belgique!

*

Nul n'y saurait prétendre, et la guerre abolie,
tous nos soldats anglais, français, russes et
serbes — et vous aussi, vaillants soldats de
l'Italie! — feront dans un Berlin, pas même dé-
moli,

aux Belges triomphant un cortège superbe!

Janvier 1915.

LE HÉROS SUPRÊME

Daignez me pardonner, sire !

*Lettre du général Leman, gouverneur de
Liège, au roi des Belges.*

D'une âme sans détour, d'un cœur insatisfait,
il demande à son roi pardon de ses hauts faits.

*

Pour tout le bien qu'il fit, croyant à sa mi-
sère, il veut s'humilier du haut de son calvaire.

*

Il demande pardon à ce roi de justice d'avoir
inauguré l'Ère des sacrifices.

*

Leman n'est plus un homme et sa simplicité
mesure à Jésus dans l'immortalité.

*

J'ose chanter encor des hauts faits immortels, non l'Homme qui, soudain, revêt l'Age éternel.

*

Pour chanter le héros qui s'inspire des cieux, il faudrait un prophète inspiré par son Dieu.

*

Et d'avoir humblement semblé presque le faire, je vous demande ici pardon, grand roi Albert.

*

Tous demandons pardon — les peuples et les rois — à Lemane, ce Jésus qui porte au loin sa croix.

SENLIS VENGÉE

A Georges Lecomte.

Je sors. La ville a-t-elle disparu ce matin ? Où s'est-elle envolée ? Par quel vent, dans quelle ile ? Je la trouve, mais n'ose plus étendre les mains. Senlis est vaporeuse comme une mousseline.

Moi, déchirer Senlis ? prenons garde. Où est-elle ? Toits et murs sont un transparent réseau de brume. Notre-Dame livre à l'air sa gorge de dentelle, son cou si fin, son sein léger couleur de lune

où bat l'heure irréelle, que seuls comptent les anges, tant l'écho s'en étouffe dans l'oreiller du ciel fait des plumes longtemps étendues de leurs ailes, où Dieu repose un front qui vers Senlis se penche.

P. F.

Senlis matinale. — ILE-DE-FRANCE.

Blanche famille élue des gentils cœurs de France (cœurs nobles, cœurs gentils, qui vous ont préférée !), Mortcerf, Couci, Nemours, Iamen-

tez nos souffrances, La Ferté, Montlhéry, mes villes adorées, lorsque mon cœur défaille aux belles souvenirs, pleurez en lui, pleurez votre sœur déchirée. blanche famille élue d'un gentil cœur de France !

O ma blanche Senlis, la plus douce à nommer ! Senlis, vous le savez, je vous ai bien aimée. Je le puis dire, hélas ! du même et tendre amour que La Ferté-Milon votre sœur, et Nemours votre frère, aux beaux temps qui m'ont le cœur charmé. Villes, souvenez-vous : « qu'ils étaient doux, ces jours ! » plus doux en ma Senlis la plus douce à nommer.

Sur Elle du kaiser la malheureuse armée traîna, lourde et gavée de tous nos vins déjà, pourpre de vomissure, empoissée de crachats, la bande affreuse, la limace des soldats, huit jours, sur la blancheur de ses maisons traîna, jusqu'au soir où ce champ de lys fut décimé sous l'orgie en fureur de la puante armée.

« Les zouaves !... » — Tout s'en fut. — Vos lys purs, Senlisois, renaîtront vite et cent, deux,

trois cents lys françois, mille hauts blancs lys purs (joie des yeux bleus du ciel), souvent bleuis par l'ombre ailée des tourterelles, rosis d'aurore, en feu de couchants solennels, mais frémissant au vent des victoires nouvelles, ils renaîtront bientôt les lys des Senlisois !

— Beau jeune Dieu français au visage éternel, qu'as-tu vu, te penchant ? Qu'ont-ils fait, ces barbares ? Mais rien... que du ressort de leur goût naturel, rien que de confronter l'Ivrognerie à l'Art, puis ayant assouvi leur rut par ribambelle, d'entasser l'immondice autour de tes Autels, beau jeune Dieu français aux pitiés éternelles.

— Bon vieux dieu allemand aux moustaches de reître, n'est-ce pas naturel, voyons, ce qu'ils ont fait ? L'azur de notre ciel vit des rues que noyait une pisse à nourrir cent canons de salpêtre, où des soudards vaguaient tendant leur quart-de-mètre, ce dont (sans blasphémer) tu ris beaucoup peut-être, vieux bon dieu teutonique à l'image d'un reître.

La cruauté soularde et soudarde est pour toi fine prière, encens doux et voluptueux ; ça sent bon dans ton ciel : martyriser les vieux, souiller les vierges, aux tout petits couper les doigts, et chaque deux cents pas fusiller trois par trois douze otages traînés en un aveugle effroi. La cruauté soudarde est un encens pour toi.

Ça, la guerre ? Eh bien non ! Mais s'il nous faut souffrir encore un peu, très peu, ces turpitudes lâches, nous saurons, dédaigneux, les souffrir sans gémir, jusqu'à l'heure où le Beau Jeune Dieu que lui cache l'ivresse, jettera la horde qui délire en poubelle allemande. Germains, ce qui nous fâche n'est point la guerre, — c'est votre Merde à frémir !

Il vous en renaîtra des lys purs, Senlinois, dans votre ville et cent, deux, trois cents lys françois, des milliers de blancs lys, cœur doré vers le ciel, bleuis le jour par l'ombre ailée des tourterelles, rougis d'aurore ou de couchant, lys éternels et se dressant au cri d'une France nouvelle : ils renaîtront bientôt les lys des Senlinois !

Et vous, famille élue d'un gentil cœur de France (tous cœurs sont anoblis qui vous ont préférée), Mortcerf, Couci, Nemours, chantez notre espérance, La Ferté, Montlhéry, mes villes adorées, lorsque chante aux frontières un chœur de délivrance, par moi chantez, chantez votre sœur honorée, Lys au Jardin fleuri de notre Ile-de-France !

Le 12 septembre 1914.

LA MANIÈRE

On meurt : l'Anglais s'élançe et le Français le suit... Il bondit, le Français !... L'Anglais court après lui... L'Anglais vif le rattrape. — Oui, c'est même vaillance. — Il me revient un mot, la fleur des mots guerriers. L'Anglais stoppe, et avec une grâce de France : « Messieurs de France, à vous de tirer les premiers. »

LE CHANT DES ANGLAIS

It's a long way to Tipperary.

Feu ! Tommy... Le cœur gigue aux choes de nos canons. Du calme, bon garçon. Ah ! c'est rudement long, rudement long pour aller à Tipperary. Depuis la soif d'hier apaisée sans whisky, je canonne, on canonne. Ah !.. c'est rudement bon.

Qui m'a jeté sa gourde ? Eh ! vieux Bob, tu es mort ? Du calme, cher garçon. A bientôt Leicester... Square... All right ! il est mort pour sa vieille Angleterre. La gourde est vide : feu ! Tommy, canonne encore ! Nous nous battons si bien, all right ! les morts ont tort.

Du calme, fier garçon. Ah ! c'est rudement long, rudement long pour aller à Tipperary, là-

bas, près de la jolie fille que je connais. Elle me disait oui quand je lui disais non. Feu ! Tommy. Le cœur gigue aux chocs de nos canons.

Tommy, sache, Tommy, que l'amour a du bon. Oui, c'est une lointaine et fine demoiselle, que l'on n'atteint jamais qu'en rêve. O large bec ! Tu rêves et tout vient, l'âme et le corps avec. Ici rien que la mort, elle est fichue donzelle.

La mort ! ah ! si j'avais tourné les yeux vers elle, la teutonne m'eût pris le cou de son bras sec et fait goûter sa bouche endentée de shrapnells, en m'étouffant le sein jusqu'à l'extrême angoisse. Juste Seigneur ! l'amour n'a rien de plus cruel.

Mais la mort, on n'y pense pas, elle est en face. Du calme, heureux garçon. La mort, la verrais-tu ? Flottant sur la bataille ainsi qu'un étendard, c'est un grand vieux squelette usé de toute part : elle flotte à présent sur les casques pointus.

Feu ! Tommy... Quoi ! tu meurs aussi, garçon

fidèle ? Te voilà dans les bras de la fichue donzelle ? Relève-toi, garçon ! Ah ! c'est rudement long, rudement long pour aller à Tipperary. Adieu, Leicester Square, adieu, Piccadilly !

Nous étions quinze, hurrah ! Il en est trois qui bougent. O canon, tes boulets sont teints de notre sang, notre sang qui refait notre uniforme rouge : devant nous les Teutons sont exsangues de peur, ils croient que nous chargeons ta gueule avec nos cœurs.

Dansons ! dansons la gigue ! — Ah ! oui, quoique vainqueurs, nous dansons notre gigue en plein ciel du Seigneur. Nous, bons garçons, nous sommes à Tipperary. Bonjour, Kate, bonjour, Annie, bonjour Nelly... Nos cœurs se trouvent bien, pourvu que sur la terre,

elle vive à jamais notre vieille Angleterre !

Décembre 1914.

LA VICTOIRE DE LA MARNE

A Léon Bourgeois.

« Halte ! » et dans la splendeur de l'automne empourprée, Joffre a laissé traduire aux clairons son beau cri, qui vole matinal de Verdun à Paris, sur le coteau, sous bois, au fleuve et par les prés !

Que le sol est sonore où vibre l'air de France, quand retombent d'un coup les crosses des fusils ! Ce choc, la joie de faire un « demi-tour » aussi, vous dressent jusqu'au ciel, ô frisson d'espérance !

De Paris à Verdun le sol qui retentit fera chanter bientôt les coqs de Montmirail. C'est par mille clairons que ton mot « halte ! » est dit, Joffre, qui réveillas ces coqs de la bataille !

Halte en Argonne, vous, général de Sarrail !
halte au sud de Vitry-le-François, de Cary !
halte au Camp de Mailly, Foch, et vous Mau-
noury — Franchet vous adextrant — halte sous
la mitraille !

demi-tour ! halte ! aux nues le clairon vous
fascine, d'une belle Victoire ailée d'or, mise en
charme par vos armées le long de l'Ourcq et de
la Marne, halte au pays de La Fontaine et de
Racine !

Ce n'est plus le moment de reculer. — L'es-
pace n'est plus au sud, il est au nord. Joffre in-
terdit les regards trop en douce à l'air bleu du
midi. Tous ! il faut vaincre ou se faire tuer sur
place !

Officiers et soldats, vous « rongiez votre frein » ?
C'en est fini de rompre : un effort plus qu'hu-
main se fera sur un ordre et se fera demain. —
Vous ne céderez plus un pouce de terrain.

Au grand bal de la Mort où Joffre vous con-
vie, qu'ils vont donc bien polker et mazurker, les

Boches ! Méditez en vos cœurs, soldats, l'instant est proche... Il y va de la France ! il y va de sa vie !

Von Kluck et Wurtemberg s'arrêteront ici. Le kronprinz là, Saint-Gond lui tendra ses abîmes. Nos canons donneront, aux rendez-vous choisis, le ton bref que leur veut le généralissime.

Serré dans son chandail, depuis quelques semaines, il roule sous sa tempe un joli stratagème. Déjà la France entend parler de Maunoury. Galliéni suscite une armée de Paris.

Vous, Castelnau, grand cœur, amant des hauteurs fières dentelant de Nancy la couronne, — avec foi passez au 75 et repassez cent fois la gueusaille qui vient nous chercher par derrière.

Sir maréchal John French, dont le nom est si cher aux Français, tel un nom quasi de leurs pays, glissez-nous vos souples Tommy, vos highlanders, vos longs canons marins devers Crécy-en-Brie.

L'ordre est partout. Et Joffre — homme calme,

esprit clair (bleu regard celté, au front vivacité d'Ibère) se donne de goûter un plan si réussi. Très doux il voit monter ses avions d'ici,

de ce village pauvre et dont l'école est pleine d'officiers manœuvrant de gros fils électriques ; il donne un ordre ; on le transmet ; la République fonce, et tout est en branle, en gloire ou en géhenne.

Deux races vont périr ? — Deux âmes s'entreprennent. Qui sur terre est de trop ? le Germain ? le Français ? *On sonne* : d'Espérey fait noter un succès. La culture latine égorge la germane.

Ainsi l'on est entré chez le voisin en rats, par la porte friable encor que la plus sainte, et l'on croit que jamais homme n'arrêtera cette ardeur ? Hé ! si fait : Joffre, un homme sans plaintes.

Brûle à présent Maurupt ! et que flamboie la Fère ! qu'on doive à la Bellone horrible satisfaire ! et que s'enlise, au fond des marais de

Saint-Gond, le kronprinz imité de quatre cents canons !

que nos hameaux, nos bourgs enfument les batailles ! que Foch ait tant de peine et de travaux Sarrail ! que fondent les Anglais au cœur de la mitraille, puis vienne à la rescousse, en pénible attirail

d'autobus, de taxis, de camions, que vienne la grande inattendue, l'armée parisienne, cahin-caha — mais vienne ! — ô général Boëlle, aider de Maunoury la victoire éternelle !

qu'on oppose aux *tauben* Maurices et Moranes, comme aux « gros noirs » lourdauds nos vibrants petits noirs ! que von Kluck, pour avoir obliqué, broie du noir et, désirant la mort, perde la tramontane !

que l'armée de Bulow s'affale ainsi qu'un mur, et les Westphaliens choient comme des fruits mûrs ! que l'on en tue par file, en profondeur, aux nues ! qu'au centre du carnage on les tue ! qu'ils nous tuent !

que tant de nos enfants soient morts pour la Patrie !... sept jours de lutte à peine et les Germains ont fui, sept jours de lutte à peine et le grand Jour à lui, sept jours de lutte à peine — on revoit les perdrix !

La Victoire en chantant nous ouvre la barrière, — Joffre aidant, si discret, — et le mieux, sa-
pristi ! c'est bien que, hors du bruit des trompettes guerrières, le froid diable a tout fait comme il a pressenti.

Sarrail, de Langle et Foch et Franchet d'Espérey, Maunoury, Villaret, de Lamaze et Dubail ont mérité la gloire, étant de la bataille. Mais vous, Joffre — ô héros que la France espérait,

vous qui l'avez ravie à son destin fatal, redressée en sa force, arrachée au trépas, *qui nous avez rendu la France, général !* que vous y consentiez ou non, dans ses Annales,

tous nos grands maréchaux vous céderont le pas !

COEUR DE SAINT-GEORGES

CHANT D'AMOUR A L'ANGLETERRE

A Lady Michelham.

Anglais qui reprends Vie et te désintéresses
de tout ce qui n'est point Justice, Droit, Noblesse
et, du négoce où tu peinais, soudain te dresses,
le front, les yeux, les dents rayonnants de jeu-
nesse,

toi qui fais succéder, véhément, frénétique, le
grand rire de guerre aux vertus flegmatiques ;
au sourire ambigu lorsque tu viens à nous, un
sourire dont on peut dire : Il charme tout ;

à tes sports la bataille ; à la pâleur du front
l'enfantine rougeur née de la passion ; toi qui
fais ressurgir, à le vivre quasi, ton vieux passé
d'une enivrante poésie,

Anglais qui redéploies l'étendard de Richard et qui te reconnais, aux côtés de la France, toi-même — un preux ! — devant le turc ou le barbare, hausse-toi, chevalier, pour mieux baisser ta lance :

que chargée de ton poids elle plonge en la gorge âpre et gonflée de haine rauque du Dragon ; il nous mène grand bruit ! mais qu'est-ce au prix du son que décharge ton cœur ? — C'est le cœur de Saint-Georges,

ton cœur ! — le vrai cœur noble et fol de l'Angleterre, honnissant toute morgue et pâle dignité, qui va sonnante la fougue et l'intrépidité ! Le temps est revenu de bouter la Chimère,

et hop ! Anglais, Gallois, Irlandais, Écossais, beaux redresseurs des torts, amants de la Justice, frères d'armes courtois du Saint-Michel français, de monter l'Hippogriffe aux ailes contemptrices

du bas Dragon rampant que fuit le genre humain, ayant pour nom la Honte-aux-millions-

de-tête, bavant sa rage rouge et broutant la planète, de ce monstre écaillé de turcs et de germains.

Dragon ? Chimère ? ou quel démon épouvantable, que n'ont pu concevoir ni Dante ni la Fable — ni Vulcain, ni Satan procréer dans leurs forges — et que voilà qui nous suscite des Saint-Georges

à grand'foule sortant des brumes irisées du Cornwall, du Sussex, du Devon granitique et du Hants aux prairies si finement boisées, mais de tous ces Comtés pleins de vapeurs magiques,

de l'York et du Rutland, ravissants de verdure, du Derby, du Stafford épousant haut les cieux, enlaçant la nuée de leurs bras montagnoux, de l'Écosse aux bleus lacs, perles de la Nature,

du Pays Gaëlique et de l'Irlande enfin (à retenir que là Saint-George est Saint-Patrick, n'importe !) offrant la fleur de ses clans héroïques — ses Chevaliers-Misère et de gloire ayant faim !

Du cap Wrath au cap Clear, de Falmouth à Dundee, de Hull à Caernavon, d'Hastings à Manchester, Saint-Georges des brouillards, Saint-Georges des ondées, Saint-Georges des prairies, Saint-Georges des bruyères,

du nocturne diamant de Londres enfumé, des mâts touffus de Liverpool, du bien nommé Canal de Saint-George, ah ! combien de Georges clairs s'envolent furieux et fondent sur la guerre !

S'envolent ? non ; laissons l'Hippogriffe et Pégase. Il nous reste la Foi d'un peuple tout entier, dont les races unies ont retrouvé l'extase qui menait au tombeau du Christ, les chevaliers.

Grand peuple n'ayant plus qu'une âme et ne faisant (dût le Dragon germain jusques au cœur le mordre) qu'un seul héros debout parmi l'affreux désordre de la guerre saisie entre ses bras puissants !

All right ! en son roi George, il bat en son roi George, il gronde en Kitchener, en French,

en Lloyd George, il tonne sous le cou des lords,
des paysans, des marins, des mineurs, le vrai
cœur d'un Saint-Georges

près d'étouffer la guerre entre ses bras puis-
sants ! — All right ! Vieille Angleterre, oui, nous
aimons d'amour tes jeunes, gais soldats, frais,
beaux comme le jour ! oui ! notre *Marseillaise*
écoute en frémissant

la petite chanson chère aux soldats anglais :
« Sommes-nous tristes ? non » ou le *Tipperary* !
oui ! nous sentons l'honneur de lutter auprès
d'eux, charmés de leur bravoure et par tous leurs
yeux bleus !

Angleterre ! Angleterre ! à présent nous t'ai-
mons, Grande-Bretagne entière, oui ! nous t'ai-
mons d'amour ! tes beaux jeunes guerriers, oui !
nous les adorons, en Artois, sur la Marne et vers
Ypre et toujours !

Ma mie, si tu savais combien elle est aimée
en France ta Méprisable Petite Armée, qui sans
cesse grandit, grandit, grandit aux yeux écar-
quillés d'horreur du monstre populeux :

le Dragon Kamarad ! — et devient formidable et, se joignant à l'ample Armée de nos héros, broiera la Germanie en proie à leur étau, comme entre deux bons doigts une amande friable.

Déjà le goulu monstre, et bâillant et rué parmi nos moissons d'or, fut tout éberlué, lorsqu'un jour, de Crécy-en-Brie à la Trétoire, French lui tendit le sucre ardent de la victoire.

Après Anvers, après Mons et Namur, après l'horrificante mêlée sous l'ombreuse forêt (Tommy te souvient-il de ces beaux jours dans l'Oise, à l'époque de la fraise et de la framboise ?)

après l'échauffourée de Villers où la Garde, surprise au cœur d'un bois, tombait avec les arbres, une retraite « encarnagée » s'il en fut onques, *sans un seul jour de halle ou de repos quelconque,*

voilà le maréchal qui reprend l'offensive. Par Dagny, Coulommiers, Maisoncelles il presse la lourde armée-von Kluck sur les terres déclives, dans un assaut plein d'harmonie et de souplesse.

Il est partout vainqueur. Ses hussards, ses lanciers, préparant un tapis de morts à ses Tommies, ont devant eux couché des bataillons entiers tordus par les crispations de l'agonie.

Mais à quoi bon se mettre la tête à l'envers ? On ne regarde pas, on grimpe sur les chairs, comme sur les bidons, les sacs et les képis et si le talon crève une gueule, tant pis !

Que la pluie tombe à flots d'un ciel couleur de cendre, ou qu'un soleil gaulois vous pompe la raison, les Tommies sont toujours prêts à grimper, descendre et grimper à travers morts, obus et caissons

et redescendre encore et toujours regrimper devant la Mort qui vole pour les rattraper — Highlanders, mes garçons, êtes-vous tristes ? non ! — à travers boue, obus, charognes et canons.

Halte ! guerriers sanglants ! La cornemuse ulule dans la sérénité pâle du crépuscule, mais

on rit de t'avoir repris sous la mitraille, France!..
Château-Thierry ! La Ferté ! Montmirail !

Qu'il est beau par un soir de divine fraîcheur
de pousser un hurrah vers le vieux maréchal, un
autre pour la Vieille Angleterre — aux lueurs
qui « tonnent » sans répit des collines rivales !

On ne pointera plus vers le ciel étoilé faisceau
ni mât ni tente frêle où bat le vent. On rêvera
debout à ces feux caressants et qui vont s'espa-
çant et sur l'herbe foulée

éclairent la rosée, ou des gouttes de sang!...
Tout bruit meurt... Chut!... Qui chuchote ?
Les vers luisants ? — « Chacun a dans le ciel sa
Béatrix cachée... Derrière chaque étoile, il te
faut la chercher... »

Adieu nos rêveries, Tommies du clair de
lune. Le nez humant l'humus, vite on doit se
coucher. De la plaine où von Kluck entend ses
morts qui brûlent, montent la puanteur des si-
nistres bûchers

et leur chuchotement — puis leurs cris ! leurs clameurs ! Non ! tout n'était pas mort là-bas ! (Auriez-vous peur, Tommies ?) Quels cris dans l'air de ces morts qui remeurent ! Sa faux rougie à blanc, la Mort les a fauchés.

« Maréchal sir John French, dans l'aube virgineale, irons-nous traverser tout ce noir animal ? » Un petit lord qui rêve amours sous les étoiles entend le doux shocking des Béatrix penchées...

L'aube explose. — Von Kluck pris de vélocité, aux flammes de l'aurore, à nos feux en bourrasque, sent devenir torrents son océan de casques, flot apocalyptique et du vent emporté,

du vent vertigineux que la terreur suscite, qui vous pousse à la nuque et plus vite, et plus vite, bousculant à la fois les dos épouvantés de cent mille fuyards désenrégimentés.

Que vous êtes heureux, Tommies d'aéroplane qui voyez la dérouté aux bas-fonds, aux dos-d'âne, aux coteaux percer les taillis, trouer les

haies, courir à travers champs — la déroute en paquets !

Saint-Georges, n'est-ce pas un enivrant spectacle de voir tourner bientôt cette fuite en débâcle, que vous précipitez encor plus, arrosant d'un ouragan de flèches froides les « passants » ?

Tommies-Saint-Georges ! quel doit être le délire de votre âme ! au ciel pur, quelle votre gaité ! Bah ! il faut, de ce que l'on voit, se contenter... et bondir : aussi bien l'Anglais trouve à bondir

tant de joie ! Permis, comme au ciel, de s'amuser ! Fifres, sifflez ! Cornemuses, cornemusez ! Ah ! le sol n'est pas rocailleux pour le moment ! Encore un tapis de cadavres allemands !

Pauvres agneaux fuitifs qui là-bas vont gésir ! — Encore un tapis de cadavres allemands ! — Vieux moutons enragés, c'est l'heure de mourir ! — Encore un tapis de cadavres allemands !

ainsi, jusqu'au plateau célèbre de Craonne où

Blücher salua Napoléon perché, qui l'aplatit de ses boulets. Furie teutonne, saluez, d'un assaut les Anglais accrochés

au vert plateau célèbre et près de les atteindre, saluez leurs canons, saluez, *morts déments!* Le gazon frémissant veut de pourpre se teindre. Encore un tapis de cadavres allemands!

Mais des vivants au loin grouillent comme des rats? Cela monte et grandit? « Soit! on vous recevra, mes braves. A nous, tous! » Braves?... sans doute, braves : saouls d'éther, les yeux révulsés, la gueule en bave,

mon Dieu! faudra-t-il les étreindre dans la mort? Non! à la baïonnette! que six mille éclairs bleus, pour éviter l'abominable corps-à-corps, rentrent, sortent, rentrent, sortent, rentrent dans eux.

Prouesses de Septembre! ô Victoires d'Ilier! vous ai-je assez clamées? — Dixmude, Ypre, Armentière, seront chantées bientôt, puis entre

elles, comment la lune danse sur un tapis d'Allemands.

Un soir pourtant — c'est devant Ypres — nos seigneurs qui, morbleu ! je le sais, parfois montrent du cœur, ayant comme toujours vu leur flot repoussé, courant jusqu'à leurs trous, emportent leurs blessés.

Entre les morts, un seul reste sur le terrain, et semble jusqu'au ciel dresser un bras sans main. Oh ! quel damné teuton ressort d'une tranchée, vole à son frère... Stop ! défense d'approcher !

Il roule dans la nuit foudroyé par vingt balles. « Cessez le feu ! » — Debout et sa croix pour étoile, affrontant clair de lune et mitraille ennemie, un officier anglais, hors des lignes, bondit !

et se penche : il a pris le mourant dans ses bras, il le soulève, emporte, et chancelant il va... le rendre aux siens dans le hourvari des hurrahs. Lors, il revient mourir « chez lui » — tout seul — au pas.

Anglais qui de la France aimez la gente flamme,
le Panache, à combattre ensemble et si long-
temps, vos plus hautains guerriers auront du
d'Artagnan, nos plus simples soldats auront du
gentleman.

Gentlemen plus fougueux? d'Artagnans plus
pensifs? Hé la, ne cherchons mie de qualifica-
tifs. L'univers connaît bien ce qui *Nous* a liés :
Nous avons retrouvé l'âme des chevaliers

et plus encor — dans ce beau Feu qui Nous
« reforge » — de l'Archange et du Saint, nos
patrons éternels. En notre France bat le cœur de
Saint-Michel ; le vrai cœur d'Angleterre est le
cœur de Saint-Georges.

Grand peuple n'ayant plus qu'une âme et ne
faisant (dût le Dragon germain jusques au cœur
le mordre) qu'un seul héros dressé parmi l'affreux
désordre de la guerre saisie entre ses bras puis-
sants,

all right ! en son roi George, il bat en son roi

George, il gronde en Kitchener, en French, en Lloyd George, il bat, il tonne en tous ses lords, ses paysans, ses marins, ses mineurs, le vrai cœur d'un Saint-Georges

près d'étouffer la guerre entre ses bras puissants! Cœur de Saint-Georges! bats et bats pour la Victoire. Cœur de Saint-Michel! bats et bats pour notre Gloire. Cœur de Saint-Georges! cœur de Saint-Michel! battez

— même cœur devant Dieu, même cœur indompté — pour Shakespeare (*Être ou n'être pas?.. Être vainqueurs!*) et pour Villon (*Étions deux et n'avions qu'un cœur!*) pour nos génies! — mais à grands coups précipités

pour la Cause du Droit et de la Liberté!

VENDANGES DE 1914

(D'UNE AMANTE A SON AMANT)

— *Écrit en Septembre* —

A Carol-Bérard.

France, mon amant est là-bas. — Voici les grands premiers soirs d'ambre. Comme ils sont maîtres de l'été ! Rayons obliques de Septembre, pluie oblique, horizons fouettés et tout orageux de combats, où chantent nos soldats joyeux ! et mon amant chante avec eux. — Et Septembre, en signe d'adieux, agite vers lui tous ses pampres...

Les canons tonnent sur mon cœur. Les canons sont les vendangeurs. Je vous boirai, Vin des Vengeurs ! Oh ! oui, cette année, les vendanges se piétineront dans le sang. Jamais encore, au

goût de France, nous n'aurons bu de vin plus franc, plus rouge, ayant tant de saveur. M'eni-
vrerai-je de ce vin ? — Cela dépend ; si tu
reviens.

Si tu reviens, ô mon amant ! alors je viderai
la coupe de joie que tu m'auras remplie. Hélas !
mais s'il faut seulement boire à ton souvenir :
l'envie de ta gloire m'emportant toute, — au
dernier rayon de l'été, sur ta pâleur ensanglan-
tée, j'irai, folle et plus pâle encore, hurler
l'ivresse de la mort !

LE SOLDAT DE GRAND'GARDE

Par cette nuit d'hiver, au clair de lune froid, guettant le long mutisme des plaines hagardes, au clair de lune froid, le soldat de grand'garde — une statue vivante et couverte de givre — n'écoute plus son cœur et ne s'entend plus vivre. Toute pensée, il veille et songe à ce qu'il sonde, pour la gloire de France et pour la paix du monde.

Il est sur la tranchée une statue qui voit. Le plus doux de son âme en l'âme est rejeté si loin, et le plus cher : ont-ils jamais été ? Bleuâtres souvenirs, comme vous pâlissez dans la nuit de son âme ! en êtes-vous chassés pour toujours, feux follets aux caressantes flammes, tendresses des parents, des enfants, de la femme ?

Vous n'aurez point cette heure en lui, cherchez les autres — qui dorment — souvenirs !... Son âme n'est plus vôtre. Par cette nuit d'hiver, et s'il est de grand'garde, vous ne pouvez troubler le soldat qui regarde ; il n'est plus ce jeune homme, il est ce haut veilleur ayant des yeux de flamme et de marbre le cœur : il est sur la tranchée une statue qui voit

et s'anime... Là-bas, volent quelques clartés?... Des souvenirs !... Il reprend sa rigidité. Qu'est le Passé pour toi, veilleur de l'Avenir ? Épouse, père, mère, enfants, ne venez pas, doux fantômes, toucher le front de ce soldat — qui n'est plus un soldat — mais se sent devenir le responsable dieu des temps qui vont surgir.

LES COSAQUES

A Léon Bakst.

I

Le froid, la neige et sur la neige le silence. — Aux confins des blancheurs le jour faible recule. — Une clochette à l'horizon grèlement danse, et tellement lointaine est sa voix minuscule que, sous le ciel de poix fermant la steppe immense, elle semble amincir le vert du crépuscule et rendre plus mortels, plus vides et plus nuls le clair de neige et sur la neige le silence.

Une clochette au loin lève quatre corbeaux, ils retombent : la vie retombe au monotone de cette immensité blanche d'extrême automne, frisée à l'infini par ses flocons nouveaux, où

glisse on ne sait quoi qui peut être un fantôme de cabane, d'isba, de char ou de traîneau, ou l'apparition errante d'un tombeau. Cela stoppe et halète et lève cent corbeaux.

La nuit répandue toute est maintenant fouillée du regard d'un fanal, œil fixement ouvert. Un autre éclôt dont le rayon fauche dans l'air la nuée des corbeaux qui voltige rayée ; à gauche, à droite il brille (et ce feu diligent doit être au poing d'un homme : il est intelligent), touche cent pins en file double et semble faire plus étroite la route et plus grand l'univers.

Or, dans la solitude où ce monstre halète entre ces pins hagards étirant leurs squelettes, il n'est pas une étoile, une source, un bouleau, pas un fleuve chanteur qui condense son eau, il n'est devant, derrière, il n'est à droite, à gauche, que silence et que neige et c'est tout ce que fauche le fanal. Rien au ciel, rien sur terre où la mort s'étend aux horizons, est, ouest, sud et nord.

Terrible une fusée au sein même du monstre

éclate, puis rapproche en sa course éperdue les milliards de cristaux de la steppe et les nues, par un halo qui se propage autant qu'il monte. Trois hommes dans l'automobile sont debout : le plus svelte se dresse en levant un long cou ; deux fixent l'horizon du sud à bout de route... mais l'autre c'est au ciel qu'il cherche et qu'il écoute.

Un avion répond à la blanche fusée par une fusée rouge et met en sang la nuit. — Neiges, de la mitraille entendez-vous le bruit ? — Malgré le ciel peuplé de feux entrecroisés, l'avion disparaît comme la proie d'un charme, non sans avoir surpris tout un monde caché, vu la jeune Russie, vu la Russie en armes, veiller, dormir aux labyrinthes des tranchées.

Qu'importe ! l'avion qui suffoque et délire s'en va tracer le gel et brusquement gésir... Un point de l'horizon du sud vient de bondir. A présent des tranchées sort un million de têtes qui voient bondir, entre les pins tout en squelette, les cavaliers du sud, l'interminable file de

sotnias que précède en son automobile Rennenkampf — car c'est lui qui change de bivouac,

menant la file interminable des cosaques.

II

Ils ont quitté l'acacia tendre au clair feuillage. Dieu voit dans leurs cerveaux briller des paysages qu'ils rêvent jour et nuit, s'ils ne les chantent pas. Lorsqu'ils les ont chantés, les pleurs de leurs visages font sangloter la Vierge Marie tout là-bas. Jamais son bleu pays ne quitte le cosaque. Il le chante au galop, se le murmure au pas, nuit et jour il le rêve : il le hurle au combat.

O chants ! — c'est Rennenkampf qui change de bivouac — airs aigrelets si doux, bruissante musique (on ne doit pas chanter trop haut), mélancolique murmure de l'essaim des âmes, lent fredon ! O murmurant essaim de ces âmes du Don ! Comme on l'entend à peine ! Airs qui

semblent mourir à ne nourrir d'un son le plus faible zéphyr !

C'est du rêve exilé sur la lèvre tremblante, quand l'âme au loin rêvant, la lèvre enchantée chante, et rythme un souvenir et vibre inconsciente. Le ciel où tant d'icônes éclairent d'or les nues, comprend, et Dieu le Père et Marie et Jésus. Le ciel écoute... Ils ont quitté l'acacia tendre, leurs villages aux toits de roseaux qu'il évente, et sur le potager, dans les lointains émus,

le Caucase d'azur aux cimes inconnues. Ils ont quitté, pêcheurs, le Don ou le Terek, de leurs bords escarpés le sable ardent et nu ; moissonneurs sous le ciel des moissons de la steppe, les joncs et les roseaux où siffle la faucille. A la fin de l'été lorsqu'aux jardins qui brillent, icônes du soleil, s'ouvrent les tournesols, ils ont quitté leurs champs dans les vapeurs du sol.

Le chasseur des forêts module un paysage brumeux, humide et noir où le pampre sauvage enveloppe les ormes et descend des platanes. Aux

vols de mouchérons l'or du soleil se fane. Plus on avance et plus se fait l'ombre éternelle. On ne voit plus déjà la trace du vieux cerf. Mais, un jour froid au bout, creusée en long tunnel, la trace du faisan aboutit aux clairières.

C'est là qu'on entend bien le craquement des branches, quand la tempête arrache à la forêt son âme. — O vendangeurs! ô vous! ô cœurs de sombre flamme! chantez, ivres de jus, l'énergente, l'étrange Marianka jusqu'au sang aimée, jusques au crime! Lorsqu'on voit sur la route errer au fond du soir les chariots grinçants chargés de raisins noirs, une douce fraîcheur se répand dans les vignes.

Partis aux cris des femmes, au hurlement des filles, au silence des mères, à la mélancolie des troupeaux de bufflons sous le grand ciel pâli, de la fumée des toits vers l'Ourse qui scintille, cosaques respirant leur patrie en sa brise, ou clamant « guerre! guerre! » et bravant tout alcool, — haute la lance ornée des fleurs du tournesol,

et les chevaux mêlant des pattes baies et grises,

ils ont quitté leurs champs dans les vapeurs
du sol.

III

Rennenkampf à leur tête¹ en son automobile,
serré dans sa pelisse, au moindre choc debout,
mène de ses « Enfants perdus » la longue file
et bondissante et souple ou trottant à pas doux.
Il y aura du beau demain sur la frontière. Il y
aura du bon demain pour la Patrie. Frappe, ma
lance, et gloire à la Vierge Marie ! Tournoie,
mon sabre, et frappe et vie au Petit Père !

Cosaque !.. il faut demain protéger la Russie
en *leur* jetant un chant terrible sur *leurs* casques,

1. Le général Rennenkampf, je le sais, n'est pas général de cosaques (non plus un ataman du Don ou du Terek), mais commandant un corps d'armée et chargé d'envahir la Prusse orientale aux premiers jours de la campagne, il eut naturellement beaucoup de cosaques à sa disposition, et dont il fit ses éclaireurs. Cette première démonstration des forces russes dans l'Allemagne du Nord eut pour effet de ravir quelques ennemis à la sollicitude du général Joffre. Il en traite déjà un assez bon nombre.

rythmé sur les torrents ombreux de Circassie où roulent des rochers au milieu de tarasques, puis, le fouet en grêle ou le sabre en bourrasque, heurter, pointant la lance, un bon Schwab aux abois, saxon, prussien, mecklembourgeois ou bavarois, qu'on traverse rigide et qu'on emporte flâsque.

« Rêvé-je, Loukachka ? j'ai transpercé trois panses, non ! cinq, ou plutôt six : tout le long de ma lance gigotait en dansant — mais non, c'est arrivé — une brochette rouge de teutons cultivés. J'accompagnai leur pas d'un air vif et tcherkesse. » — « Et moi je vis hier, songeant à ma maîtresse, vingt hussards de la Mort disposés en bouquet. Leurs vingt têtes sabrées n'eurent qu'un seul hoquet.

C'est vrai, je te le dis. » — « Debout sur mon cheval, Nazarka, sous les yeux de leur grand général, j'ai décasqué, rasé, scalpé, j'ai rendu chauves trois cents poméranien. Je mens ? Le Christ me sauve!... » — « Un miracle, Popov ? » — « Debout ! le sabre en main ! Et passant, du

grand général je fis deux nains. Je chantais les moissons : des jardins pleins de lys nos fiancées nous voient fauciller les maïs.

Aï da luli ! Gai !... Gai ! nos amours ! Demain, teutons, il y aura du gai sur la frontière, quand vous reconnaîtrez à leurs jeux surhumains — salamandres volant dans le feu des crinières — les cosaques déjà parmi vous. Kamarades ! vous nous levez des bras que l'on vous coupera. Du plus petit Schwab rose au vieux Kaiser malade, recevez à genoux la moisson de vos bras.

Que vous serez jolis plus tard à la parade ! Vous demandez pardon ? Couchez-vous, kamarades ! Il y aura du bon demain sur la frontière. Il y aura du beau demain pour la Patrie. Frappe, ma lance, et gloire à la Vierge Marie ! Tournoie, mon sabre, et frappe et vie au Petit Père ! Hip ! je danse à mes cris, sans balalaïka, sur un cheval qui vole au-dessus des combats :

j'arracherai son aigle au casque du Kaiser ! »
Ah ! certe, il y aura grand'joie dans l'univers, lorsque — teutons — à votre « kultur » infer-

nale qui fait d'un laboureur un pédant animal, d'un clerc un sot, de qui les Muses désespèrent, d'un empereur un fou qui se croit Dieu le Père, les vifs cosaques, vifs ? plus vifs que leur cheval, en foule, en hoale, et chantant leur pays natal,

opposeront l'Instinct pur au Génie égal.

IV

Le froid, la neige et sur la neige le silence, et toujours ce fanal rayant la steppe immense, et toujours sur la route un cortège de lances. Mais au noir des tranchées sont endormies les têtes qui *voient passer encor*, volantes silhouettes, les cavaliers du sud, l'interminable file de sotonias que précède en son automobile Rennenkampf — car c'est lui qui change de bivouac,

menant à la frontière un peu de ses cosaques.

LE BRUIT FRANÇAIS

Partout la France écoute aux vergers du printemps, elle arrête ses bœufs qui tracent dans les champs,

elle écoute en un ciel argenté de pluies neuves, et sur terre, aux coteaux de vigne, au bord des fleuves,

sur le blé jeune et vert dont ses plaines frissonnent, ce qui murmure et vibre et sonne et vibre et tonne,

au cœur de la montagne où battent les échos, elle écoute, bergère, au-dessus des troupeaux,

elle écoute, pêcheuse, et d'une ouïe marine, sur la grève rêveuse ou les tristes salines,

sur les parcs d'huitres, sur l'eau nacrée de ses
ports, sur les barques pressées qui grincent
bord à bord,

ce qui murmure et vibre et tonne et vibre en-
core ; écoute aux lacs fleuris berçant le soleil
d'or,

au chaud d'une carrière ou dans le froid des
mines, autour de ses volcans réveillant leurs
abîmes,

sur Bouvines, Rocroy, Saintes, Lens, Mont-
mirail, Toulon, Fontaine-Française, Arques-la-
Bataille,

sur un sol désertique, ardent et poussiéreux,
ou sous un rais de jour au fond des bois ombreux,

et reposant la hache, écoute, bûcheronne, ce
qui murmure et vibre et sonne et vibre et tonne

et qui n'est point l'abeille en troupe au sein

des airs, la cloche du Seigneur ni même son tonnerre,

ni le mugissement des plaines bucoliques, et point le tremblement du sol, mais l'héroïque

bruit qui la fait bondir de tous ses horizons, mais le son, mais le son — victoire ! — mais le son

qui l'enivre et l'affole et, se dressant guerrière, — car c'est partout la grande ou la petite guerre —

la peut soudain mener à conquérir la Terre !.. mais le son, mais le son, mais le son du canon !

TERRES DE NOS EXPLOITS

A George Auriol.

Le sable des déserts et le sable des dunes, les sables ont toujours aidé notre fortune. Pas de chance, Kaiser ! ces rivages du Nord, tout juste aux environs de Furnes, de Nieupoort, aux environs de Middelkerke ou de Zuydcoote, sont pour nous talismans, porte-veine et mascottes.

Notre Turenne, un jour, sur la grève irisée des bulles de la vague — aériens fétiches voilant de leur embrun sa « bataille » glissée — rompit les Espagnols de don Juan d'Autriche. L'aube naissait, le sable amortissait encore nos pas vifs, doux, prudents ; mais on crut voir l'aurore

soudain bondir, et hors du bleu gouffre marin se dresser par colonne et la grève et l'embrun.

C'étaient nos bleus cheveu-légers et mousquetaires culbutant les Espagnes jusque dans les polders. Pas de chance, Kaiser ! les sables portent chance, depuis notre Turenne, aux armes de la France.

Mais ce sont les polders, les canaux, les marais, les pâtures, les prés où lisse une herbe tendre le zéphyr argentin, mais c'est toute la Flandre qui fut un champ de gloire aux armes des Français ! et Bouvines et Lens, Roosebeke et Denain mêlent à nos drapeaux les ailes des moulins.

Que dis-je ? la Belgique avec tout son Hainaut, sur l'épaule de France est comme un grand drapeau. Bien plutôt ! Wallonie, Flandre, hautain Brabant vous êtes sur son front des étendards au vent — et moisson de Champagne et moissons de l'Artois pendent en franges d'or à leurs flammes de soie !

Terres de nos exploits où se livre à jamais la bataille enivrée des peuples et des races, qui te

sera fatale, ô Kaiser, désormais ! car le Celta vaincra, c'est dit, je n'y peux mais : lorsqu'Attila s'écrie « Il me faut de la place », la Gaule obéissante écrase ses armées ;

terres de nos exploits, qu'ils furent beaux ces jours de foi républicaine ou d'amour au grand Roy : Hondschoote et Wattignies, les Dunes et Rocroi, le Fleurus de Jourdan, celui de Luxembourg ! — « Les chapeaux sur les baïonnettes, mes amis ! » O France ! ô Kellermann ! ô butte de Valmy !

Terres de nos exploits ! mais qu'il fut beau ce jour de Jemmapes, de Quarégnon, de Pâturages ! L'allégresse rythmait le son de nos tambours, la Liberté montrait la joie de son jeune âge. Nos soldats, jeunes Coqs, aux vieux Aigles surpris, chantaient la mort. — « Amour sacré de la Patrie »

chantiez-vous, à vrai dire, ô nos soldats vainqueurs ! mais pour les Autrichiens rompus c'était la mort ; « ... conduis, soutiens nos bras vengeurs », c'était la mort, la Marseillaise et

tout, le Signe tricolore, la Foi, c'était la mort : on le leur fit bien voir. J'exulte. Or il me faut remonter en l'Histoire.

Fontenoy, le doux nom et pour nous le beau jour, aussi pour les Anglais nos égaux en bravoure ! Le tout n'est pas de vaincre, il sied d'être à l'honneur. Ah ! le fier bruit de gloire ont fait ces gens de cœur, avec leurs cœurs, autour d'un vieux moulin des Flandres, lorsqu'à leurs grands saluts, la mort devait attendre !

Quatre ponts sur la Sambre et dix ponts sur l'Escaut se construisent de nuit avec ordre et silence, et par ces ponts vos grenadiers ne font qu'un saut — rusé duc de Villars qui nous sauvez la France — dès l'aube fine, et le Prince Eugène, à Denain, de géant qu'il était prend mesure de nain.

O gens qui « m'écoutez », riches d'or et sagesse, lecteurs inassouvis des *Poèmes de France*, dût votre cœur en éclater d'orgueil français, vous en aurez de nos grands jours tout pleins d'exploits — Montjoie et Saint-Denis ! je vous

en donne et veux que règne dans leur foule un désordre joyeux.

Terres de nos exploits ! jusqu'à Mons-en-Pévèle, ah ! c'est, il m'en souvient, Bapaume et Pont-Noyelles, nos combats généreux sur la Scarpe et la Somme qui vinrent aux jours gris consoler notre peine, c'est Laon, c'est Champaubert, Montmirail et Craonne, c'est Namur quatre fois ! c'est Rocroi des Ardennes !

Je remonte en l'Histoire et je hurle de joie au Carnage Allemand — la fleur de nos exploits ! — Bouvines où l'on tue comme un bœuf le Teuton, d'un coup de masse, et ris au désespoir d'Othon qui voit fondre ses gens sous l'horifique flamme que font entremêlés nos rouges oriflammes.

C'est là que vous navraient par honneur et sans ire, Boches aux noms abrupts qu'un rémois ne peut dire, les Coucy, les Champchevrier, les Toulangeon, les Mortemart, les O, les Liépard de Châlons, et qui donc, de sa masse, et qui donc frappait juste le heaume noir d'Othon ? Un preux Philippe-Auguste.

Bataille féodale, oh ! que tu m'aurais plu ! choc effroyable et beau, que je t'aurais aimé !... Je dis moi, non, j'ai honte... Mais c'est vous, nos « poilus », vous à qui ce Kaiser, en terrant ses armées, impose des combats de taupes enrhumées, qui vous fussiez montrés, et l'on aurait vu comme, dans ces beaux chocs massifs où l'homme empoignait l'homme.

Bourgtheroulde a saisi d'un poing de fer Onfroy, au gorgerin de mailles, et tandis qu'il les broie, sa massue fait peser d'un seul coup bien porté, sur deux yeux clos, le poids net de l'éternité. Voilà combattre, et foin des lâches mitrailleuses, tramant l'air avec de la mort, ces faufilleuses. O la mélancolie de vos fronts abattus, jeunes gens foudroyés sans avoir combattu !...

J'en atteste l'Histoire : il n'est Français que braves. Et cette horrible guerre aux enfers de ses caves, en ses couloirs sournois, par tous ses faux-fuyants, bien qu'elle vous répugne et noue de mille entraves, honneur français, vous en sortirez triomphant ! Patience, nos soldats ! courage, mes enfants !

Le front de nos armées — pas de chance, Kaiser ! — d'une sauvage Ardenne à la sauvage mer qui boit le sable et rompt la digue et nous seconde en faisant un miroir des Flandres qu'elle inonde, est la ligne précise où nous vainquons toujours, le collier en corail sanglant de nos grands Jours.

J'écoute et vois, je vois, j'entends sur nos armées l'ouragan des aïeux passer dans la fumée et parmi nos canons se lever des framées, et parmi nos fusils des lances et parmi nos drapeaux — ton pennon, Vierge de Domrémy ! Sus ! les morts, les vivants, sus à nos ennemis !

C'est dans ce fief gaulois de bravoure et d'honneur, à tous nos ennemis, aux Barbares fatal, que le Kaiser prétend nous vaincre, ah ! pardieu non !... son furieux bon Dieu, son vieux Gott querelleur y mettrait-il soleil et lune pour canons et dussent-ils, ceux-là, nous cracher des étoiles.

O fief de notre honneur ! Terres de nos exploits !
Flandre, Champagne, Picardie, Argonne, Artois,

Hainaut et Vermandois, Soissonnais et Laonnois, bientôt nous voulons apparaître aux gens cachés dont la mort comblera les dernières tranchées ; devant qu'il soit l'Avril, nous aurons tout fauché !

LE RIRE DEVANT LA MORT

Soldats russes, anglais, belges, soldats de Rome, de Calabre ou d'ailleurs, serbes, jaunes poupées terribles du Japon (que je nomme surhommes), (hindous, kroumirs, français (qu'entre tous je renomme), quoi ! vous riez devant la mort ? Vous vous trompez, les gars ! il faut gémir. La vie est belle en somme. — « Gémir devant la mort ? On est trop occupé. Travaillant du fusil, du canon, de l'épée, on rit ! et qu'on découpe, crible, troue, assomme, on rit ! ainsi soit-il aux âmes bien trempées ! — on rit, pour ce que rire est le propre de l'homme. »

NOS BELLES VICTOIRES

A Edmund Gosse.

Hommes de peu de foi, que nous soyons sauvés et triomphants bientôt, je le sais dans mon cœur — vainqueur du doute et chaque jour cent fois vainqueur — cœur de poète où la Victoire s'est levée. Mais le cœur d'un poète, bah ! Faut-il prouver

la Victoire à nos bons amants de la défaite ? C'est la Marne, l'Yser, Carency, les Épargés, Hartmannswiller, — c'est Notre-Dame-de-Lorette, le Bois-le-Prêtre, Ablain-Saint-Nazaire, Aix-Noulette, — c'est notre front vainqueur, tout entier ! qui s'en charge.

Ah ! ne sentez-vous pas que ces noms doux et rudes, prononcés avec force, ont force de ser-

ment : ils nous jurent la gloire. On les crie un moment, et tout l'être s'enflamme à ton feu, Certitude ! Mais criez donc ces noms ! soyez un peu déments !

Le doute vous reprend ? Allons ! criez-les vite, n'importe où, dans la rue, et tous, tous à la suite. Aussitôt, près de vous marchera la Victoire. — Couvert de ses lauriers, mais dressez donc la tête ! — Ah ! si mon cœur savait propager de la gloire !

Hélas ! non, ce n'est rien que le cœur d'un poète... Cependant, comme il bat, comme il est fou, mon cœur, de quel sang bondissant tout mon être est saisi, quelle foi me déborde et répand sa ferveur, lorsque je crie ces noms : Marne ! Yser ! Carency !...

Marne, je t'ai chantée ardemment cet hiver. Bientôt je chanterai l'Épopée de l'Yser ; les combats fabuleux des Anglais en Artois. O Belges, ô Français, que j'aurai donc à faire, contenant de ma lyre un océan d'exploits !

*
* *

Pâles ténèbres de décembre où le Temps fuit sur la neige et la boue livide, enfin s'arrête et dort, visage en neige et sa faux près de lui... Au nord d'Arras, dans la région d'Aix-Noulette, voilà bientôt six ou sept heures qu'il fait nuit.

L'aube n'a pas jeté son blanc cri de mouette, que tremblent les coteaux, que de la plaine aux forêts, s'élancent, réveillant notre armée en sursaut, faisant siffler la glace et gerber les ruisseaux, les cahots furieux des caissons au galop.

Le vieux Temps se réveille... et toutes les minutes que sont nos bataillons et toutes les secondes que sont, en fourmillant dans leurs caches profondes, nos soldats espérant déjà la grande lutte qui fera de ce jour l'un des grands jours du monde.

Déjà fouillent les bois et les plis de terrain, comme un regard au mur du ciel qui nous surplombe, nos deux ballons captifs ; — trente

avons sereins louvoient entre les boules de fumée des bombes, vomies par ces tranchées qui vont être des tombes.

On leur répond. Quel bruit ! Dieu de Dieu ! quel concert !.. Dieu bâtit la Cité future avec du zinc ? Du zinc !.. Le ciel vacille à des orgies de fer, saoul d'obus, de shrapnells, de mitrailles et l'air — au fou rugissement des 155 —

L'air invente un nouveau silence fait de bruit, d'où monte une harmonie faite de courts silences ou, perçant le fracas, du fracas plus intense des 120 long au chœur des 220 uni ! — harmonie ! harmonie ! harmonie !

Mais la trame de sons fidèle et drue et riche, au milieu de ce musical emportement, plus serrée que rugissements ou hurlements des gros calibres, c'est l'éternel crissement de nos 75 aux coups secs et peu chiches.

Nombreux comme un torrent d'aiguilles qui se ruent dans une immense tapisserie en travail,

ces fins 75 et leurs obus pointus nous font le dessin coloré de la bataille. O tapisserie rouge à la pointe d'obus !

Harmonie et tableau ! voici gueuler nos Boches ! voici leur sang gicler qui retombe en pluie fine, leurs membres s'élever jusqu'aux nuages proches. Ah ! grands châteaux de bras sitôt nés qu'en ruine ! C'est le 75 qui chante et qui dessine.

Et nous, hors de nos trous de taupes, nous sautons. La mort, est-ce la mort que nous précipitons ? De quel rêve ces morts debout sont-ils hantés ? Qu'ont-ils donc à fixer ainsi l'Éternité, tous ces morts déjà froids ?... Que viens-je de chanter ?...

*
* *

Dans le pays des cerisiers l'Hartmannswiller encombrait nos regards, beaux amants de l'espace. Nous voulûmes un soir pour nous donner de l'air et pour mieux assouvir notre passion d'Alsace, gravir cet éperon où les Germains tenaces,

invisibles, campaient sous la voix des mélèzes. — Il nous fallait venger la grand'garde française qu'en Novembre dernier nous avions juchée là. Réduite par la faim, proie de lâches soldats, elle avait succombé. Morts français, nous voilà !

Forteresse invisible endentée de fortins, cachés sous la ramée trompeuse des sapins ; invisibles canons ; bataillons invisibles : tel est notre objectif et telles sont nos cibles. Mais nos âmes ont vu l'invisible destin.

Quinze jours de préparation. Morts français, nous voilà ! Cet éclat, ce grand bruit, c'est la trombe minutieuse et vaste ensemble et si pressée qu'on n'y voit plus, — de nos obus et de nos bombes. Ah ! vous aurez des fleurs sauvages sur vos tombes !

L'infanterie, d'un bond, jaillit de ses tranchées, précédée joliment par le feu de barrage qui fait du sol rocheux une dentelle. Ouvrage d'hommes ! En avant tous ! La cime est ébréchée ! — déjà combien de morts parmi les fleurs sauvages !

C'est toujours le voisin qui tombe — jamais vous. On est invulnérable. O mon cœur, en avant ! bats ! donne à ma baïonnette son mouvement ! bats plus fort ! et plus fort ! Tu me rythmes ses coups ! — Il saute vers le ciel des morceaux d'Allemands.

Bien gênant ce feu de barrage. Attendez-nous, Germains, n'allez pas tous dans les petits nuages. Nous sommes de ce monde, attendez-vous à nous, ô Boches éthérés « que le ciel encourage ». Nous ne rêvons pas, nous, sinon du labourage

de nos socs en vos cœurs ! On y est, baïonnettes ? Vous voilà confondues et hérissant la crête. Ce n'est pas ça. Plongez dans ces chairs étagées (que l'on ne vous voie plus !) et tournez enragées, et puis, qu'on vous revoie ! mais pour mieux replonger

tout huilées de sang chaud. Plus de fanfaronnades. Ce n'est que dans la mort aujourd'hui qu'on s'évade. Boches ! — goûtez, lorsqu'il est barbare, aux Français. Mordious ! nous voyons

rouge et même, par accès, nous voyons bleu blanc rouge ; à mort, nos camarades !

Dans le cœur du major plantez moi le drapeau.
Sur des stères de morts grimpons toujours plus haut.
Ces tranchées de malheur ont l'odeur des vieux bagnes.
Le vent agite l'éventail du renouveau ? Ça sent la violette, on est à la campagne.

Amour ! Les cerisiers fleurissent dans la plaine.
Un laboureur conduit ses bœufs à des roseaux.
Toute l'Alsace en fleur monte vers nous, sereine.
Mon Dieu, qu'en ce printemps la Victoire est jolie
sous le drapeau du ciel aux innombrables plis !

Soleil d'avril, soleil sur la mousse argentine,
par cette giboulée effleurant les collines, comme
vous dansez bien, ouvrant vos jaunes doigts !
Mais je m'attarde à vous chanter, Face divine
de l'Alsace gauloise : il est d'autres exploits.

*
**

Où la vapeur du sol grandit l'arbre isolé, puis

fait nager en lait tout le ciel étoilé, dans la grisaille émue du pays champenois, rose à l'aube et le soir violette de froid, aube et soir, nuit et jour, oh ! voyez-vous trembler,

courbant le front, leur cime, et pleurant leur feuillée vers un lit d'arbrisseaux tués par la bataille, les arbres survivants du Bois-Jaune-Brûlé, se clairsemant, les uns des autres exilés, — les grands chênes royaux que fauche la mitraille ?

C'est là dans une cave aux tunnels forestiers que, tout le long d'un long chapelet de semaines, la preuse — éperdûment noble — Garde prussienne claquemurait et torturait ses prisonniers : chaque nuit on les entendait comme aboyer.

Une suprême nuit d'assassinat, le cri du mourant fut si clair que, de tous nos abris, bondit le Cœur français. — Halte ! Est-ce que Dieu frappe lui-même ? Non ! ce sont nos mineurs en furie. La tranchée assassine approchée à la sape

vient de gerber, ravie au ciel en un moment. Adieu, musoir, tunnels, et morceaux d'Allemands,

et nos chênes, hélas ! Mais au tour des poilus !
De Boches assassins, vieux Gott, il n'en faut plus
qu'en ton ciel, pas au nord de Mesnil-les-Hurlus.

Et c'est la charge énorme, allègre, furieuse,
des poilus renversant crapouillots, mitrailleuses,
et passant et pressant la dérouté hagarde, sous
la grenade en fol orage qui les arde, des cheva-
liers teutons, des monstres de la Garde.

Oh ! ce bûcher vivant qui hurle et qui s'enfuit
et jette un dernier râle et se perd dans la nuit !
Le rire des Gaulois, immense, le poursuit, — pas
longtemps, il faut bien qu'à diner l'on s'apprête
et qu'aux « nouveaux logis » on chante *Mari-
rielle...*

ou qu'on remercie Dieu, mais sans joindre les
mains. « Au jus ! au jus ! » — « Pardon, je veux
prier. » — « Demain !.. Dieu nous aime, aussi
vrai qu'il se f... du Germain. Adorons Dieu, mais
passe le jus aux copains. » La Victoire bénit et
le jus et le pain.

Et vite ! aux parapets des tranchées ! Tous de-

bout ! — « Tu dois les retourner en nageant dans la boue. » — C'est fait, et *l'on se lave...* On est — ne vous déplaie — clair comme des sous-neufs dans les tranchées françaises. Le dehors vous fait peur ? eh bien, lorgnez dessous.

*
**

La boue de ma Champagne est une boue légère — crayeuse et collante, oui, mais enfin passagère : ce n'est que purgatoire en somme. A qui la creuse, elle est un rude enfer, la boue des Hauts-de-Meuse, enlizante, avalante, et lâche et ténébreuse !

Les bonds que l'on y fit se nommeront des charges dans l'histoire ? il se peut. Un grand bond chaque mois par ce cloaque épais que condense le froid, durant sept mois un bond chaque mois : les Éparges ! à voir ces bonds sur vous Dante eût péri d'effroi.

Comme vous la teniez, ô montagne bourbeuse, notre armée engloutie et par vous cimentée ; sur vos crêtes aussi le Boche épouvanté (qui de

nous échapper ne fut jamais tenté) comme il vous *adhérait* bien. Éparges visqueuses !

Comme vous étouffiez la horde des teutons d'une horrible gadoue où grognaient leurs clairons ! Les musles des soldats, les bouches des canons, les narines des mitrailleuses, des fusils, et les naseaux béants du cheval qui hennit,

tous ces trous-là comblés de boue s'entr'essayaient à crever l'air de sons terribles, et grognaient. — Étions-nous mieux servis ? — J'affirme sans médire qu'une bauge convient aux soldats de l'Empire des Goths, tous francs gorets, et n'en veux pas plus dire...

Toujours est-il qu'un soir la bauge teutonique fut dans un grand élan de courage mystique, atteinte, *soulevée*, fut emportée par nous qui, grim pant et poussant le hurlement des fous, à la hache creusions des ravins sous la boue.

Dans l'éperon tapi comme un gros sanglier nous entrâmes ; le sang courut par les sentiers

et les boyaux du fort éventrés et mués en quelle affreuse charcuterie de Munich, sous l'onde et les feux bleus d'un ouragan tragique.

Ce que l'on « en » tua ! — quelle fut ta vengeance, ô pure ! noble ! ô ma trop généreuse France ! Tu n'as plus écouté, cette fois, ton grand cœur. Le mien en est ravi. Cette fois nos Chasseurs se montrèrent enfin de sauvages tueurs.

Pensez donc ! notre assaut avait duré trois nuits, trois crépuscules et trois aubes, — songez donc que nos seuls corps à nos canons donnaient l'appui sur le glacis glissant des ravins. Quel pardon ? en faveur de quoi donc et de la part de qui ?

Tous ! nous étions la Mort qui rejetant sa faux empruntait à chacun de nous sa baïonnette ; car nous étions des Morts... enfin ! tout prêts à l'être ! Est-ce que ça pardonne, un Mort, à son bourreau ? Des Vivants après nous ont imité *peut-être* ?

L'humanité, jamais, ne montra de fureur si grande ; jamais l'homme à l'homme tant de haine.

Interrogez nos survivants tous fous d'horreur,
nul ne vous répondra — sinon le fou railleur :
« Minuit sonnait dans le gousset du capitaine. »

Hommes de peu de foi, que nous soyons sauvés
et triomphants bientôt, je le sais en mon cœur
vainqueur du doute et chaque jour cent fois vain-
queur — cœur de poète où la Victoire s'est levée !
— Cœur trop ardent?... *Cœur fou !*... Lecteurs,
vous le savez.

DIXMUDE ¹

HYMNE A LA JEUNESSE BELGE ET FRANÇAISE

A Pierre Nothomb.

Hier encore l'Espoir des Flandres et de France,
Jeunesse, abandonnez ici toute espérance. Mortel
entre les paysages que Dieu crée, il n'en est
pas au monde un plus désespéré :

ah ! jusqu'au ciel, ah ! jusqu'aux sources de
la pluie, cette grise à jamais, grise mélancolie !
— ah ! l'Hiver et l'Yser ! les palus infinis ! —
l'immensité froide et mortelle de la vie !

Ah ! jusqu'au ciel rampant sur la mer éloignée,
vont-ils s'invectiver, les aunes rabougris, en mi-
rant dans l'Yser leur mine rechignée, toujours
s'invectiver sans qu'on entende un cri ?

1. Octobre-novembre 1914.

Tout à coup — sur la grande eau morte — hélas ! tes cris, héron !.. tes cris, mouette !.. hélas ! tes cris, courlis ! vers ce soleil brumeux aux rayons en guenilles, comme un nid ravagé dont pendent les brindilles.

Paysage encore en ébauche... Est-il mort-né ? demi-créé ? ce morne paysage où glisse la lourde brume informe. Et Dieu, quel maléfice le condamne à rêver ce monde : est-Il damné ?

O vous, le bel Espoir des Flandres et de France, Jeunesse, abandonnez ici toute espérance. Mortel entre les paysages que Dieu crée, il n'en sera jamais de plus désespéré.

Ah ! se peut-il que dans cette immense tristesse le rendez-vous mortel soit donné par le Crime au plus ardent, au plus pur de votre Jeunesse, Belgique des martyrs et France des victimes !

Jeunesse, le vent dit que vous errez là-bas ?... il dit que vous vivez, presque morte déjà, enter-

rée et noyée où l'on cherche Dixmude, qui n'est plus que son nom parmi la solitude.

Mais où donc êtes-vous ? Enterrée ou noyée. dressant vers le ciel noir tant de fronts innocents comme un reproche à Dieu... voulez-vous essayer de rire, étant si jeune, à la mort et au vent ?

On n'entend rien : la nuit vous couvre et le silence. — Où diriger mon rêve ? — Un seul rire d'enfant !.. vous qui fûtes la joie des Flandres et de France, quand vous prêtiez l'oreille au coucou du printemps !

Vous qui fûtes la joie des Flandres et de France, Jeunesse, il faut laisser ici toute espérance. Mortel entre les paysages que Dieu crée, Jeunesse, il n'en est pas de plus désespéré.

Ah ! ne sachant plus rire, au moins sachez pleurer, Jeunesse, quand le ciel au visage exécré penche sur vous son front ridé, ses yeux d'avare et son éternelle grimace de vieillard.

Tous les trésors du monde, il vous les a cachés : soleil et feux d'aurore et lune aux doux couchers, vos Etoiles d'amour, l'Azur, tous les trésors, car il veut abolir vos songes qu'il abhorre

et devenir pour vous le grand ciel froid des morts, où sifflent dans leurs doigts les Anges du Remords, et qui s'étend sur le noir marais d'un Enfer que Dieu rêve et destine à ceux qui font la guerre.

La guerre, non ! vous ne l'aimez pas, ô Jeunesse ! vous descendrez pourtant avec les réprouvés, comme le vent ce soir fond sur les eaux qu'il blesse, imposant aux roseaux de terribles « ave ».

Mortel entre les paysages que Dieu crée, il n'en est pas au monde un plus désespéré. Jeunesse, ô bel Espoir des Flandres et de France, — Jeunesse ! il faut laisser ici toute espérance.

« Le clairon sonne. Eh ! quel poète m'a chantée qui me semble par la folie bien tourmenté ? — Debout, Jeunesse ! allons, debout, le canon tonne. Fleurissons au matin !.. Qui nous est mort ? Personne.

« Dixmude n'est pas morte et moi, je suis vivante. Dixmude en cendres ? — c'est moi Dixmude à présent ! c'est moi, nous, fusiliers, petits belges vivants, l'orgueilleuse Jeunesse en fleur de France et Flandre !

« O bouquets frémissants sous les feux de l'aurore ! Non, mes roses, mes lys n'ont pas été fauchés, enterrés, enlizés, noyés : que sais-je encore ? Poète, nous voici fleurir de nos tranchées.

« Le clairon sonne et toi, tu délires, poète, clamant le Désespoir. Qu'un poète, c'est bête ! Désespérés ou morts, nos gas ? eh ! viens plus près... Regarde-moi les petits belges, s'il te plaît,

« canonniers et carabiniers fleuris ensemble de ces roses marais et de Dixmude en cendres,

guirlandes et bouquets de visages montés sur des tiges de boue — soit! — mais bien en santé.

« Contemple-moi ces fleurs, ces belles fleurs des eaux... les matelots, les matelots, les matelots... Quels nénuphars ! Des morts, ces héros immortels ? Vois comme la gaité de leurs yeux étincelle.

« Le canon hurle et toutes mes fleurs ont frémi ? Bah ! c'est de joie qu'ont tressailli les nénuphars... Un grand combat d'aurore et la Mort se préparent. Frémissez, fleurs de gloire aux gerbes infinies,

« et que ce soit de notre Joie si tu déliras, poète ! — ah ! sur ta lèvre écrase, écrase donc l'Élégie froide, et que le canon, le clairon, tonne, sonne, à travers les cordes de ta lyre ! »

∴

Depuis un mois, dans ce petit coin de Belgique, sous l'inlassable fouet des pluies hyperborées, sautant, glissant, rampant sur un sol dévoré par le grouillis de vers des fossés aquatiques

et derrière et devant les canaux, les rivières
d'où flotte au vent l'écheveau gris des peupliers
— le Kennelbeek, le Vliet, l'Yperlée ou l'Yser
— Jean le Swanzeur et Jean Gouin le fusilier

aidés, pour un tantet, au cœur de la tourmente,
de l'inondation rêveuse que voilà, ont trucidé,
fauché des masses allemandes envoyées « ad
patres » et même par delà.

Depuis un mois se sont promenés ces deux
frères, Jean de Gand et Jean de Penmarch déjà
cités, par les polders, bien que jamais l'humanité
n'ait vécu (dans ce monde) en un pareil enfer.

Depuis un mois ont combattu leurs deux gai-
tés sous le vol de la Mort épandant la tristesse
affreuse de son ombre au *schoore* épouvanté : le
schoore demeurait pour eux fête et kermesse.

Et dans ce mois nocturne étoilé de shrapnells,
Jean de Mons, Jean de Pont-l'Abbé, d'autres en-
fants, gosses des Batignolles, ou ketjes de Bru-
xelles, Wallons, Flamands, Gascons et Bretons
bretonnant,

même aux anges les plus heureux faisaient envie — qui regardaient là-haut, par les Portes du ciel entr'ouvertes déjà — le triomphe éternel de la Gaité, de la Jeunesse et de la Vie

sur la Mort ! — Que Dixmude ait vu rompre les arches (où le cygne glissait dans l'ombre centenaire) de son vieux pont moussu, que l'amiral Ronarc'h ait fait gronder sur elle un déluge de fer,

qu'importe ! et qu'elle ait vu son clocher nostalgique tanguer un soir où les boulets remplaçaient l'air, et s'effondrer de ses foyers poutres et briques et le geste élançé de leurs toits en prière,

qu'importe ! Et si les eaux confuses de l'Yser charriaient du pétrole enflammé par moment, et si l'on y poussait des troupeaux d'Allemands au grand cri de la Nuit reculant dans les terres :

ce n'était rien près de la volonté chantée de vaincre et toujours vaincre et toujours en gaité,

de vaincre par le feu, le fer et la chanson tous les *Uber Alles* et *Wacht am Rhein* teutons !

Que faisait, pour te rompre, Avalanche teutonne, que sans cesse on courût, fantômes de la bise, de Woumen à Vladsloo, de Caeskerke à Perwyse, lorsqu'on chantait et *Paimpolaise* ! et *Brabançonne* !

Que faisait, dans les eaux montantes et cruelles, que l'on parût, tremblant, une armée de roseaux — mais ferme au poste ! — de Dixmude à Ramsappelle, puisqu'on chantait et *Lion de Flandre* ! et *Jean Renaud* !

Que faisaient à Jean de Penmarch et Jean de Gand, Jean de Bordeaux, Jean de la Villette ou d'Anvers les « jeux » d'un paysage où si gaillement ils disaient toujours « Non ! » aux armées du Kaiser.

Que leur faisait, traversant les bombardements et se mêlant aux morts jaillis des cimetières, d'être aussi de bons morts, quand tous, morts

et vivants, criaient « Non ! Non ! Non ! Non ! »
aux armées du Kaiser.

Et le Kaiser n'est point passé — ni la Jeunesse d'Allemagne arrêtée par la Jeunesse en fleur des Flandres et de France, et le frisson vainqueur de leur Joie, de leurs chants d'Amour ou d'Allégresse !

Et le Kaiser n'est point passé — non plus sa Horde qui fouissait la boue d'une hure sauvage, et l'Yser fut gardé, qui qu'en grogne ou qu'en morde ! jusqu'à la mer, jusqu'au fin fond du paysage !

Mortel entre les paysages que Dieu crée il n'en est pas au monde un plus désespéré. Jeunesse d'Allemagne envieillie de souffrance, — Jeunesse ! il faut laisser ici toute espérance.

LA GARDE DU CIEL

A Albert Sarraut.

« Les contes d'Orient disent qu'il y a dans le ciel une perle. Cette perle inaccessible est cachée, c'est sans doute l'Atlantide retrouvée, la paix, la fraternité, l'amour, la divine loi de l'homme heureux dans la justice...

« ... A l'instant même s'efface sur la carte le bariolage des peuples dépecés et déchiquetés en haillons qu'on nomme empires et royaumes. La mappemonde devient bleue, comme la mer, comme le ciel. *Vous avez l'unité.* Unité, c'est harmonie, c'est liberté. »

Lettre de Victor Hugo à Nadar.

Oh ! ce navire fait le voyage sacré !
C'est l'ascension bleue au suprême degré.
.
Oh ! chacun de ses pas conquiert l'illimité !
Il est la joie ; il est la paix : l'humanité
A trouvé son organe immense...

Nef magique et suprême ! Elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Établi l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste ! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries.

VICTOR HUGO. — *En plein ciel.*

Non, Poète, le ciel conquis n'est pas un gage

d'amour universel et de fraternité. Les dieux, ces querelleurs, y font grand bruit d'orage. A l'exemple des dieux fera l'humanité.

Depuis toujours, depuis seuls Adam et Ève, depuis que les instincts vers l'azur se soulèvent, mille races d'oiseaux se battent dans les airs. Hugo, le ciel n'est pas un monotone rêve d'amour vague, infini, vers quoi l'homme s'élève — et ta fraternité, qu'on la cherche aux déserts !

Pas très haut, l'air du ciel humain combat l'éther : tout pareil notre instant combat l'éternité. Je n'y peux rien, Hugo, le ciel a des frontières. L'océan plus petit serait moins limité.

Hugo, le ciel est grand, le ciel n'est pas immense, qui sur chaque pays va changeant ses nuances. De contrée en contrée à plaisir il varie. Pour l'homme d'une race et non pas qui fait l'ange et détaille son cœur à tous « pays étranges », il est le seul drapeau réel de la patrie.

Rêveurs ! Hugo, Nadar ! — Chez nos aviateurs une vertu solide agit, leur faisant dire : « La pa-

trie, nous l'avons augmentée en hauteur, jusqu'à notre zénith. Que nous fait le nadir ? »

Augmentée, oui. Si haut ? non. Mais le bel ouvrage quand même et pour lequel il fallut du courage. Gloire aux aviateurs ! à leur courage, donc ! Gloire surtout, honneur à ceux de bonne race qui s'envolent armés et clament dans l'espace qu'aux ennemis de France il n'est point de pardon,

la France étant pour eux l'ensemble d'un beau ciel (que dis-je ? beau, divin, couleur de tourterelle) et du sol... Gloire, France, aux cœurs voulant ainsi que ton ciel soit un bien défendable et précis !

L'air teuton est gaulois que filtrent nos frontières. Je ne donnerais pas cette nuée légère qu'un doux soleil ami de la France ourle d'or contre les champs de blés de tout le Wurtemberg. Chaque matin français m'est un bien nécessaire : ônacre ! ô mousseline ! ô vaporeuse aurore !

Ils peuvent se passer de l'horizon des mers, non de ciel miroitant et gris fin, nos yeux clairs. Notre sol, nous le défendons ! il est à nous ! mais aussi notre ciel de perle aimable et doux.

Et même s'il se peint des fantasmagories, du montagneux pays fugace des nuages, les blancs, les gris, les noirs moutons de nos orages gravissant monts et pics, *bélant*, tendant le cou, — aviateurs bergers, des aviateurs loups défendez-les ! c'est notre bien ! c'est la patrie !

Jusques au ciel charmant d'Il-pleut-il-pleut-bergère-entends-tu-le-tonnerre-il-roule-en-approchant, défendez la patrie, défendez le tonnerre et cette zone verte ouverte au bout des champs !

Souvent le ciel varie ? bien fol est qui s'y fie ? le ciel est sans durée ? Allons ! c'est la patrie !... Défendez un ciel rose et vert et pommelé, mais soyez sans regrets pour les jours qui s'achèvent. Que de vos rêves morts naissent de nouveaux rêves ! — Aviateurs, veillez sur la nuit constellée !

L'aube s'irise. — Oiseaux grandelets au vol pur, défendez la chanson limpide des clochers ! Un angélus cherchant l'autre angélus caché, c'est ce qu'il y a de plus beau dans la nature.

Pas le moindre petit carillon de village à l'ouïe des oiseaux prussiens et sauvages. A leur vue, à leurs becs, à leurs griffes, à leurs ailes, pas la moindre nuée, pas un pouce de ciel ! — je dis du ciel français, le seul, je le confesse, dont, ô mes blancs oiseaux, la défense me presse.

(Essayons de grandir nos images.) Il le faut ! défendez notre ciel comme on fait du drapeau ! Plus de Boches au ciel !... Je n'en veux pas en haut, de ces casques à pointe où percher nos corbeaux.

Ni vous non plus, et vous nous le faites bien voir. En pleut-il du Germain sur la terre de France ! Ne cessez d'en abattre et d'en laisser pleuvoir, tant que seront niés nos « droits de survivance » au Bien des grands aïeux dont nous sommes les hoirs. Et boulez la Charogne ailée, criant : défense !

défense de voler sur nos ports et nos rades, nos clochers et nos toits, nos palais ou nos gares ; bien que Paris s'amuse à fumer vos cigares, défense d'en souiller notre ciel, kamarades !

défense de troubler nos soirs de lune blanche que les amoureux voient dormir entre les branches ou reposer mirés sur les étangs rêveurs ; avec Mars et Vénus et toutes nos étoiles, défense de se prendre au filet du pêcheur, le nocturne filet frissonnant sous les voiles ;

encore ! et d'aller giboyer nos alouettes, ces habitants gaulois des rayons éternels, ou cahoter, aux cris moqueurs des hirondelles, sous les grands arcs-en-ciel qui drapent nos tempêtes ;

et plus encor défense, en un léger brouillard, d'aller, gourmands de miel, vrais monstres d'appétit, housculer la ruche irisée de nos midis, et plus encor, teutons ! ô furieux avares ! de sonder le trésor qui pleut sur nos foyers, — ces monts en louis d'or du soleil monnayé !..

Hardi ! nos vifs oiseaux ! tous ceux que je connais, toi, notre agile Brindejone des Mouli-

nais, Gilbert, Pégoud le sylphe et Garros et Beaumont, et nos oiseaux guerriers dont je ne sais les noms,

tous ceux que je connais, Rose, Marc Pourpe¹ et Frantz, et Reymond et Langlois, ou qui, dans le journal, ne sont hélas ! pour nous que des initiales. Défendez la patrie céleste — notre France d'azur et de nuées, d'étoiles, d'arcs-en-ciel, de mouettes et d'alouettes et d'hirondelles ;

observant les teutons et scrutant leurs retraites, « fouillant » leurs mouvements, désespérant leur Guerre, pourchassant leurs ballons immenses, comme eux bêtes, défendez notre ciel en défendant nos terres.

Ah ! surtout défendez le ciel de nos enfants ! On ne voit bien le ciel qu'en la petite enfance. On ne le comprend bien, après des jeux ardents, que lorsque l'on soupire à la fin des vacances, et tour à tour mélancolique et souriant, le ciel qui nous regarde alors... c'est bien la France !

1. Ce poème fut composé avant la mort glorieuse de Marc Pourpe, du sénateur Reymond, de Pégoud.

Défendez-nous le ciel de nos premiers amours, le ciel tout en bleuets des plus beaux de nos jours. Qu'aux plus jeunes amants le ciel reste sans voiles et passe de l'azur au noir criblé d'étoiles !

« Mon amie, mon amour, te souvient-il d'un ciel, qui venant épouser la Loire tourangelle, entoura d'une gloire et de vapeurs dorées l'esquif de notre amour, si bien que nous voguions inclinant des roseaux et coupant des rayons ? Ce soir, la nue est pâle et d'ombres déchirée.

» Mon amie, mon amour, le ciel que nous voyons, est-ce la France ? Ah ! comme il est triste, ce soir, le Soleil crucifié sur ses pâles rayons. Meurt-il pour racheter les crimes de l'Histoire ?

» Mon amie, mon amour, souviens-toi d'une aurore où voguait vers Montmartre un Paris aux toits d'or, des ciels gris sur Paris tout tremblants de grésil, des rafales de neige où s'efface Paris... » — « La neige et le grésil, est-ce encor

la patrie ? » — « Et des ciels de Provence, amie, te souvient-il ?

» mon amie, mon amour, et du ciel de Bretagne courant tel un roi Lear à travers la campagne, et du ciel noir fouillé de braises, au nord du Nord ? N'est-ce pas ciel et ciel qu'il faut défendre encore ? »

Défendez-les, aviateurs, c'est notre bien ! des falaises du Havre aux bois de la Grésigne, de nos cotaux du Parisis et du Multien, aux Alpes, au Mont-Dore, aux pics pyrénéens, vous avez la garde du ciel — honneur insigne ! — car la patrie céleste est notre bien commun.

C'est la patrie, le ciel des bas couchants de cuivre, striés de verts cristaux et de pourpre enfumée, ciel tragique où se rue le vol aux voix plaintives des fantômes en deuil qui suivent les armées.

Le ciel moiré d'averse en haut de la prairie, aviateurs, défendez-le — c'est la patrie ! défen-

dez le ciel gris, que regarde en pleurant le malheureux, comme un paradis consolant, doux ciel grave où l'œil cherche une fin aux épreuves, et qui tremble argenté dans les larmes des veuves.

Sur nos armées l'horrible ciel, défendez-le, défendez cet enfer de l'Yser à l'Alsace : enfer ? monstre fumant, Léviathan de feu, hélas ! qui plane encore et sans changer de place.

Que d'aspects ! et combien variables mes images ! C'est aussi que le ciel de ma France est changeant, mais tout nouveau soit-il — lorsqu'on le voit passant de l'azur aux éclairs, du beau temps à l'orage — il est toujours d'accord avec nos paysages, toujours d'intelligence avec nos sentiments.

De pair à compagnon avec nos bois, nos plaines, ce bouquet d'arbrisseaux, les profils de nos villes, selon les mois il nous berce de joie en peine, et Dieu — ce meilleur dieu d'une race subtile,

le doux maître invoqué par la race des Francs
— oui, Jésus ! — on l'y voit depuis combien
d'années ! Saint-Michel à sa suite et nos yeux
L'y suivant partagent avec Dieu notre ciel triom-
phant. Subtile race franque, ah ! tes meilleurs
enfants, à voler par le ciel étaient prédestinés !

Ça ! dans le ciel français déployez le drapeau
bleu, blanc, rouge et d'azur et d'aube et de tem-
pête, ayant quitté le sol tenez votre âme prête à
voir tomber en pluie crierde mille oiseaux

(sont-ils mille ? enfin tous !) — tous les oi-
seaux barbares empestant notre ciel, tous ces
puants busards, que vous irez bouter pour notre
délivrance jusque dans leur pays, héros du ciel
de France ayant un nom ou *non*, et ceux que je
connais, dont notre agile Brindejonc des Mou-
linais !

LE SOLDAT PASSANT

A M^{lle} Jeanne Poppelhouwer.

Sur le coteau qui se vallonne et par le vent
qui les moutonne, les grands beaux arbres éta-
gés que j'ai tant aimés ce matin, comme je pas-
sais étranger à ce pays, à son destin,

hélas ! aimés de tout mon cœur, non pour leur
forme et leurs couleurs, mais parce qu'ils me
rappelaient le pays que j'ai tant aimé, où vécu-
rent ceux qui m'aimaient, que j'ai tant de fois
désolés,

quand je repasse vers le soir, l'ondée sous un
nuage noir, les déplace dans la campagne. Oh !
quelle émotion me gagne ! Oh ! comme je souffre

à les voir ! Ils s'effacent de plan en plan, ils s'en vont rapides ou lents, sous la fine pluie en tremblant :

ainsi les souvenirs s'éloignent.

LES CHASSEURS DE L'HILSENFIRST

A Henri Thuile et Louis Fléri.

Le camp rêve. — C'est la veillée de l'espérance. — On ne dort pas. On rêve. On écoute le val, un hibou, le crieri, des roseaux, les étoiles. On craint tout. On espère. On veille sur la France.

Il veille encor bien plus le soldat de grand-garde. Il a tout du fantôme : est-ce au loin qu'il regarde ? est-ce en lui-même ? il erre, il avance, il recule. — Il veille sur l'espace au fond du crépuscule.

Le cœur de Dieu bat sous la terre ? Mon Dieu, non. Aux horizons laiteux s'éveillent les canons. Ouste ! Lève-toi, soldat, lève-toi bien vite. L'aurore va grimper au pays de la schlitte.

Vers la dernière étoile haussant l'œil et le bec surpris par la diane et, sans avoir dormi, bâillant une vapeur dans le petit vent sec, le Chasseur qui se lève est tout ragailardi

par le son du canon, du canon matinal. Pas mal non plus le chant des coqs de Metzeral! — Le canon fortifie le cœur. — Pour l'homme en bloc, le chant des Coqs Gaulois vaut un œuf à la coque.

Coqs et canons! cela vous rend gais des chanteurs (dont la voix se prépare), oubliant à ce bruit l'ombre et les mauvais chuchotements de la nuit. — Suscitez, chants des coqs, des canons des Chasseurs,

au froid du ciel où monte une lueur dorée, sur les cristaux légers des cimes qui se dorent, entre les noirs sapins où rayonne de l'or, un soleil glorieux qui baigne la contrée.

Le beau globe enflammé, le cœur de Dieu se donne, se propage et transfuse et crée un

jour sublime. On canonne au lointain. Mais ici l'on fredonne à la gloire du jour l'air de Sidi-Brahim.

Quelle force est en soi, de quelle plénitude, Vosges, sur le versant doré que nous tenons lorsqu'on gravit l'aurore à ce chant vif et rude, et lorsqu'au cœur de Dieu bat le son du canon.

Il n'est permis, hélas ! que de se fredonner la chanson de bravoure en cet air canonné. Voix multiples ! voix des canons ! voix qui se fondent ! Voix unique à laquelle tous les échos répondent !

Tiens ? plus rien. Le silence et langoureux et long. Tandis que nous grimpons, la chanson du brin d'herbe nous fait taire. O le frêle hymne au soleil superbe ! C'est l'heure des parfums bleus et des papillons.

Combien, de nos regards émus sous le doux jour, la Nature est aimée, tandis que nous grimpons ! Nous ne faisons pas plus de bruit que du velours. Mais enfants de la terre, ah ! nous la respirons !

D'abord nous respirons l'humus, la vieille terre.
Bientôt nous respirons la terre de bruyère. Nous
respirons le fonds de la patrie cachée. Puis nous
baisons la France au nu de ses rochers.

Grimpe en te retournant, ô mon fils qui te
lasses, hume le paysage et tu seras content ;
hume encor ! tu vas mieux, tu n'es plus hale-
tant. Cela te fait du bien de respirer l'Alsace.

Nous montrons aux pensées de bonnes joues
vermeilles, promenons la narine au tout fin fond
des mousses : ainsi l'on grimperait, ivre, jusqu'au
soleil... Hélas ! bon Dieu des fleurs que ta Nature
est douce !..

Anémones, pensées, violettes sauvages, ô fleurs
de notre enfance, aurons-nous le courage d'errer
à sa chaleur jusques au cœur de Dieu ? Le hêtre
et l'if sur nous marient leurs ombres bleues.

C'est peu : maigre futaie. Sur un tapis de fânes,
eh ! houp ! genoux nerveux, oubliez donc vos
peines. Le bataclan est lourd, gamin ? Houp !
on s'entraîne ! Sur un tapis d'aiguilles suis tes
poignets qui saignent.

Le bosquet se disperse et flambe la clairière. Qui donc nous inventa le soleil et la guerre ? — « Combien de fois, sergent, j'ai rêvé de mon lit à ces Vosges d'azur et de mélancolie ! »

Mais le granit rutilé... oh ! ces pentes désertes ! Nous avons soif et la rosée monte au Seigneur. La bruyère asséchée épuise sa rougeur. Une cascade, au loin, arque son jet inerte.

Ciel ! un torrent nous luit sous la verte épaisseur des grands pins. La forêt comme une ruche ouverte, irisée de rayons obliques, — ô fraîcheur ! — bée de tous ses ravins. Nous devenons alertes.

La forêt ! la forêt ! plus rien au-dessus d'elle que ton seuil de grès rouge, abîme sidéral. — Air vierge !... entendez-vous les coqs de Metzeral ?... Courage ! nous montons jusqu'aux cieux éternels,

d'où nous verrons la plaine d'Alsace au grand large, et Munster et Colmar, Neuf-Brisach et *le Rhin* et la sombre Allemagne aux affreux burgs

en marge ; et puis nous descendrons... « Stop !
les Chasseurs alpins ! »

Le capitaine grogne : il y met tout son cœur.
« Me croyez-vous des ailes ? Ah ! mais, il faudrait
voir. Vous êtes bougrement ailés, mes diables
noirs, et même bougrement zélés pour le quart
d'heure.

» On me continuera ce beau feu ? Je l'espère.
En attendant, souffrez que je me désaltère. Ta
gourde, mirliflore !... Vide ?... Et le torrent !...
Captez-le moi. N'oubliez pas votre parent,

» votre père. C'est moi, bagasse ! le bon père,
èt qui viens d'accepter pour vous le tralala, le
haut chic de jeter les Prussiens en enfer. —
« Pour vaincre ou pour mourir, ma compagnie
est là,

» colonel ! » Mes gaillards, j'ai répondu de vous.
N'est-ce pas, j'ai bien fait ? Les beaux yeux tout
de même, que c'est comme un bouquet de flam-
mes. — Assez de flemme ! Homme au long col,
tu n'as pas fini ton glouglou ?

» En avant ! — Hé ! lascars ! que voit-on par le bas ? » — « On dirait un serpent d'azur... » — « Ou de soldats. » — « Et puis un autre, un autre... » — « Et là-haut, sapristi ! » — « Ça grouille blanc et gris, ça grouille tout petit. »

— « Français en bas. Prussiens en haut. Nous au milieu. Que vous disais-je ? eh bien ! n'êtes-vous pas heureux ? Laissons grouiller. Comme un vénérable Munster, cette noble montagne est dévorée des vers.

» La manœuvre n'est pas ici, non ! mes zélés. C'est nous qui devons recevoir la dégelée, — tenir ! Le pic lance au galop des vapeurs grises. Les voilà mes enfants, les vrais chevaux de frise ! »

— « Capitaine, aurons-nous la guerre ? » — « Ah ! curieux. Mais non, voyons, et les diplomates — môssieu ! — qu'en faites-vous ? » — « On nous *obuse*. » — « Croyez-vous ? » — « Nous sommes repérés. » — « C'est pour faire joujou.

» Tous à terre !... La guerre ?... » — « En-

core un obus flûte » — « Non, monsieur d'Estournelle est constant et si doux. Et le tribunal de La Haye?... on s'en fout ? Nous n'aurons pas la guerre avant treize minutes,

» moins douze. Allons, nos gars, je le dis sans vergogne, nous serons des héros, si tant est que l'on cogne. Visés par-ci ! visés par-là ! Foin du mystère ! Encore une seconde et nous aurons la guerre. »

Tenir une heure, là, — c'est l'ordre — et puis forcer le Boche en ses tunnels qu'il faudra défoncer, lui rendant par surcroît l'honneur qui lui est dû : la mort. Patientez une heure, enfants perdus !

Et vous, tâchez de nous occire, ardentes cimes. Té ! vous faites long feu, fauchant des ribambelles d'arbres. Visez-nous donc. obus crétinissimes ! Jules, Jean, Paul et moi nous sommes immortels.

On croit mourir ? on est debout. On meurt ? on tient. On occupe le Boche et l'on a du main-

rien. Une tranchée s'impose, il faut bien se courber. « Jésus baissa trois fois les yeux », nous dit l'abbé.

Toute proche et crêtée de vapeurs se révèle, crépitante, la triple rangée de tunnels qui met du pied au front les arbres en sursaut et nous crache la mort lâche à pleins soupiraux.

Cela s'étage et vient trois fois hurler la mort aux hommes ? non, aux pins, à leurs aiguilles d'or. Et qu'est-ce, un ouragan de flammes et de fer, à qui creuse en rêvant la tranchée éphémère ?

En creusant la tranchée, vous rêvez donc, Chasseurs ? — « Oui. Un peu. Nous songeons à la vie azurée... à notre compagnon qui mourra dans une heure... aux pleurs lointains de nos mamans désespérées...

aux mottes qu'on bêchait dans le petit jardin où passe l'angélus qui vient du Val de Loire : un jour, avec la bêche, on s'est blessé la main... et l'on a ri devant sa mère au désespoir...

Que fait-elle, maman? A Dieu les tendres soins! S'il faut mourir — mieux vaut se perdre en l'Éternel. Croyants ou mécréants, Dieu nous sera fidèle. » — Tous Le voient se pencher sur eux. Maman est loin.

Quoi! plus de souvenirs? non. Ils rêvent au Dieu qui fait tout et veut tout et les appelle et veut, qui Là-Haut fera d'eux une phalange insigne, quoique nul de mourir ne se trouve encor digne.

Le curé — bon géant, des « diables » honoré — leur dit la messe hier sous les feux du couchant. Hirondelles, corbeaux volaient bas dans les champs. Le rouge cœur de Dieu battait sur la contrée.

C'était l'heure où le ciel devient le paradis. Vers le repos du soir la corne retentit. Mais des pâtres fuyaient les nues amoncelées... quand le prêtre eut béni la guerre agenouillée,

eut béni les soldats, leurs tâches, leur misère, mais aussi la beauté de la nature entière, les

torrents, les ravins, le vol des oiseaux noirs, eut béni l'univers, les soldats et leur gloire.

Un orage éclatait lorsqu'il leva l'hostie. — Tous furent à genoux sous un grand courant d'air. Il semblait bien que Dieu mourût dans les éclairs. O visages en pleurs déchirés des orties,

visages de soldats en pleurs, levés ensemble, que vos yeux reflétaient alors le saint exemple et qu'ils « juraient » la Mort au feu pour la Patrie — de tous ! comme sous la foudre est mort Jésus-Christ !

Les voix de nos canons ridant les hautes fagnes, d'un tragique Hosanna clamaient notre destin et l'on eût dit que répété dans les lointains le battement des cœurs remplissait la montagne.

A présent te voici, brave et tous cœurs donnés, te voici donc, Jeunesse, à périr condamnée — qui sait ? — pareille au Dieu qui mourut sans murmure ? Non ! le ciel crie et se révolte la nature.

O nos enfants perdus, Chasseurs de l'Hilsenfirst! — allons!.. tenez une heure!... deux!... Rien ne résiste aux Ayant-Dieu-pour-Écuyer! Tenir! combattre et vaincre! Ah! oui, tenir un jour, deux, trois... ou quatre...

Ils les tinrent : plusieurs *déjà* hurlaient de rage, mais les autres chantaient « Marlborough » et, bien plus fort, notre curé géant l'air du Toréador. Que voulez-vous, c'était la fête du courage.

Longue fête! — Un matin, des abîmes vermeils, bondit le chœur de nos clairons victorieux. L'air en tremblait d'amour jusques au grand soleil. L'air s'en réjouissait jusques au cœur de Dieu.

Lorsqu'on Les délivra, l'aurore était sublime. « Gueulons-nous, capitaine? » — « Eh! oui, sac-à-papier! » On Les trouva chantant devant leurs prisonniers, à la gloire du jour, l'air de Sidi-Brahim.

DIEU ET LE TSAR

A MM. le D^r de Poliakoff et Joseph Radine.

Dieu est en haut, le Tsar est loin, mais tous deux veillent. Ils briseront la ruche glacée du soleil. Les nuits se rempliront de ses blanches abeilles.

Un jour plombé naîtra derrière les sapins, mais étendra son vert cadavre aux yeux éteints presque aussitôt derrière les sapins voisins.

Les cabanes de bois penchées au vent criard tousseront sur la steppe comme des vieillards. Les croix de bois seront dévorées des brouillards.

Le hareng cassera aux mains du pauvre hère. Le pain noir ne se cassera qu'à coups de pierre. La viande gelée sonnera comme du verre.

Entre les doigts sanglants gèleront les aumônes. Partout le vent du nord sèmera les fantômes des hêtres et des pins, des bouleaux et des aulnes.

Les hauts sapins groupés en montagne superbe escaladant le ciel, ne feront qu'une gerbe que penchera la bise à la hauteur des herbes.

Le loup sur le cristal des prairies hurlera. La mousse des marais horribles se prendra, serrant aux tempes nénuphars, lys et gros rats.

La chaudière sera gelée sur le feu pâle, le moujik sur la jeune fille au sein d'étoile et le poulain dans le ventre de la cavale.

Entendez-vous au loin le Cri des nouveaux-nés ? Et le silence de leur mort prédestinée, *l'entendez-vous ?* On l'entendra cent mille années.

Mer et fleuves mordront et la steppe et la côte de leurs glaçons pressés et criant l'un dans

l'autre. La steppe gémira plus haut que les mers hautes.

Puis le vent poussera au fond des solitudes vingt armées que suivront troupeaux et multitudes, et le Tsar — Dieu l'aidant — fera l'hiver plus rude.

Alors silence et nuit sur Terre comme En-Haut... La Russie paraîtra n'être qu'un seul tombeau où veilleront nichés corneilles et corbeaux :

tout sera blanc et noir au ciel et par le bas, tout sera blanc et noir, oiseaux noirs, sauf là-bas, tout sera noir et blanc, mais dans la nuit de poix,

sur une ville en feu — seule étoile qui bouge — enlevant des copeaux de ciel comme une gouge, il ne fera ni jour ni nuit, il fera rouge.

Corneilles et corbeaux lèveront leurs bivouacs et tourneront joyeux un vol démoniaque, sentant courir au loin la torche des cosaques.

Et puis une autre ville, une autre ville encore,
une autre ville dans la flamme et dans la mort
laisseront choir les tours et les coupoles d'or.

Elles seront vengées : la tempête accourra sous
les voiles gonflés de la Panagia. Malheur ! trois
fois malheur à ceux qui ne voient pas !

à ceux qui voient la neige et l'appellent fri-
mas, et qui la voyant molle et jaune sous leurs
pas se figurent qu'ils ont des braises dans leurs
bas !

à ceux qui ne voient rien, n'ouïssent rien
dans l'air et croient rendre à jamais des sentiers
à la terre et ne voient point le froid, à la Horde
étrangère !

à tous ces furieux hantés par ce qui brûle,
qu'ils poursuivent toujours et qui toujours recule
entraînant le tapis d'un large crépuscule...

Pourtant il va bondir le noir fléau que Dieu et
que le Tsar son fils ont déchaîné vers Ceux qui
ne voient rien, n'entendent rien, les Orgueilleux

venus souiller la neige étendue comme l'Aube
d'un peuple jeune et bon... fuyant la Mort qui
rôde sous le ciel ténébreux où se glacent leurs
taubes,

les traîneurs de souliers à clous et de canons à
palettes, aux cris terribles des glaçons, tous les
fous échappés de leur grand cabanon,

n'ayant de cœur, de vue, d'ouïe que pour
eux-mêmes et pour le feu dévastateur qui les
entraîne jusqu'à Moscou ? Nijni ? jusqu'à la fin
des plaines ?

Il va bondir, le Froid qui mord et engloutit,
le Froid de gouffre, et des espaces mal nourri,
le Froid vorace engouffrant l'air en un grand
cri !

Adieu fleurs de bruyère ! adieu pommes de
pins ! le Froid qui dans sa rage a mordu les sa-
pins vous broie à votre tour et mange : il a si
faim !

Ceux qui ne savent pas et vont et se pro-

mènent, aspirés tout à coup, mourront sans autre peine : dans la gorge du Froid éclateront leurs veines.

Ayant humé le sang — pour se rassasier il mangera les chairs, il broutera l'acier, les fusils, les caissons, les canons, les mortiers !

Repu le Froid s'ennuie, appelle un compagnon et voit fondre des nues le tordu Tourbillon qui rugit comme un milliard de blancs lions.

Et Froid et Tourbillon se traversent et jouent, soudain rasant la neige, à *reniveler tout*. — « Les armées du Kaiser sont là. » — « Où dites-vous ? »

— « Yvan ! Pierre ! Michel ! voyez : elles sont là... où nos pays muets sont tristes comme un glas. De la neige fondue sort la forêt des bras.

» Voyez, du sud au nord, ces torrents infinis parant de leurs colliers le sein de la Russie, torrents d'hommes, d'affûts, de canons, de fusils...

» Yvan ! Pierre ! Michel ! regardez : les voilà ! tous les pâles bleuets, tous les yeux des soldats !... — » « Oui, nos grands pays morts reflouissent déjà. »

— « La horde du Kaiser n'est plus qu'un seul tombeau que fouilleront dix ans les loups et les corbeaux. *Amen.* » — « Silence et nuit sur Terre comme En-Haut. »

— « Non ! jusqu'au petit Père, et vers Christ, les hourras montent dans le printemps où l'Hirondelle va siéger sur le bonnet bleu de la Panagia.

» Vers l'azur nos armées clament, vouant aux nues drapeaux, canons, fusils, lances, bras, glaives nus : vingt armées qui toujours ont si bien combattu

» l'horrible monstre, le prodige d'épouvante, grise incarnation des Ténèbres démentes qui voulut se parer d'une Aube triomphante,

» mais que le Tsar et Dieu n'ayant pas trouvée digne d'être frappée du fer, ont jetée aux

abîmes creusés par la Tourmente et le Froid —
ET SES CRIMES.

» L'année folle s'enfuit et se perd dans les temps comme un flocon d'Avril remonte au ciel et prend le chemin d'or que suit le vent bleu du printemps.

» Christ élève une croix toute en jaunes abeilles. Christ et le Tsar *sont là*, dans l'air, et tous deux veillent. Sur ses enfants le Tsar brille comme un soleil.

» Gloire au Tsar ! gloire à Dieu ! Le Malheur est passé. Natacha, ton amant fleuri vient t'embrasser... aux grands coups de canon des fleuves déglacés. »

LA MARSEILLAISE

A ma cousine
Madame Macherez,
très respectueusement.

O chant qui, d'un seul coup, dès ses premiers accents, explose, affranchit l'air du vide, envahit l'air, n'est plus que l'air lui-même et que fend l'ouragan touffu des pas, des cris, des trompettes guerrières,

seul chant qui, d'un seul coup, franchit, transporte l'âme, tant qu'âme et chant mêlés bondissent, droite flamme, et qui fait d'une foule un incendie pressé — comme vers le démon Saint-Michel insensé —

de bondir où se doit purifier la Vie des crimes

1. Écrit le jour du 14 juillet 1915.

de la haine et de la tyrannie ou replonger au gouffre éternel, par son feu, le renaissant fléau des hommes et des dieux :

les Barbares en marche ! . . et combler de leurs cendres l'Abîme où l'univers penché tend à descendre, — hymne rien que de flamme en qui l'homme poursuit son âme qui l'appelle et vole devant lui !

Tel est ce chant, l'orgueil de la race française, ce grand hymne embrasé, telle est *la Marseillaise*, que nos soldats verront hors des bouches brûler vers les dos se rasant des hordes refoulées.

Chant de bravoure universel, partout magique !
Ah ! fils de l'ancien monde ou fils de l'Amérique, de quelque nation ou parti que l'on soit, tout à la République, à l'Empereur, au Roi,

qui le chante, malgré ses paroles cruelles (non ! je blasphème, non ! qui le chante avec elles), se lève plein d'amour fût-il né sans grand cœur, fût-il traître cent fois se dresse plein d'honneur !

Chant qui ne laisse *plus* le temps de réfléchir !
Sitôt qu'il vous habite il est hors de vous-même,
et c'est le meilleur de votre âme qu'il entraîne.
Allons, enfants de la patrie,... vaincre ou mourir.

Il fait honte aux blessés, il leur rend la vigueur,
et les voilà debout, recombattant plus fort !
même il propage au sang une telle fureur qu'il
n'est pas que les morts ne se dressent encore

pour se donner encor le suprême plaisir de
retuer l'infâme avant que de mourir à jamais :
pas encore ! hymne qui revigore ! hymne qui
ressuscite ! hymne entendu des morts !

hymne qui, d'un seul coup, dès ses premiers
accents, explose, affranchit l'air du vide : *Mar-*
seillaise ! qui devient l'air lui-même où passe
l'ouragan des âmes entraînant les corps dans la
fournaise,

capable d'entraîner, en les purifiant, jusques
aux Cieux l'immensité des incroyants et que,
pour en doter l'église triomphante, le Christ
même eût payé d'une agonie plus lente.

Regardant nos combats que voit l'Être suprême ? toujours la solitude au milieu des mourants ? ah ! tout surgit enfin, *bondit*, flambe à ce chant qui monte vers la nue des entrailles des plaines :

« Aux armes, citoyens ! » C'est du côté gaulois que le sol crache et fusillade et fumées folles, puis les bleus horizons canonnent et Dieu voit leur cercle vaporeux monter en auréole.

Tel est ce chant qui nous fit vaincre tant de fois l'ennemi — le Barbare à qui manque la foi : nos soldats le clamaient et ses rythmes de feu hantaient l'âme des chefs, commandaient avec eux.

O Wattignies ! Fleurus ! Arcole ! Pyramides ! *la Marseillaise* chante une histoire intrépide et puisqu'elle est notre Jouvence, et rend vainqueur, non ! la France n'est pas destinée au malheur.

Souvent, pour nous tromper, les hordes teutoniques la hurlent dans ces nuits où chutent

les étoiles, mais aussitôt l'air pue et l'on entend des râles, car notre hymne aux Germains est de la noix vomique.

Certe ! il fut beau chanté par cent mille poitrines, lorsque le coryphée s'appelait Bonaparte. A sa Victoire ailée qui jamais ne s'écarte, Joffre le fait chanter bien plus haut, l'Air sublime !

Oriflammes, drapeaux, témoins de nos victoires ! aigles, piques, fusils, trophées qui s'enchevêtrent ! canons de Rivoli, canons du Bois-le-Prêtre, et vous, le dôme altier tout regorgeant de Gloire,

témoins ! c'est vers ce chant, comme vers son destin, que s'est portée, immense ouragan d'un matin, la Foule de Paris. Un million d'orgueils sont venus s'incliner autour de ton cercueil,

Rouget de Lisle, et nos soldats, à la même heure, — ensemble, de l'Alsace au Nord ! — vous l'ont chanté, Germains creusant le sol, Germains épouvantés, ce grand hymne où la France explose de ferveur !

Tremblez, il est dans l'air, il restera dans l'air, il est tout l'air du monde, il vous emportera, cet Air né de l'Alsace et qui la sauvera, et de vous, pour jamais, va délivrer la terre !

Tremblez, car *l'heure est proche où vous devez mourir*, où nos soldats chanteurs n'auront plus de pitié, où la pitié sera de vous anéantir et tous (et vos enfants) et tous jusqu'au dernier !

Tremblez, voici l'aurore où vous paierez vos crimes. Tout l'univers se lève et chante le grand hymne de résurrection, de paix, de délivrance... entendez-vous ! et l'hymne, et l'hymne des Vengeances !

« Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons ! Marchons ! » Un sang impur étouffera leur cri vers Dieu. Nous sommes les moissons de leurs sillons. Aux armes, citoyens de toutes les patries !

LE COQ DE REIMS

A Jean Prouvaire.

Les saints ont pu crouler, — sombrer flèches et croix, hélas ! et mesurer la terre bien des anges, ce coq sur la forêt de pierre est toujours droit, et le boulet volant prend au large et se change, devant son regard fixe et tourné vers nos Rois (intangibles, rangés comme le Temps les range), en fusée, en éclats, en riens chus à la fois.

Non pas sur un clocher, mais sculpté dans la pierre, tout là-haut du côté où le soleil se lève, il te domine, Reims, il domine la guerre, il domine le Monde, il domine le Rêve des héros combattant pour la gloire ancestrale que répand

l'ombre immense de la cathédrale, sur laquelle
— intangible — il domine ample et droit.

Or, il frémit un jour. — Je lui donnai la voix !

Novembre 1915.

III

IN MEMORIAM

A FRANCIS JAMMES

SUR LA MORT D'OLIVIER HOURCADE

(TUÉ A L'ENNEMI DEVANT SOISSONS)

Ce jeune poète, ce prêtre futur, était parti avec joie et même avec enthousiasme.... Il vient de mourir, frappé d'un éclat d'obus, au cours d'une mission de confiance dont, sur sa prière, son général l'avait chargé.

(*Journaux* de septembre 1914.)

Dieu nous l'a pris qui l'aimait tant. Plus que nous qui l'aimions pourtant, et non par feinte ou fantaisie, hélas ! avec tout notre cœur — de nous n'a-t-il pas dit aussi : Seigneur, aimez qu'en poésie tous deux ils soient mes doux seigneurs ? — bien qu'il ait dit cela, hélas ! prouvé toujours, chanté *cela*, plus que nous Dieu l'aimait déjà : trop ? non ! non ! c'était son enfant. Dieu nous l'a pris qui l'aimait tant.

Jésus et l'Art, ô viatiques de cette jeune âme en voyage, toute ferveur, tout héroïque, née pour de surhumains courages, pensive gaîment, sans critiques, et se donnant en vous donnant, libres vertus en république, apaisées de rêve tremblant : spontanéité, charme, élan ! et l'Art et Dieu pour viatiques ! Dieu l'a « saisi » qui l'aimait tant...

Combien, tresseur de ses lauriers, je tresse haut pour Olivier ! Un éclat d'obus a frappé le plus noble cœur de poète, à travers l'Art même occupé des plus hautes pensées secrètes. Je vois si haut mon Olivier, d'un berceau d'anges abrité, montant, montant à la conquête de la seule immortalité. Je tresserais haut ses lauriers, mais au bord du ciel arrêtés, mes doigts ne suivent plus sa tête... Dieu m'a repris tout mon poète.

Il a bien fait. C'était « le sien ». Dieu terrible a repris son bien, aux signes d'un ange gardien ouvrant deux ailes tout heureuses et divinement lumineuses sur l'enfant mort de son haut fait. Il a repris le bel enfant à son moment le plus parfait, devant son ange triomphant, lorsque

deux fois héros, Hourcade, par double amour et non bravade — ayant conquis la mission digne de son Ambition — aux appels de l'Agnus Dei voulut mourir pour son pays !

Toi, mon Jammes du Paradis, continue de tresser pour lui : c'est à moi seul que Dieu l'a pris. Las ! éternellement perdu, je ne verrai plus mon ami ! Tu sais, Jammes, où il ira. Et c'est, plus tard, où tu seras. Tu sais, Jammes, où il s'en va dans ces vols d'anges éperdus. A toi de tresser sa couronne... Mais tu souris, Dieu me pardonne, toi qui déjà peux dire aux hommes, de cet Olivier que tu vois avec ton âme, avec ta foi : « Non perdu. Se retrouvera. »

Hélas ! puisqu'il en est ainsi, que je dois seul être puni — car ses père et mère seront, menant le chœur de ses amis, de ceux-là qui le reverront — lorsqu'au ciel tu le reverras, cet Olivier de notre cœur, sais-tu qu'il me demandera, disant : « Je l'aimais bien aussi ! *Cherche-t-il nos félicités ?* » Je l'en prie, ne lui fais de peur. A mon ami ne fais de peine. Et lorsque tu lui

répondras, ne lui dis pas que mes blasphèmes des paradis m'ont écarté. N'affirme rien, hors que je l'aime. Trouve-lui les mots fraternels ne chargeant point trop son aîné. Ne charge point le condamné. Dis-lui que loin de l'Éternel, en mission *vers* les Damnés, pour toujours loin de son doux ciel, absent je l'aime bien quand même... et pleurez l'ami regretté.

Dieu me l'a pris, l'Ami que j'aime, — me l'a pris pour l'éternité !

Le 29 Septembre 1914

A LA MÉMOIRE D'ALAIN FOURNIER

Alain Fournier, lui aussi, est tombé. Détruit ce jeune homme tout de grâce et d'honneur qu'on ne pouvait avoir vu sans l'aimer ! Il avait vingt-huit ans : il nous laisse un seul livre. *Le Grand Meaulnes* : c'est l'histoire d'un enfant qui a fait un beau rêve, et son rêve le suit dans la vie et l'accable... C'est un chant aux modulations infinies, tout aventureux, tout pathétique... Alain Fournier voulait donner un nouvel éclat au roman d'aventure. — Tout au début de la guerre, le lieutenant Alain Fournier fut désigné pour prendre le commandement d'une compagnie. C'est au cours du combat de Bois-Saint-Rémy qu'il aurait trouvé la mort.

Enfin ! enfin ! l'on a bondi hors des tranchées !
Enfin de l'aventure et plus de gens cachés ! Ils viennent... Pas encor ? Nous irons les chercher !
Au fond de ces grands bois nous irons les cou-

cher. Les bois n'ont plus d'oiseaux, les bois sont pleins de fraises. — Feu ! feu ! feu ! la bataille enivre aux bois des fraises : du sang partout ! « Mes gars, risquez *la Marseillaise*. Ah ! les oiseaux ! » — « Touché, lieutenant ? » — « Un malaise. » Feu ! quel rêve est en soi !... Feu ! que l'on est puissant !... Non, le cerveau n'est plus qu'un tourbillon de sang.

Alain s'est détaché de lui-même et des bois. Il vole avec l'espace éternel devant soi. De tes beaux yeux d'argent si tendre, Alain, Alain, te vois-tu hors de ce fossé partir *enfin*, toi, ton âme... c'est elle... Oh ! tu n'y vois plus bien. Regarde encore un peu, où frissonne la cime de ce bouleau d'argent couleur de tes yeux seuls : les vapeurs du matin se détachent des feuilles, ton âme entre elles vole et monte aux bleus abîmes. O trompettes françaises ! ô que la charge est loin !

Mon page aventureux, mon héros, mon Alain ! des larmes ont tremblé sur ta belle figure ? Eh ! non, c'est la rosée glaciale du matin. Je pensais

que la mort te faisait du chagrin. — Le col ainsi versé mourir à la Nature ! — Mais ton âme est *enfin* partie aux aventures. Du moins, l'aventurière est-elle satisfaite ? errant parmi ce mol abîme où, je t'assure, Dieu s'enchanté lui-même au grand ballet de fête, dont le thème accueillant le Poète est si pur :

vols d'anges traversés d'un seul vol de Poète !
— Oui, ton clairon est mort près de toi ; je le jure ! c'est bien pour toi planant aux gouffres de l'Azur que le haut Raphaël sonne de la trompette. — Alain !.. que fait ton vol à viser l'Éternel ? Hé ! voilà de ces tours de page, et tu Lui causes. Dieu n'est pas ce qu'on pense : il est un champ de roses vertical, et cela fait peur aux âmes frêles. Mais toi, tu ne crains rien et tu parles à Dieu, et tu lui dis : « Mon Dieu, j'aime beaucoup les cieux, et votre Raphaël sonne en délicieux.

» Ce n'est pas que l'on n'aime, aussitôt qu'on les voit, vos anges se plaisant à voler trois par trois. Est-ce leur chevelure au vent qui les dirige ? Suspendus à leurs plumes, ils nous font

des voltiges ! Dans l'Univers croyable est-il rien de plus leste, même sur nos batailles?... Oh ! je parle en terrestre. J'aime beaucoup vos anges et contempler vos roses. Pardonnez-moi, Seigneur, mais je cherche autre chose. Gageons que tout à l'heure un joli cœur d'élus nous vient donner cantate et nous jouer du luth — mais je vise autre chose et quelque chose en plus.

» Depuis que l'homme rêve... a-t-on pas vu souvent un héros fabuleux survivre à son modèle, plus vivant que celui réel qui fut vivant ? Les héros inventés sont les seuls éternels. Comme un jour Vous m'avez « rêvé » tout âme et cœur, j'ai fait pour le Grand Meulne à qui je suis lié. Les enfants de nos rêves, où sont-ils, Monseigneur ? Est-il un coin du ciel pour les aventuriers ? Je cherche Augustin Meulne et le voir m'apparaître me serait joie divine : il me cherche peut-être... » A ces mots — bénévole et pour rompre au caquet — Dieu, ce grand champ de roses, entr'ouvrit ses bosquets.

Ulysse, Enée, Tancrède et Renaud et Roland

sont étendus sur le gazon d'un premier plan, goûtant l'ivresse *enfin* de vivre nonchalants ; et nonchalant et doux le zéphyr est fidèle à balancer entre eux de maigres asphodèles ; quelques lignes plus loin rêve aussi d'Artagnan et dort Bussy d'Amboise et rêve et dort Cinq-Mars ; que fait-il, Blancador ? il dort et Gil Blas rêve, Crusoé rêve et dort près de son noir élève, tout de même Lara près de Quentin Durward ; et nonchalant et doux le zéphyr est fidèle à balancer entre eux de maigres asphodèles.

Dorment sous de grands lys marins, fleurs des déserts, le Patagon Thalcave et là-bas le Corsaire ; dort loin de Virginie, ainsi qu'un prude enfant, sous des roseaux le Capitaine de Quinze Ans ; dort Virginie seulette ; et rêve Ali-Baba sous l'Ombre aux mille-et-une nuits d'un baobad ; et les dominant tous, contre le noir du ciel, près d'un moulin inerte et n'ayant plus qu'une aile, don Quichotte, sur sa dormante haridelle, rythme l'Heure sans fin d'un balan éternel : à sa pique baissée s'enroule une asphodèle.

Mais quel fantôme passe et va franchir Ulysse,

Enée, Renaud, Tancrède et Gil et soudain glisse ?
Glissant en somnambule, une torche à la main,
qui va de groupe en groupe et *rêve* : est-ce Aladin ? — Alain ! toi ! qui te prends le col et te dis :
« Viens ! » à voix de somnambule et dormant
tout à fait ?... C'est ton pensif Grand Meulne au
cœur insatisfait. — Les feuilles ont comblé la
fosse où dort Alain. Sur la branche d'un houx
prise de va-et-vient, un rouge-gorge en sang lui
chante son destin. Et dans les horizons le jour
rouge s'éteint... O trompettes françaises ! ô que
la charge est loin !..

IV

LES POÈMES DE L'AUXILIAIRE

PREMIER JOUR DE GUERRE

A Lugné Poe.

Entre veille et sommeil doux rêves passagers !
Calme du petit jour ! Tranquillité songée, à
l'heure où de mon lit je vois bleuir les saules !
Près de moi dort l'amour. Cela respire. Oui, j'ai
son cœur battant tout près du mien. Non ! ah !
c'est drôle, je suis seul... Ma compagne en-
tr'ouvre la croisée ; elle a dû fuir à pas de chat...
Le volet miaule... Oh ! que ma mie est belle en
sa cambrure aisée, couverte seulement d'un
châle noir léger, comme s'il lui restait de la
nuit sur l'épaule !

Celle dont la nature est si gaie, si tranquille,
que son œil voit partout des causes de plaisir,
m'aura quitté pour voir l'aube irrisée surgir de
nos touffes d'asperges... O petite incivile ! —

« N'as-tu pas entendu le tambour ? » — « Viens, sois sage. » — « Tu n'as pas entendu le tambour du village ? » Que faire ? je me lève. O mes amours en larmes ! Je veux connaître enfin cette cause d'alarme. « Eh bien oui ! le voilà, ce tapin dont j'enrage. Même il nous gratifie d'un roulement sauvage.

« Il s'arrête à mon seuil, déroule son papier. Comme ici le champêtre est le tambour, je gage qu'il réproouve le vol d'un coq du voisinage ou la prise au collet d'un lièvre en son clapier. Cela vaut de pleurer, cela vaut d'épier... » Qu'est-ce à dire ? La guerre !... Il me semble un moment que je deviens aveugle. Où suis-je ? Tout est noir. On m'a touché ? Je vois, je recommence à voir. Quel esprit me condamne à voir du firmament une pluie d'astres fous choir éternellement ?

— « Regarde ! » — « Mon amour ! » — « C'est pire qu'un orage... Je sens que je m'en vais, je n'ai plus de courage, Paul ! » Eh ! oui, que font là, que font là sur mon seuil cet homme et son papier qui tremble ? Il n'est pas seul, cet

homme qui fait mine aussi de sangloter. Les bras levés au ciel, ô cette femme en deuil, à genoux devant un vieux bougre assermenté : « Mon bon monsieur, il faut arranger tout cela. J'eus deux fils, l'un est mort, et mon autre est soldat. Qu'est-ce que c'est donc ça des Allemands ? Pitié ! Voyons, vous pouvez bien déchirer ce papier. »

Dans notre chambre un cri passe et meurt inouï. — Jusqu'au lit je soutiens ma belle évanouie. — Je ne sais plus où sont les choses ; allons, je veux... la soigner... Quoi ! je rêve en lissant ses cheveux ? Lissant ses froids cheveux je vois un froid pays : les yeux fixes je vois sur une basse plaine — est-ce Flandre ou Champagne, est-ce Alsace ou Lorraine ? — tracer une charrue... un paysan la mène, haussant pour aiguillon la faux des jours de haine ; soudain je vois flamber la nue.... que vois-je encore ?... tous les sillons trembler et, sous des lueurs d'or, les grands bœufs labourer entre les croix des morts.

1^{er} Août 1914.



LE FÉLON

Je voudrais écarter l'image du printemps. Chaque jour de lilas mauves, de primevères, d'agnelets sautelant dans les vapeurs légères, de ruisseaux, d'oiseaux gais, chaque jour de beau temps ouvrant au cœur du ciel sa marguerite d'or qu'un impassible dieu effeuille d'un doigt lent, chaque jour dorant l'herbe et que je subodore, et quoique je reprenne vie le respirant, m'est un péché d'ivresse et m'est un long remords,

m'est, de l'aube à la nuit, péché, remords, trahison, oui ! trahison contre mes frères morts pour toi, France, au nu de la plaine ou dans l'horreur des bois, péché contre les morts, péché d'aimer à vivre, péché originel, péché de volupté ! remords d'être un heureux du jour et d'exister, remords de vivre, hélas ! un printemps qui me

grise, voluptueux démon de ses heures exquisés,
— et trahison contre les soldats *morts pour moi*,
au nord dans la grand'plaine, à l'est dans les
grands bois !

Je ne suis qu'un félon. Poésie ! poésie ! qui m'a
fait te donner les forces de ma vie ? Que valent
à présent mes hymnes d'allégresse aux prin-
temps, ces décors des amours oubliées ? Vieux
cœur, la patrie souffre ! et tu n'es que faiblesse :
tu ne sais que chanter la Nature. O tristesse de
ne savoir chanter que brise aux peupliers, nua-
ges dans l'air pur comme de fins voiliers, soleil
d'orage orange aux cimes des sapins, truite vi-
vace en l'eau bousculée du moulin et rire du
loriot sur un frais aubépin !

Coteau de trèfle et de papillons caressé, dis-
moi, joli coteau, dis-moi ce que tu sais. Est-il
si printanier le *haut* noir des Épargés ? A cette
heure du jour qu'y font morts et blessés ? La
montagne de boue est vaincue où l'on charge —
mur croulant de blessés comme de trépassés —

une horde enlizée embourbant ses canons. Flatte mes yeux, coteau, je ne suis qu'un félon.

Petit ruisseau de Mai qui te myosotises, à cette heure du soir où glisse le vanneau, dis-moi, joli ruisseau, ce qu'on fait par les eaux du jaune Yser sans bords d'où ne sort qu'une église ? Dis-moi si l'agnelet y broute le cytise et l'air y prend l'odeur des sauges qui m'enivrent... ou d'un gaz délétère aux sombres tourbillons ? Console-moi, ruisseau, je ne suis qu'un félon.

Arondes volant bas, je ne suis qu'un félon.

Orage au bruit de pas, je ne suis qu'un félon.

Tous mes cerisiers blancs, je ne suis qu'un félon.

Mon ami l'arc-en-ciel, je ne suis qu'un félon.

Ma mie âme du soir, je ne suis qu'un félon.

Camarade crapaud, je ne suis qu'un félon.

France de mes printemps, ah ! quel félon je suis !

Je ne suis qu'un félon. Poésie ! poésie ! qui m'a fait te donner les forces de ma vie ?

LES DERNIÈRES PENSÉES

A Madame Annie Waller.

A travers ce printemps que frôle un air si doux, les songes des mourants, comme ils viennent vers nous !

Entends, fenêtre ouverte, un frisson dans le lierre où d'un soldat mourant va la pensée dernière.

Cet angélus qui meurt, un soldat en mourant se le rappelle, et son dernier coup pénétrant.

Un autre se souvient de la troupe enfantine qui foulait ce gazon au pied de la colline...

L'heure est plaintive et douce et toute en souvenirs. Pouvons nous empêcher nos enfants de mourir ?

Mon enfant qui te meurs, seras-tu le dernier à revoir deux agneaux bêlant sous un pommier ?

Ame de mon petit, seras-tu la dernière à venir consoler la maison de ton père ?

Le coucou dans la chambre, un tic-tac monotone... rêve de mon enfant qui trépassé en Ar-gonne...

A travers l'air de France où meurt un si doux soir, les rêves des mourants, comme ils viennent nous voir !

Un matelot qui sombre écoute en ce moment le bruit frais des couverts sous les doigts de maman.

Hirondelles perdues, oh ! que de vies achèvent de rêver ! Comme au ciel montent les derniers rêves !

Mais non, le ciel se ferme au songe des oi-

seaux. Les rêves des mourants passent sur les hameaux.

Ils choisissent leurs toits comme les hirondelles... O dernières pensées, que vous êtes fidèles !

MONDE ÉPHÉMÈRE

A Edmond Guiraud.

L'ondée, sur ma vitre, a laissé mille bleus lacs de gouttelettes. Comme en voici qui sont pressés de s'effiler en rivulettes !

Les autres, se réunissant, bercent des continents de brume, et ce sont — d'un flot plus puissant — des mers à furie minuscule.

Eh ! pourquoi ne pas méditer sur ces contrées vierges et pâles ? Un instant pour l'Eternité vaut toute la vie d'une étoile.

Que je vous aime, préservés, atolls que bat la gouttelette : vous ne craignez pas d'éprouver votre contour à sa tempête !

Rêvons. Cet îlot de vapeur où des reflets se précipitent, la foule irisée qui l'habite élit peut-être un empereur ?

Dans cette île, d'azur bénie, je place Paul et Virginie. La nef de Jason file encore. Ce rayon, c'est la toison d'or.

Mais là, s'engouffrent moins heureux les galions de Philippe II. Dans ce continent irrigué, un Livingstone passe un gué.

Les cosaques viendront ici : le pôle n'est pas loin, c'est sûr. — Ah ! vraiment la triste nature pour *sa* Retraite de Russie !

Le voilà ! le voilà ! c'est Lui — *l'autre* — et non point Napoléon : avecque ses Teutons il fuit la flamande inondation.

Des milliers de fois reflété, que suis-je donc ? l'humanité ? Sur cette goutte qui voyage, n'est-ce pas Dieu à mon image ?

Quelle catastrophe ! tout tremble. — (Pardonne-moi, vitre, je tousse.) Eau, terre et Dieu, fragile ensemble, hommes, allez-vous mourir tous ?

L'univers est bien dérangé : les histoires sont à refaire, la géographie à changer, et les mœurs devenues légères

sont quasiment évaporées — oui, le soleil fait concurrence à mes regards et tout s'élance : adieu, fumants pays dorés !

Que valent pour l'Éternité le court, le long, l'éternel même ? Le court, le long, l'éternel même ont même poids de vérité.

Il n'empêche, un instant, c'est court, ô mes rêves évanouis ! Plus un mot. Je vois mes amours derrière la vitre éblouie.

Ma reine appuie ses doigts légers sur le carreau : ses lèvres belles s'y écrasent pour un baiser. Que faire ?.. Eh bien, faisons comme elle !

Je me veux de l'Académie, pour vous avoir étudiées, histoire, mœurs, géographie de ma vitre, — après une ondée.

Mais se peut-il, oh ! se peut-il que notre France avec sa gloire, un jour, à la fin de l'Histoire, s'évapore en éther subtil ?

LA FLÈCHE DE SENLIS

A Eugène Descaves.

A la fleur de mon âge, en ce bel autrefois, quand je la venais voir de Crépy-en-Valois, que j'en apercevais au loin la beauté bleue se lever de la plaine entre les moissons d'or, au bout d'un triste chaume ou des neiges d'alors, enfin quand j'étais vif et peut-être amoureux, dès que la flèche de Senlis m'apparaissait, mon pas léger d'alors, servant de mes succès — je n'en dis pas plus long, Sylvie qui m'attendais ! — mon pas dont l'aiguillée cousait lieue après lieue, tout à coup s'arrêtait comme le pas d'un chat (un pied en l'air s'entend — de pattes je n'ai pas) et chaque fois ému, le cœur me battant fort, je disais à ce cœur, le plus français d'alors : « Mon cœur, je vous le dis que c'est un fin trésor ! et que dans sa svelte ferveur sur nos guérets,

son élégante foi vers Dieu, que sais-je encore?
c'est vraiment la merveille à ravir un Français ! »

L'aube d'été surtout levait haut sa sveltesse et faisait mieux valoir sa rapide finesse, car elle grandissait et montait vers le ciel d'autant plus que mon pas repris approchait d'elle, noyée en de mouvants mauves d'apothéose, dans un air gris de perle orné de pigeons roses. Mais je pense qu'au ciel, un jour que Dieu voudra, pour les plus fins clochers « récompense y aura ». C'est du ciel seulement qu'avec un esprit d'ange les Élus apprécient la beauté sans mélange, toute à son geste pur, et que l'on dirait lisse, de ce fervent clocher — du beau doigt de Senlis !

Considérez la main de notre Ile-de-France, Élus angélisés donneurs des récompenses : les cinq doigts de sa main sont les clochers de Laon, de Nemours et Compiègne et La Ferté-Milon, — de ma Senlis enfin ! N'est-ce pas, doux Élus, que ce dernier surtout charme et qu'il vous a plu ? Comme il vous sait bons juges, il

traverse les nues ; il vient jusques à vous, parmi vos paysages, ravir les grands yeux bleus des célestes visages. Ah ! donnez-lui bien vite un coq gaulois en or au fin bout d'une lance *avec du dor dessus*, afin qu'il soit de tout l'univers aperçu, et devienne aux Germains un exemple sans cesse et de notre Finesse et de notre Noblesse, et vous tournant vers Dieu, réclamez-lui de l'or, de l'or encor pour ce clocher qui Le pénètre (vous serez fier demain, bon monsieur l'archiprêtre !), qui part de nos sillons et s'arrête à Jésus. Alors, chantez en chœur, gens du Valois élus, que le doigt de Senlis est le plus vif encore à désigner le ciel, entre nos moissons d'or.

Il passe en l'air gaulois des flammes et du fer. Endeuillez-vous, hélas ! mes doux mots assemblés. Pigeons, place aux corbeaux. Rentrez, rentrez la clé de l'église, monsieur l'archiprêtre. Ah ! misère ! Le beau doigt de Senlis est tout blessé d'hier. Que le canon les broie ! ou disperse leur chair ! que par *invasion* ils nourrissent nos blés, ces Germains en folie qui nous l'ont

désonglé ! Mais je tiens que ce doigt leur montre
les Enfers, quand reflété par l'eau coulant au
voisinage — l'eau qui borde en tremblant le
Rempart des Otages — sous les rives de la
Nonette il fonce en terre ! — Las ! où sont mes
amours dans Senlis la légère ?..

LE GRAND ÉVÉNEMENT

A René Helleu.

Je dormais un matin de ce nouveau printemps (oh ! sans ronfler plus fort que souris) cependant qu'on riait à mon seuil et que les hirondelles à fleur de mes carreaux tournaient leur carrousel ; ce matin-là, rideaux fermés (bons rideaux lourds qui m'éloignent vos cris, oiseaux du Luxembourg) je dormais sombrement, fatigué d'une veille où mon travail fini j'avais relu Corneille, le plus jeune, le plus actuel de nos maîtres, et de tous nos Tyrtées le seul vivant peut-être ; mené par ses accents jusques au petit jour du laitier ; jusqu'à fin finale de chandelle... maintenant je dormais aux cris des hirondelles, cris publics adoucis par mes bons rideaux sourds — et dormant, je voyais, en un songe fidèle à ma lecture un peu, l'auguste ribambelle des héros cornéliens vaguer par la grand'lande et l'enchevêtrement des bois de Brocéliande.

On riait à mon seuil, on frappait à ma porte. En vain. César lui-même avecque sa cohorte, aigles en tête, et comme en rêve il est permis, m'eût soudain visité, je n'eusse pas frémi — languide entre les bras de Morphée, mon ami. Tant pis ! voilà qu'on ouvre et que ma porte grince (hélas ! on ne craint plus de réveiller les princes ?), dans l'air obscur voici que de moi l'on s'approche et qu'autour de mon lit murmurent tous mes proches. — Demi sommeil du petit jour si lourd de songe où le présent réel fuse en lointain mensonge ! — Révais-je en cet instant ? ne dormais-je qu'à peine ? Bien chétif le pavot que mon âme effeuillait ! Pour ces envahisseurs toutefois je dormais. Sous les cils mon œil droit guignait toute la scène, d'autant que mes rideaux laissaient un rais petit semer des grains de jour qui tombaient sur mon lit.

Parents, groupe confus au même sort lié, formant comme une ronde autour de la lumière ! Et parmi le buisson des bras familiers, tout feuillu de ces mains que l'on aime ou vénère, mains d'épouse, d'enfants, de mère, de grand'mère, cir-

cule vivement, comme au jeu du furet, ce qui déjà me semble un trésor, un objet de forme oblongue, et vaste et couleur de noisette, une enveloppe en or pour une immense lettre et qui met en vraie joie la famille exaltée, d'où monte ainsi le chœur des phrases chuchotées : « Bien dommage qu'il dorme ! » — « Ah ! vrai Dieu, s'il savait ! » — « Je l'éveille ! je prends cela sous mon bonnet. » — « Mes enfants, pas avant neuf heures. » — « Ou midi ! » — « Il aura trop veillé sur ses *Garibaldi* ! » — « Si je lui chatouillais le nez de sa moustache ? » Houp ! je tourne le dos en gros chat qui se fâche et *grongne*. Tout s'éclipse. Un bon vent les emporte. Mais on rit à mon seuil ! on refrappe à ma porte !

Riez, cognez, je dors. Eh ! non, sur l'oreiller, ma joue a rencontré la fraîcheur d'un papier. Le coupable est saisi : je fripe sans amour cet objet de délire sous le rayon du jour. Une lettre d'Alsace !... Il faut que je relise. Une lettre, oui vraiment, d'Alsace reconquise ! Je me dresse en

1. Voir ce poème à la fin du volume.

panais. Je fais sauter les draps. Mes rideaux empoignés je vous ouvre à pleins bras. « Administration de l'Alsace » oui, vraiment. « Territoire de Thann ! » Est-ce un abonnement ?...¹ J'exulte et ne prends pas le temps d'y aller voir. L'enveloppe déjà m'assure de la gloire. Je hèle ici mes gens... Les voilà qui se ruent, non pas seuls, mais suivis de tout le voisinage : les voisins de palier, ceux de tous les étages, ceux de la rue et ceux déjà de l'autre rue, boucher, laitier, fruitière, agent, que sais-je encore ? la marchande de fleurs, un bouquet tricolore en main, le gniaf d'en bas vêtu de verte serge et, dressant une tête de loup, mon concierge. Rien que des gens en pleurs et, cependant, qui rient. L'escalier en est plein. Me vient-il tout Paris ?... « M'sieu ! m'sieu ! tendez-*la* moi, je veux voir les cachets. » — « Place au propriétaire : il monte s'il vous plaît ! » Que voulez-vous ! tant pis, je reçois en chemise !... Une lettre d'Alsace !... d'Alsace reconquise !... On m'apporte un drapeau. Tout le monde s'embrasse. Une lettre d'Alsace ! Une lettre d'Alsace !

1. Aux *Poèmes de France*, publiés alors en bulletins.

VEILLÉE
DES SAINTS PATRONS DE FRANCE
AU MONT SAINT-MICHEL

A Paul Dermée.

Que vous flottez joyeux, longs rubans d'hirondelles ! O gloire du printemps ! Matin pur ! Quelle fête azurine et remplie de ces rubans fidèles, et d'oriflammes blancs où planent les mouettes ! On se bat aux frontières ? Ici Phébus attelle à son grand char de roses des nuées violettes. L'espoir est dans mon cœur et la joie et je reste loin des combats — doux jour ! — près du Mont Saint-Michel. Suis-je poltron, fuyard ou traître ? ah ! malepeste ! qui dit cela ? le vent ? il n'est point si cruel. C'est un bon frais marin et tout brillant de sel, qui me fouette au visage et rend mon sang plus leste, plus vive ma pen-

sée où l'avenir s'éveille comme en ce vaste azur est monté le soleil.

Un annonciateur d'une joie nationale en moi s'est découvert, un prophète Élisée, plutôt qu'un Jérémie effrayant sa Judée, vociférant la haine et prédisant le mal. — La Victoire de France est au ciel décidée. — (Oh ! cette nuit passée au vieux Roc-Tombelaine ! l'audacieuse aventure et qui ne fut point vaine : elle m'est assurée, la Victoire prochaine !) Jà, l'aurore sanglante a disparu du ciel. Le vent balaie le sang. Azur ! azur céleste ! ô calme et silencieux azur torrentiel où miroite une épée au Démon si funeste ! Et l'azur envahit le nord, envahit l'est avec tout mon espoir dans l'abîme éternel.

Glabre de l'auxiliaire hélas ! et non *poilu* de l'active, hier soir, tout chaudement vêtu, je traversai la baie de Saint-Michel-l'Archange, avec dans ma valise un châle de rechange. Grimpé sur la patache aux deux jaunes dadas je partis de Genêts, près Saint-Jean-le-Thomas. La nue était cerise et l'angélus très doux, mais le vent

de norois montrait quelque courroux. Mon guide, et mon cocher tout ensemble, jurait que j'eusse bien mieux fait de rester à Genêts. « Drôle d'idée ! Enfin ! » disait-il en fouettant ses deux jaunes dadas, que réfléchit longtemps l'immense et froid désert de sable rose et lisse, miroir du jour mourant où la mouette glisse.

Franchi le petit flot de la rivière Sée, dont jusques au chapeau m'éclabousse la boue, soulevée largement au passage des roues, le ciel presque nocturne émet un jour glacé. — Je te vois, mont hardi, levant au fond des airs ton illustre Abbaye sous un pâle rayon. Tu gardes, frissonnant au noir septentrion, d'un blanc lys renversé la force si légère, fleur céleste coupée à la tige, ô grand mont, comme frappé d'un glaive en haut du monastère. Approchant plus encor la Merveille irisée par un embrun tremblant et sous un ciel d'optique, je la vis se crispier en fleur cristallisée, puis dresser jusqu'aux nues tous ses prismes gothiques.

Je baissai le regard à cette vision (que j'allais

contempler, vienne la nuit sercine) et déjà me hissait mon grave automédon — au mitan de la baie — sur le Roc-Tombelaine. « Adieu, mon bon cocher, il vous faut déguerpir. Laissez-moi sur ce roc *fantômer* à loisir. » — « Bigre ! vous aurez froid. » — « J'aurai ce que j'aurai. » — « Le flot monte à dix heures et c'est grande marée. » — « C'est fort bien, je prierai Saint-Michel de m'aider à me sortir du flot. Bonsoir ! » — « Drôle d'idée ! » Point de sables mouvants, la mer étant lointaine. Je ne devais pas voir, plongés dans la géhenne, mes barbotants courriers s'en tirer par miracle. J'étais venu quérir un tout autre spectacle.

Si ma crédulité fait sourire les anges, tant pis !
Que mon récit, lecteurs, vous semble étrange,
tant pis ! Ne croyez plus en moi. — Vive, quand même, la main qui a pris soin d'écrire ce poème !
Au vrai, j'étais venu me leurrer d'un beau conte.
L'esprit tout occupé, tout encharibotté de ce
Mont-à-l'Archange et de son Légendaire que
j'avais lu, chez moi, l'entière nuit dernière, je
faisais ma visite à certaine Clarté. — Des reli-

gieux on-dit j'aime à me rendre compte. — Il paraît (je le tiens du chroniqueur Dom Huynes ¹) que le Mont Saint-Michel d'un feu bleu s'enlumine chaque nuit, et plutôt vers minuit, que ses pierres se revêtent longtemps d'une fouée d'éclairs quand « le pays de France et Navarre est en guerre », et que ce feu grandit et devient plus ardent, « plus un grand nombre d'âmes quittent les combattants ».

Je veux y croire et vite... Ainsi — lecteurs — au fait ! Et j'ouvre ma valise et j'en sors ma lorgnette. N'attendez pas de moi le portrait d'un rocher. Laissez-moi, tout vibrant, à quoi je viens chercher. La mer grondante et voire un brin phosphorescente ne m'effraie pas. Mon cœur est idoine aux tourmentes. Cœur d'airain, que te font, mêlés dans la tempête, les cris fantômes des pétrels et des mouettes ? Ces flaques argentées ne sont point des suaires, couvrant tous les morts de la baie depuis mille ans ; je vois s'entrelacer les eaux de trois rivières, qui sont ce qu'elles sont, et non pas des serpents. J'en

1. Secrétaire-sacriste de l'Abbaye (xvii^e siècle).

jure tous les saints ! je n'aurais nulle peur à voir Lucifer même, en grand resplendisseur,

piquer droit sur l'Archange ! — Eh ! que fait ma lorgnette ? Eh ! vous exagérez, ma mie ! Soyez plus nette. Pas cela ! pas cela ! C'est trop, je le confesse. Toute la colossale Abbaye-Forteresse entre dans vos tuyaux et me brûle les yeux ? Par Saint-Michel ! le Mont Saint-Michel est en feu ! Bah ! l'airain de mon cœur ne fondra pour si peu, et c'est doux feu que celui-là rasant les lierres sans les brûler, non plus que les mousses légères, sur les remparts garnis de tours et tourillons, et s'élançant par bouquets bleus, par tourbillons fluides jusqu'à l'Archange, — enfin, de pierre en pierre et de galbe en vitrail, d'échauguette en créneau, purléchant tous les bâtiments abbatiaux.

Feu Saint-Elme ou feu d'âmes ?.. Grand feu spirituel ! O mes yeux apaisés, goûtez-moi les sept ciels. C'est vraiment leur clarté douce qui se propage et court jusqu'à la flèche à bords de sept étages sur notre pyramide et prend les sept nuances qui vont du bleu de Prusse au bleu

léger de France. Toute la baie s'argente. Hélas ! qu'il fait beau voir des ténèbres surgir et villes et villages, clochers processionner à l'entour du rivage, d'Avranches à Carolle et d'Hirel à Beauvoir ! oui, c'est tellement beau que de son fin cocher, l'épée haute et ramant des ailes — où me cacher ? — l'Archange Saint-Michel vient de se détacher... si curieux que son vol *survole* mon rocher.

Ce n'est que trop réel. Malgré sa gloire d'or je le vois agiter son petit bouclier, dont il frappe à coups flamboyants son glaive tors. Je suis brave et pourtant j'ai l'effroi de crier, et couvert d'un buisson d'algues je fais le mort. Onques je n'entendis un tel bruit de tonnerre. Étoiles, allez-vous pleuvoir ? Il exagère, l'Archange. Oh ! Seigneur Dieu, qu'est-ce donc qu'il appelle ?.. Et vous, grand mont là-bas, aux mystiques chandelles, comme vous attirez les bandes de pétrels ! Halte-là ! des pétrels ?.. Ce n'en sont point, dea ! Ils seraient un peu gros les pétrels que voilà... Je veux bien que mes yeux soient encore éblouis, mais, que je sache, il n'est point d'aigles... en ce pays...

Par ma vie ! ces oiseaux sont plus forts que des aigles ! (Ma lorgnette, je crains que tu ne te dérègles.) Dites-moi quels oiseaux la prodigue nature a vêtu de chasuble et de robe de bure ? Est-il oiseaux mitrés, portant calice ou crosse, portant lance, arcs et traits — tant fussent-ils féroces — oiseaux sans ailes, et si peu vains de leur plumage qu'ils se parent d'un chapelet de coquillages ? Eh ! ma Doué ! ce sont des saints, des saints volants, attirés par l'immense feu spirituel que le Ciel entretient sur tout le Mont tremblant (aussi par le beau train que nous fait Saint-Michel), et comme vont à la bougie des éphémères cette foule d'oiseaux s'encourt vers la lumière.

De saints, veux-je dire ! oui, de saints ! J'ai reconnu saint Joseph, bon premier, à ses gais attributs, règle, rabot (menuiserie, charpenterie, que voilà bien l'époux de la Vierge Marie !) saint Jacques, tout bruissant de nos dits coquillages, à sa gourde ballante au bourdon de voyage (or il nous mène un gros de moines pèlerins, coquilleux et volant paysage marin), sainte Cécile

et saint Julien à leurs grand'harpes d'où volent des portées de notes en écharpes, et saint Éloi, le digne orfèvre, à l'encensoir qu'il jette en bilboquet sur son nez méritoire.

Saint Léonard, patron des bouchers, enfin passe, levant sa sanguinaire et dégoûtante masse. Non, ce n'est pas fini ! Cela vient à foison : et la truelle en main saint Blaise le maçon, Crépin et Crépinien relaçant leurs souliers, saint Hubert, le piqueur, sonnante le bien-aller, et saint Luc ! — cettuy-ci je l'aime de ferveur : patron des ymaigiers et des enlumineurs, il ouvre largement et voue au ciel d'étoiles sa Bible constellée par l'or des onciales. Ma France, ils ont donc fui nos moutiers, nos chapelles, tous nos bons saints patrons et professionnels ? Yves tend son calme et Sébastien son arc, son oriflamme au vent la bienheureuse d'Arc, saint Fort le quincailler de Bordeaux trois grands clous et Geneviève un jonc qui la défend des loups.

Ciel ! que de bataillons se rendent à l'appel de plus en plus vibrant du furieux Michel ; et parmi

tant de saints, les saints de Normandie, apôtres bons français, honneurs du paradis, qui font suivre souvent l'illustre nom romain d'un gai surnom gaulois, patrons de patelins, saint Martin-le-Bouillant, saint Denis-le-Vêtu, saint Jehan-du-Corail et saint Piarre-du-Bû, saint Vigor-le-Mieux, saint Georges-des-Groseillers, tous les saints du vieux cru, saints Romphaire ! Cormier ! Scubilion ! Marcouf ! ceux du bas Cotentin, saint Paterne d'Avranche et saint Pois de Mortain, et fol essaim de saints de toutes les espèces, plus nombreux que jamais les demi-dieux en Grèce,

 dans l'air se bousculant, se gagnant de vitesse, mais suivant l'argenté sillage aérien que fait la crosse d'or du grand saint Corentin, les saints bretons en foule, un beau millier de saints Yhuel, Aouen, Guénolé, Just, Goulven, Tugdual, Colomban, Maclou, Durec, Nénéec, Jean-du-Poteau, Trémour, Allouestre, Méen, Brandan, Nolff, Houarnou, Connan, Clet, Caradec, Efflamme, Goneval, Idumet, Kerdaniel, Péver, Quay, Nicodème ou Fabukeravel, tous — par magie vraiment — de moi soudain connus, et même saint Renan,

qui l'eût dit ? qui l'eût cru ?.. C'est tout. Est-ce bien tout ? Eh ! ma fi, je ne sais. Non, regardez, mes yeux, que nous envoie Jersey :

le preux, le beau, le vrai saint Georges d'Angleterre, éblouissant d'éclairs du casque aux genouillères, haussant brumeusement une Rose géante à la pointe du glaive, illuminant, derrière, la subite venue de saint Patrick d'Irlande (oh ! quels grands Trèfles d'or enguirlandent sa crosse !) et l'aspect sauvageon de saint André d'Écosse qui porte en lampes tristes, en veilleuses lumières, d'immenses Chardons bleus sur sa croix de travers. Que nous vient-il du nord où des Anges circulent ? O Vierge du Brabant ! pure et sainte Gudule ! ô bergère des Anges, approchez-vous de l'âtre. Mais ce bûcher n'est rien au prix de votre ardeur, vous qui tenez modestement sur votre cœur l'huile d'Asie brûlant dans la coupe d'albâtre !

Sur le Mont, l'Abbaye et jusques au clocher, s'est groupé l'éphémère et l'innombrable essaim, bourdonnant homélies, des saintes et des saints.

La pieuse pyramide en est toute cachée. Et cependant qu'aux nues le Saint-Esprit voltige, notre Archange a repris son poste de vertige, sur le plus fin clocher de la chrétienté, d'où l'on voit Dieu — la vue étant illimitée. Le bourdonnement sourd, en de vastes prières sonores tout à coup mua, puis un tonnerre de cris joyeux fit retentir et terre et mer, quand de la grève, au bas des célestes clartés, issant du bleu de Prusse un grouillis de Démons, s'étant désenlizés, vint obscurcir le Mont.

La scène ici contée voudrait bien être peinte. Barbouilleur je ne suis. Usons de couleurs feintes. — Or sept clartés guerroient, comme font saints et saintes, tous ces gnomes boueux coiffés d'un casque à pointe ¹. En abîme pas mal, surtout, le bleu de France qui se consume jusqu'au vert de l'Espérance : ils sont frits, les salauds ! par la clarté française, et tous ceux qui sont frits volent en pluie de braise ; égorgés, les cochons ! et vers le jour naissant, ceux qui sont égorgés volent en pluie de sang, égorgés, trucidés par

1. Diables uni-cornus, la plus mauvaise espèce.

nos saints, par nos saintes, qui — (Gudule en étouffe de ses belles mains nues) — faisant couteaux, massues de tous leurs attributs, en tuent, en tuent, en tuent, en tuent, en tuent.

Flamberges, clous, marteaux, compas, bourdons, houlettes, scient, tranchent, trouent les ailes, écrabouillent les têtes, percent boyaux puants, boutent la mort aux culs. Ils pètent, les cafards ! ils crèvent, les cocus ! et là-haut Saint-Michel — se peut-il que je rêve ? — coupe son cou de coq et d'un seul coup de glaive au prince des enfers Lucifer qui m'a l'air... d'avoir tout simplement la gueule du Kaiser. Ci finit ma romance : et qu'ajouter encore ? L'azur matutinal vainc la sanglante aurore. Je rêve et suis agenouillé. — Les hirondelles entourent mon rocher de lents rubans fidèles. Mon grave automédon et ses jaunes dadas me regardent songer — et m'espèrent — d'en bas.

Mai 1915.

INDESIRABLES AUX ILES CHAUSEY

Tout le mystère du monde est dans les îles
MICHELET.

Sur ce vapeur bonhomme encor que maritime, ayant nom *Le Mont Saint-Michel*, or nous partimes, vous, belle au cœur certain, moi, quelques Granvillais, non des moindres, plutôt vrai bouquet de légumes ; — une heure de cadence ; — et traversant leur brume nous luisent, poignée de diamants, les Chausey.

Au beau milieu du bleu de la mer vaste et ronde, bleue du même azur neuf que sur les mappemondes ou les sphères à la vitrine du marchand, cinquante-quatre îlots, reflétant le soleil, jouent à l'Océanie et forment la merveille qui sera tout corail sous les feux du couchant,

Lambin, notre vapeur sous les feux du zénith pénètre le gentil archipel de granit, qui scintille à travers la moire des buées, de ces cinquante-quatre ilots de Normandie... Nous arrivons, la cloche tinte, il est midi. Gaîment le sous-préfet agite une bouée,

et tous de rire et le docteur, le commissaire, et ma belle, et moi donc, seul voyageur austère, mais qui faisant ma cour au sous-préfet d'Avranches, en admire depuis longtemps les joues d'*api*, le ventre olympien menaçant d'appétit et, grand flot d'or frisé, la barbe des Dimanches,

un sous-préfet comme on n'en voit point tous les jours, Apollon et Neptune : à son geste d'humour succède une imposante et mâle dignité, lorsque nous obliquons devant l'île maîtresse, où l'habitant doit ignorer cette liesse que nous avons puisée aux rayons des étés.

Laissé notre sillage en bulles sur la mer, passé l'ombre du phare et l'aveuglant amer, nous sommes entourés (quasi subitement) des cinq

barques portant les vingt gueules teutonnes
qu'on m'avait annoncées, et qui déjà m'étonnent,
vingt gueules en corvée de ravitaillement,

à ne pas rencontrer la nuit au coin d'un phare :
Dante et le Mantouan de tels minois s'effarent,
ceux-ci tout en chair flasque et ceux-là tout en
os, minois au franc soleil d'usuriers ou d'espions,
qui nous dérobent, sous leurs casquettes-lam-
pions, gros yeux bleus à lunettes et sourcils
d'albinos.

On ancre. — Débarquer sera l'aimable chose.
Le sous-préfet courtois et fleuri d'une rose, jus-
qu'en l'esquif du bord aide à sauter les dames.
— Aux hommes ! un ! deux ! trois ! — Fin rameur,
comme on glisse ! Té ! c'est pour notre honneur,
aussi notre délice, faisant de doux *plumis* le
sous-préfet qui rame.

Sur l'oblique jetée où le flot mol se ride nous
venons d'abandon. Notre barque se vide aisé-
ment, galamment (vision de Cythère !) grâce aux
doigts et aux poings que nous tendent l'agile et

jeune lieutenant gouverneur de cette île et trois de ses poilus (vision militaire !)

Baïonnette au fusil, « moustache à la grognarde », six autres fiers poilus de tous poils nous regardent et je sens en mon cœur pousser la fleur guerrière. Tout agile qu'il soit le lieutenant claudique, ayant été sous Guise un enfant héroïque ; nos légumes le suivent, et nous suivons derrière.

Qu'est venu faire ici le sous-préfet ? — Censure ! je ne le dirai pas : mes rythmes se mesurent sans recourir aux « temps » que bâillent les ciseaux. Mais chut ! semblablement ici qu'est venu faire, qu'est-il donc venu faire ici le commissaire de police ?.. On dit... Quoi ?.. On ne dit rien. Mot !

Oui ! silence. Traînant des haquets sur le môle voici l'immonde foule, voici baissant la goule, tout le grand espionnage allemand de Paris, voici les Schult, les Groth, les Nagel, les Hahuk, les Thoms, poussant, traînant, les Wal-

gemulth, les Kluck, et l'homme le plus tort du monde et qui sourit,

une main sur son cœur, un vrai bifteck sanglant, large comme l'enseigne d'un magasin de gants, cependant que, stoppés, tous les dos s'amenuisent et nous font un plongeon de têtes-à-lunettes, vague impure et d'où rampe un juif au long squelette, qui vers nous tend le bouc du Marchand de Venise.

Je remis de scruter l'obséquieuse tourbe, guettant sous les sourcils et répandant, la fourbe ! le haut bouquet d'une senteur indésirable, et ma mie consultée, nous pressâmes le pas jusqu'à tout dépasser, en quête d'un repas chez « Quiquette » où brillaient au loin couverts sur tables.

*
* *

Prends mon cœur désormais, Nature solitaire !
— Un ruban de nuée a caché la grand'terre pendant ces quatre jours où j'ai vagabondé, me

leurrant d'oublier les clameurs du Vieux-Monde, sous les plus frais soleils nés de la mer profonde, sous un tremblant ciel noir et d'astres inondé.

Soldat veilleur, soldat rêveur en ta guérite, devant qui l'air marin berce la clématite rampante, au sein des fleurs oublie que tu me vois errer, moi qui viens oublier — d'âme légère — au calme d'un ilot toute l'Europe en guerre. « Sentinelle, ne tirez pas... » ce n'est que moi !

Du sombre Fort trapu, carré, foui sous roche, qui nous garde en ses murs tous nos korrigans boches, au sémaphore du Gros-Mont, au roc sauvage où bée immense une carrière granitique, volez, mes yeux épris de charme bucolique. « Sentinelle, ne tirez pas... » je serai sage.

Vue ainsi, je veux dire ainsi vue en longueur, l'île est tout pré, tout fleurs, l'île est toute douceur — mes pas suivent mes yeux ou plutôt mon regard — et voici qu'un jardin m'arrête : il est le seul. Quoi ! des figuiers ? des aloès ? Chênes.

Tilleuls. Ici treize maisons, là sept : vingt feux épars

que dominant petite église et grand calvaire, entourés de brebis et non d'un cimetièrre. Sans doute on ne meurt pas sur cet îlot tranquille ? C'est la Thulé perdue et que la Mort oublie ? Dans son unique source est l'élixir de vie ? Hélas ! tout le mystère du monde est dans les îles !

Prosperos des Chausey, quelle initiation me ferait découvrir l' « apaise-passions », cet endormant gazon où se broute la Paix ? Ah ! philtres, élixirs, trésors que de jaloux habitants croient celer, je vous découvre tous ! La Paix se trouve ici, cheval jaune, où tu pais,

là, dans ces graminées de la flouve trembleuse, dans la bruyère naine appelée la grondeuse, dans l'orchis mauve et rose et l'or des potentilles. Que ne sais-je brouter comme ces trois ânon le bleu myosotis imperceptible et rond ? Je goûterais l'amour de la Paix en famille.

Favorisé d'un vent du sud en ma langueur,
vais-je plus loin quérir le philtre du bonheur ?
Mouettes, cormorans, le boivent dans l'espace.
Ouvrons nos doigts brûlants vers ces oiseaux
ravis ! Sais-je le point du ciel où ma fièvre dé-
vie ? Le philtre du bonheur est dans le vent qui
passe.

Nul Caliban ici gardien de nul trésor et nulle
Calypso gardienne de son corps ; nulle Médée
cueillant pour Eson le dictame ; cythéréen amour !
nuls « Paul et Virginie », mais la joie que l'on
puise au trésor de sa vie, — et l'éternelle vie
au trésor de son âme !

O travaux de la Paix ! alors que tu t'effaces
— Europe — sous un vol confus de nuées lasses
(Cotentin bleu de roi ! Jersey violet d'évêque !)
ici trente faucheurs à longs coups muscicaux,
nous abattent le foin d'une odorante faulx...
Quoi ! ce sont nos espions ? — leur grand Her-
cule avec !

« Sentinelle, ne tirez pas... » je me retire. Cette

Paix, ses travaux ont pensé m'endormir. Je m'éveille ! Aussi bien il me faut déchanter. Du sommet de Gros-Mont je vois tout l'archipel. Que de munitions ! Laissez, poilu fidèle, le combat des Géants et des Dieux me hanter.

*
* *

Que vois-je ? L'océan normand blémit et gronde, sous un ciel orageux des premiers jours du monde et qui gronde et noircit, pétillant d'éclairs fous, que Jupiter empoigne et condense et décoche sur le Titan Japet, qui lui lance une roche couverte de clovis et nommée Pic-Pouillou.

Neptune, il semble fort, promène dans l'embrun les rais d'un soleil bas, comme un trident marin dont il s'en va frappant l'archipel obscurci. On ne voit point les dieux, ils sont dans les tranchées du Ciel ; pareillement les Titans sont cachés dans les tranchées du Sound, mais à chaque éclaircie

que propage la foudre ou l'énorme trident, parmi les goémons, sous l'effort des Titans, se dressent hors des flots puis volent dans les airs vertigineusement les rocs et les îlots, le Puceau, le Canon, l'État, la Roche-Ango, la Vache, le Pain-Sec, le Pou, la Culassière.

Typhon, oui, c'est bien toi, qui jettes à Vulcain les Chaînes et l'Enclume ! Ah ! le furieux train, le tonnerre que fait son marteau sur l'Enclume, quand Vénus, apparue sous un éclair moiré, se voit jeter le Roc de la Vieille-Parée !... Dieux ! sur Mercure Atlas a lancé la Fortune !

Une pluie d'or bientôt choit dans le crépuscule, puis une giboulée de sang : moi, je recule et m'adosse au Gros-Mont dans la peur de ma peur. Vienne un vautour, j'ai peur de trop bien imiter... ce que j'imite... et d'être un gaulois Prométhée qu'un Hercule teuton *délivre* par erreur.

Most horrible ! Fuyons ! Eh ! je glisse à l'abîme. Le feu du ciel partout vole et poursuit des

crimes. Où donc est ma raison ? plutôt aux dieux que je l'eusse. Par l'océan qui rauque et Chau-sey qui rugit, quel furieux combat du Jour et de la Nuit sous les yeux paternels et fauves d'Uranus !

Enfin ! ciel noir de poix et silence éclatant. Le combat veut finir faute de combattants ? Non, la mer à présent roule des nudités, dont la phosphorescence accuse une autre guerre : est-ce bien là le Roc des Moines-en-Prières ?... je les vois s'entrebattre et se déchiqueter !...

« Qui va là ? » — Répondrai-je ? et quoi ? — « Joue ! feu ! » Trop tard, mais j'allais dire : France. Un coup de feu, ça part bien avant la pensée du visant, du visé. — « Ce n'est pas vous qu'on vise ! Arrière ! » — A qui la charge ? C'est l'homme le plus fort du monde qui s'en charge... que les poilus nommaient Hercule ou Grand Frisé.

« Que voulez-vous, monsieur, il s'en est éva... » — « Chut ! » — « Y-a dix jours. » —

« Chut ! soldat. »... L'écho répondit : chut !...
— Quatre jours et trois nuits de telles aventures
m'ont fait indésirable, et c'est moi qui m'exile
d'un îlot où je pensais vivre en gars tranquille
et poète discret — qu'honore la Censure !

∴

Le vapeur ce matin apportait les journaux. Je
les lus à ma mie en repassant les flots. « Quel
titre ! ÉVASIONS A CHAUSEY-L'ARCHIPEL... » Ayez
de la vertu ! N'importe, je m'exile, plein d'une
amour vouée au calme de ces Iles et d'un res-
pect confus pour la guerre éternelle.

Juin 1915.

VISION

A M. Paul Cuny.

Brillamment habillée, ornement de la terre,
France des moissons d'or et des larges ver-
dures, France au froufrou de fleuves et de pluie
légère, toi qui lèves tes bras au ciel sur deux
frontières, les Pyrénées d'azur et les Alpes
d'azur,

ô France enguirlandée de pampres et qui
dances sous l'immense arc-en-ciel constant des
vapeurs fines, n'est-ce pas vers l'époux choisi
que tu t'élances, ô France diaprée, vers le So-
leil de France enlaçant de rayons son épouse
héroïne ?

C'est vers Lui, ton époux ensemble et ton
amant, que l'Europe te voit dressée, France écla-

tante, — pour t'y mêler au ciel ! et non apparemment pour que, siégeant sur ton front pur, l'Aigle allemand le long de tes cheveux laisse rouler sa fiente.

Épouse d'un Soleil brusquement orageux, vêtue de tes armées comme il se vêt d'éclairs — et, l'Aigle foudroyé, marche en baissant les yeux, pousse d'un ferme pas sur l'Allemagne entière, bouscule, pousse et traîne, ô ma belle guerrière,

ta robe de canons où grondent les tonnerres !

CITATION A L'ORDRE DU JOUR

Groupés sous leurs lauriers au ciel rouge des braves, le Grand-Ferré, Dunois, Enguerrand de Couci, Bayard, Crillon, d'Assas, Ney, Canrobert aussi, vont pour l'éternité jalouser un zouave, qui, de grand'garde et seul, vit près de lui surgir cinquante bavaois aux gueules à fré-mir. Comment s'en dépêtrer, même avec du courage ? N'importe, il a bon creux, il pousse un cri sauvage. Tous de fuir. — « Par Bugeaud ! enflons un peu le chant. » Il hurle, et tous ces chiens, ces paladins couchants se roulent sur le sol en garces dégrafées. « Kamarade, pardon ! » Le zouave pardonne — d'un hurlement qui les conduit chez Perséphone. M'est avis que ce brave est un nouvel Orphée. Une citation ?.. Par Hugo ! l'on veut rire. Qu'on lui donne la croix ! Et je lui tends ma lyre.

PEGASE AUX CHAMPS

OU L'IMAGINATION PERDUE

Il est quatre heures sur la plaine : le soleil est dans l'âge ingrat. Je vous remembre, anciennes peines suivies d' « advienne que pourra » !

Mais bientôt sa rougeur royale donne au soleil la majesté. Il dore, il empourpre un cheval sur lequel je voudrais monter.

Ce n'est qu'un cheval de labour, mais qu'il est haut, l'œil éclairé : son profil me plaît, quoique lourd, dans les marguerites des prés.

Le temps se gâte. Orage épars. Et l'astre enflammé qui se terre allonge, à des rayons fuyards, l'ombre du cheval solitaire.

Poètes, renions toujours — dès qu'il meurt —
l'Appollon-couchant. Me lègueras-tu quelque
jour, Victor Hugo, Pégase aux champs ?

L'orage, il est vrai, se condense et rembrunit
mon cheval blanc. Ciel ! ai-je vu l'éclair immense
lever deux ailes à ses flancs ?

Il pleut comme à travers un crible. Où fuis-tu,
« boulonnais » ailé ? Il pleut comme à travers
la Bible un vieux déluge amoncelé.

Le vent m'emporte sans Pégase, gonflant les
pans de ma jaquette : eh bien, nous fendrons les
espaces avec ces ailes de poète.

Je cours sur la route, et partout, dans les
campagnes infinies, les chevaux se dressent,
s'ébrouent, et leur bouche tordue hennit.

Éclairs et tonnerre et que d'eau !... puis le
calme au coup froid et rude, juste pour ouïr les
galops se perdre au fond des solitudes.

Sous le hangar vieux qui m'abrite, je songe à mon *âme courbée* de poète essoufflé si vite et de Bellérophon tombé.

« Quoi ! chanter sur le mode épique une guerre au sol attachée ? Rends-nous la grand'Geste héroïque de tes furieuses chevauchées,

Gaule ! on saura comme je t'aime ! » Le tonnerre bat mes blasphèmes... et soudain, les éclairs me voient tendre au ciel en hurlant de joie !

Dans le ciel aux foudres obliques, cet aéro, comme il fait bien, poursuivant un aviatik malgré tonnerre et temps de chien !

Et cet autre plein de rayons ouvrant des ailes insensées ! Que sont Bellérophon, Persée ?... Voilà les nouveaux Apollons !

Beaux espoirs de la République — ô nos soldats aériens ! — suscitez vos bardes magiques : de tels que moi ne sont plus rien.

L'ENTENTE SPIRITUELLE

Écrit deux jours, avant la guerre à la Troche, hameau
de Gros-Rouvre-en-Yveline.

A la mémoire de Robert-Louis Stevenson.

L'on voit au sortir de la Troche deux petits
étangs innocents qui m'ont arrêté, moi passant,
si longtemps — soit dit sans reproche —

que toujours je les vois en rêve. Ah ! suis-je
encore devant eux ? C'était un soir d'or... Tout
s'achève dans la vie. Réflétant les cieux

ils « chantaient » l'azur séraphique, l'azur aimé
des plus doux cœurs, parce qu'il est vert et cou-
leur des espérances symboliques.

Leur perspective — de ma place — les montrait losangés. L'eau fine, sise au mourant d'une colline, brillait comme un biseau de glace.

Il fallut bien m'en rapprocher, tant mon amour était immense pour ces clairs étangs, ces psychés, miroirs de Gros-Rouvre, oui ! je pense !

me dis-je soudain, oui ! voilà son clocher, tous ses toits de mousse, deux fois mirés et par delà, cet azur, vert aux âmes douces.

Qui nous prépare tout cela ? Je vis château de mise anglaise, me retournant. Eh ! oui, hurrah ! — ou plutôt je veux dire à l'aise :

il n'est que les Anglais et nous pour aimer finement la France. Qu'ils aimeraient ce lent pré flou ! Leur pays je l'aime d'avance.

Onques je ne vis eau plus pure animer plus

française image ; et tout anglaise la verdure de
ces gazons ! le frais ménage !

L'eau d'or était d'un bleu mystique, nuance
aimée des plus hauts cœurs, parce qu'elle est
verte et couleur... des alliances esthétiques.

TANDIS QUE L'ON SE BAT

A M^{lle} Yvonne Gall.

Sur le plateau des campanules, mon ombre et moi — fantômes noirs — nous irons vers le crépuscule. Je veux oublier tout ce soir.

Un calme profond dans un arbre. L'étang rose a la paix du marbre et s'efface. Plus rien. Il reste la claire immensité céleste.

Rose, et le miroir du couchant, unie ainsi que sont les champs, la lune ronde au ciel voyage. Plus un oiseau, pas un nuage.

Vient-il des seuils du paradis, ou de mon rêve au bout du monde, l'aboi frais et que l'air grandit, des chiens qui le soir se répondent ?

Vers quels gouffres de bleu velours mon ombre et moi descendons-nous, cependant qu'un lent trait si doux partage au ciel ce grand faux jour ?

Eternellement, du hameau, la fumée droite et violette s'élève, alors que le plateau sombre en l'éternité muette.

La lune, à présent mi-voilée, de cette vapeur se déleste, elle vole où s'est étoilée la bleue immensité céleste.

Est-il en mon rêve, ce soir, d'aller juger l'humanité ? Il s'ouvre à mon âme, ce soir, la plus immense immensité.

LES VALLONS DE L'ARGONNE

On s'est battu dans ces vallons : il n'est que des morts sous la terre.

Ces vallons sombrement boisés, quand meurt le jour, font peur à l'âme.

Il ne faut pas trop se griser de solitude en ces vallons.

Il ne faut pas y rester seul, dans ces vallons on peut mourir.

La mort viendrait dans ces vallons plus froide encore au solitaire.

On s'est battu dans ces vallons : il n'est que
des morts sous la terre.

Ces vallons, même au souvenir, font peur,
font mal — et font mourir.

REMORDS

A Jeanne Landre.

Vaincu terriblement, hélas ! par la sottise, je ne serai jamais le poète qu'il faut pour te chanter, ô Guerre ! On te madrigalise — et ma plume déjà coquette avec les mots.

Quoi ! je suis un exemple aux Muses si funeste ? Mes images ne sont que de petites pestes ? Mon cœur est chaviré par tout le flot des sots ? Et la France *a besoin* d'un poète héros !

« Mea culpa ! » Le Rythme est dans l'âme du bronze qui propage en la nôtre un éternel frisson. « Mea culpa ! » j'aspire au silence des bonzes. Le vrai Rythme est dans la gueule que nous cassons.

Il sortira du front le barde nécessaire et peut-être aveuglé par un coup de fusil, comme il chantera ! Vous aurez mieux qu'un Homère, les Épargnes, le Bois-le-Prêtre, Carency !

Pardieu ! ses mots à lui ne seront pas des morts, et cadavres sur page est tout ce que j'écris. C'est un soldat qu'il faut pour chanter la patrie ! — Je me ferais pitié si n'était mon remords.

Les vois-je, moi, ces yeux dans le grand mur de boue que sont nos gars, ces yeux au rempart de la France, tout le million des yeux dans ce mur qui s'avance et fera reculer l'Allemand jusqu'au bout ?

De vivantes statues ce mur fatal en marche, ce mur de cent vingt lieues des Flandres à Belfort, sur l'Empire déjà se courbe. Telle une arche, le vois-tu s'élever sur l'Empire des Morts,

ô poète héros que nous appelons tous, le vois-

tu s'élever, laissant tomber sa pluie d'obus, de bombes, et ses tourbillons de gargousses, vers l'Empire des Morts où seul un chardon vit ?

s'élever plus encore et s'écrouler sur lui !

L'OMBRE DE L'ÉPOPÉE

OU LA VOIX D'HOMÈRE

A Anatole France.

Un Rinaldo Rinaldini, un Richard III, un César Borgia sont des monstres, mais ils sont grands dans leur genre, et ils éveillent l'admiration comme chaque type d'homme parfait en soi. *Mais nous, comme nous sommes petits !*

« *J'accuse !* »

par UN ALLEMAND.

Ah ! si j'errais un jour par les Champs-Élysées (les vieux, les vrais, les bons) dans quelques olympiades, m'arrêtant sous de noirs lauriers favorisés d'une brise d'argent, parmi les Camarades et le murmure de leurs luths éolisés, je voudrais raconter en multiples ballades,

oh ! sans éclat d'abord, à voix triste et lointaine, incertaine, mais se rapprochant par frissons, et bientôt avec fougue, à voix heurtant les sons, à grandissime voix rythmant, comme un canon les échos, des pensées qu'élève le haut ton, je voudrais raconter, sans lyre, à voix humaine,

aux Chantres de Smyrna ¹, de Mantoue, de Ravenne, de Stratford, de Sorrente et voire de Meudon, de Besançon, de Francfort, même (hé?... pourquoi non ?) raconter, raconter, plein d'amour et de haine, à voix dolente ou, comme un fol, à perdre haleine, la Guerre universelle et drue que nous vivons.

Je la raconterais, au vrai, non point moi-même, car je ferais partie — héros de l'épopée — des strophes et des Chants avec amour groupés au cours d'un long, d'un interminable poème, composé par ce doux sosie du cher Coppée, clerc d'huissier chez M^e Pégase, rue Tiphaine

1. *Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ*
Orbis de patriâ certat, Homere tuâ.

à Senlis, — clerc d'huissier, mais clerc en « clair de lune », en « vaste aurore », en « joie et douleur infinies », rythmeur expert, Vulcain du vers au bruit d'enclume, assénant bien la rime, ayant un beau génie. — Par les dieux ! sous mes noirs lauriers, vêtu de blanc, dans le plan de ce clerc je suis au premier plan !...

(Car « il n'en est qu'au plan » et sa Muse qui rôde ne fait que de prévoir les innombrables odes — fruits pendant cinquante ans de veilles occupées — dont les sujets déjà « lui viennent par flopée » et dont il remplira « sa modeste épopée » ; et tandis qu'en pensée l'œuvre entier s'échafaude,

il en note « les traits » qui seront immortels, se les chante, « rhapsode », et prend à les chanter — sur des lieues et des lieues de papier à chandelle plein d'hiéroglyphes noirs et de rythmes hanté, au clair de son foyer pauvre et sans étincelles — le plaisir qu'y trouvera la Postérité.)

Or, sous mes lauriers noirs, vêtu de la chlamyde blanche et fleurdelisée des poètes gaulois (car vingt fleurs de lis d'or me font bosquet de roi, surgies du bas ourlet de ce manteau candide), ainsi fait, je domine et chanteurs d'héroïdes et chantres d'épopée attentifs à ma voix,

et tous, de neige et d'or mais assez court vêtus, semblent dans l'Empyrée un peuple de statues ne bougeant que des yeux de leur face ivoirine, pâle foule muette et chrysléphantine, et couvrant devant moi, jusqu'à l'horizon nu, tout un amphithéâtre immense de collines

où je vois — loin de nos grands bardes précités chargés de lotus d'or, fleurs des Éternités, qui haussent à mes yeux tout un magique éden — le très ancien Meng-Tseu vêtu de fleurs de thé, Camoëns de fleurs d'ache, Ovidius de troëne et de tulipes le Hollandais Van Haren ;

toutes fleurs d'or sur les chlamydes virginales accusant le poète ou son pays natal. La fleur du

grenadier dénonce Escoïquiz. Ronsard est tout de lis, et de roses Hafiz. A la fleur de cassis on reconnaît Mistral, Boccace au phlox, Antar à la fleur de santal.

Violette, glaïeul, perce-neige, bruyère, et la fleur du pommier chargerai-ils ma liste, à combien d'autres fleurs (si j'étais botaniste) je pourrais démêler Firdousi de Tegner ! Pouchkine de Milton ! Zapata de Spenser !.. Il suffit. Gloire aux lis ornant Chrestien de Troyes, Adam-li-Roi, Bertrand de Born, Ronsard et moi.

Gloire aux lis de Théroulde ! aux lis des Inconnus que je vois, dressant leurs corolles jusqu'aux nues, se grouper et florir en buissons éclatants, — à qui la France doit — qui ne les a pas lus — *Ogier, Berthe aux grands pieds, Renaud de Montauban, Aliscamps, Fier à Bras, les Enfances Roland !*

Gloire encore aux lis d'or embrouillés de charbons, que le grand Will contemple et mesure

avec nous, de Nennius le Moine et Geoffroy de Monmouth — ô *Geste des Normands !* ô *Geste des Bretons !* — plus encore aux lis d'or et de *Brut* et de *Rou* fleurissant Robert Wace et qui dominent tout !

Devant nos beaux seigneurs de la poésie grande étagant leurs statues parmi les coteaux verts, j'expose en inspiré, sans qu'on me le demande (j'essaie du moins, j'essaie, comme le veut mon clerc, dont je suis le porte-parole en Édénie), le plan de l'épopée, enfant de son génie.

« Hum !... c'est une épopée... enfin... on me l'assure. Hum ! hum ! une épopée en quatre cents ballades et trente-six Chants. Titre : *l'Universiade* ou l'Épopée de la Grande Guerre. » Un murmure baillé s'en vient à moi sur l'aile du zéphyr, un murmure de « ah ! », de « oh ! » et de soupirs.

Quelque autre en eût été fâché, moi, je me pique d'honneur et continue, vaillant, puisqu'aussi

bien mon rôle est de le faire et que je n'y peux rien, héros moi-même d'un poème où j'interviens pour tenter de gagner le plus noble public à mon clerc envieux de bons juges épiques.

Donc, malgré les soupirs, j'expose le Chant I : *Le Crime*, et fais trembler tous les Champs-Élysées d'une voix qu'Atropos a rien moins qu'épuisée, et déjà la terreur qui succède aux risées clôt les yeux de mes gens — voire les plus lointains — à l'horrible exposé du forfait prussotin.

« Silence ! je poursuis. » On s'agite ? on s'étonne ? Eh ! je lâche la bride à l'inspiration, qui m'emporte en plein feu fol de la passion et ne me laisse plus souffler, soit que j'entonne l'ample *De Profundis* de l'Allemagne entière ou l'imprécation dont mourra le Kaiser,

à grands renforts pluvieux de qualificatifs, non moindres que félon, monstrueux, exécration, hypocrite, rampant, venimeux, répulsif, nauséabond,

putride, abject, abominable, visqueux, ignominieux, horrible, épouvantable : à peu que les hurlant je ne reste poussif,

mais non, j'en trouve encore et j'en profère encore, et devant moi l'horreur fait tous les yeux plus morts, tant j'en dis, tant je sais peindre au vif la Hideur ! Eh là ! qu'entende-je ? est-ce un murmure approbateur ? Non, c'est un ronflement de plus en plus sonore : tous mes bardes se sont endormis sous leurs fleurs.

Pour ce jour d'hui — quoique le Jour élyséen soit éternel — je songe à n'aller pas plus loin. Vraiment je suis pantois... et j'interroge Homère qui seul, malgré la Fable, a ses grands yeux ouverts. « Ronflent-ils pour l'éternité ? Dieux ! quelle affaire ! Seigneur, dois-je lâcher mon clerc ? que dois-je faire ? »

— « Par m'âme ! ils dorment bien... Aussi, que d'adjectifs ont roulé de ta bouche à flots néjoratifs ! Comment j'ai résisté moi-même est

un secret : divin, immunisé contre l'art plumitif, je... Clos le bec, mon fils, et ne reprend jamais, car, j'en jure Apollon, ça recommencerait. »

— « Que signifie ? » — « Allons, je te veux satisfaire. Nous *connaissons*, mon fils, tous les bruits de la terre et nous savions déjà — toi-même le savais — que le monstre allemand est un monstre imparfait, un démon sans valeur, un dragon assommant, petit, sournois, craintif — pour tout dire endormant.

» Certes je ne puis nier qu'il n'ait fort mérité les cris de tes prolégomènes aheurtés. Mais quoi ! tous ces haros ne sont que verbiage. Ils nous ont fait ronfler ce digne aréopage. O mornes lâchetés ! ô monotone horreur ! Quelque sel à tes plats, cuisinier de malheur !

» Parmi les fades mets dont tu charges la table, horrible vaut putride ; abject, épouvantable ; c'est tout équipollent, uniforme à vomir, si l'on ne prend la précaution de dormir... Enfin,

nous as-tu dit (en ces prolégomènes) que ce monstre est un brave — oui ! — et loyal quand même

» et que se jugeant le plus fort et le meilleur, ce fut ouvertement, en grand dominateur, qu'il déchaîna la guerre aux Terres de la Paix et que — d'une bouche hardie et sans secret — il a crié bien haut « son orgueil légitime », hautement publié la gloire de ses crimes,

» avoué comme bons ses plus amples forfaits : villes, villages, temples rompus de boulets, assassinat de peuples entiers — s'il vous plaît ! — blasphèmes contre un dieu qu'il croit qui le seconde, et proclamé son droit de gouverner le monde, étant le Peuple Monstre, étant le Peuple Immonde ?

» Tu ne nous as rien dit de ces franchises belles, que l'Épopée consent et peut rendre immortelles. C'est qu'il ne les a pas ? que de tout il s'excuse ? Le pauvre n'a rien fait ? Seuls des

méchants l'accusent. Mais on l'attaque ! en bon naïf il se défend... et va couper la main à de petits enfants.

» Un vrai Monstre est un *brave* et l'on le peut conter dans un poème écrit pour la Postérité. Mais, est-ce bien gaillard que de s'aller cacher dans ces *défile-brave* appelés des tranchées et, lorsqu'il faut singer enfin la grande école, de pousser à l'assaut des guerriers saouls d'alcool ?

» Or un monstre incomplet ne vaut que le dédain, mais par dieu ! par Jupin foudroyant ! si quelqu'un, si quelque bas rhapsode ou quelque osé poète vient dans une épopée nous tendre son portrait, voire des médaillons de ses pâles forfaits, c'est peu que d'en penser : l'un et l'autre sont bêtes

» et nous embêtent... Oui ! ton « sujet » nous endort, il nous embête, il nous em... monstre et plus encore ! Enfin, et pour conclure, une Épopée, mon cher, une Épopée de Guerre (ainsi

jugeaient les Vieux) exige de l'honneur chez les deux adversaires, et j'entends par honneur la Bravoure — morbleu ! »

Je reste époustoufflé d'un tel emportement. « Les raisins sont trop verts », me dis-je. A ce moment un épique zéphir m'ayant pris de travers me jette au vert gazon les quatre fers en l'air. « Maître, pardon. » Flatté, le bon Père me tend un lotus de son voile, et debout, je l'entends,

ce Père vénéré, qui renfourche sa thèse : « Puisqu'on ne vit jamais un tel monstre avorton... jamais une épopée — belge, anglaise ou française — de ces Ans 1914, 15 et 16 ne pourra s'inspirer. Nulle œuvre de haut ton ne doit ramper si bas que le monstre teuton.

» Quitte-moi l'épopée. » — « Celle-ci n'est mon fait ! » — « Je le sais. Que ton clerc nous lâche l'épopée. » — « Il me faisait l'honneur... » — « Eh ! parbleu, je le sais. Qu'il se hausse à Pindare ou dépasse Tyrtée, qu'il mène allègrement

vers l'Immortalité (ce sera déjà ça) tous les héros français.

» Tiens, qu'il imite — oui, oui, je les chante parfois — les hymnes triomphaux d'un monsieur Paul Fort, je crois. Longtemps, rien n'a valu ses odes triomphales. Tyrtée me le disait hier : « Ce n'est pas mal ; ce trouvère eut du bon. » — Je m'incline très pâle

chuchotant : « Mais c'est moi... » — « Je le sais, je sais tout, et même que ton vers ne connaît pas de bout. C'est affaire entre toi, poète, et les critiques ; mais que ton vers est franc ! mais qu'il est héroïque ! Je sais tout. Donc je sais une admirable chose que voici — due, mon fils, à la métempsychose.

» Je commence à dormir : écoute ; j'irai vite. Ainsi que ton Wilhelm sent l'âme de Thersite grouiller en lui, ce clerc de chez M^e Pégase est hanté par ton âme aux heures de l'extase lyrique : eh bien ! dis-lui de ne pas s'entêter et d'éviter l'erreur que tu sus éviter. »

Foudroyé je flageole — et bientôt je somnole
aux sons ténus des luths dormant où glisse Eole :
à peine vois-je au loin mons Homère debout
rêver au bord d'un lac, tel un vieux marabout.
Je suis rompu. Sommeil, descends sur ma pau-
pière. Non ! je me dresse ! Non ! un furieux cou-
rant d'air,

un vent d'Apocalypse, un vrai vent d'épou-
vante, qui souffle en serpentant depuis les ba
Enfers et prend la forme, hélas ! dans sa propre
tourmente, d'un spiralant Dragon noir et griffu
d'éclairs — perforant mon oreille épuisée et do-
lente — m'apporte à son fin bout la voix aiguë
du Dante.

« Connais-tu le pays où fleurit la Bassesse,
me dit ce vent, — où fleurissent la Félonie, l'As-
sassinat, le Vol, l'Impudeur ? et j'en laisse. » —
« Oui-dà, la Germanie ! » — « Pilleur de mon
génie ! voleur de mes sujets ! que je t'emporte... »
— « Assez ! Monsieur Alighieri, nous avons re-
noncé. »

Dante est là sous mes doigts crispés : je le regarde. Mais Lui, de ses yeux verts, fixe la nue hagarde — qui s'ouvre — et d'où s'engouffre en l'air fuligineux ton âme enflée d'un corps hideux, Guillaume-Deux! — pieuvre habillée de sang et qui chute aux Enfers, avec une chandelle enflammée au derrière.

Cependant que je pâme et que — sans téléphone — télépathiquement je préviens mon « Copée », et que ce gentil clerc, un doux jeune homme en somme, jette au feu le Chant I de sa fruste épopée... et que, rêvant à ses amours, il me pardonne, au clair de son foyer où la Muse tisonne.

V

COUPS DE FOUET

L'OR QUI SE CACHE

Quid non mortalia pectora cogis, Auri
sacra fames.

VIRGILE. — EN. III, 56.

Révoltons-nous, Français, contre cette avarice... Il est temps ! Hors de nous le plus sale des vices !

et que soit déclaré traître et puni de mort, qui, donnant au Pays ses fils, garde son or !

L'or qui ne fut jamais précieux par essence le devient au moment qu'il doit sauver la France.

Il n'est qu'un avenir, celui de la patrie. O prévoyance unique ! ô seule économie !

L'or, c'est la foi bannie et la perte du zèle,
quand vous l'écoutez bruire entre vos mains fi-
dèles,

Harpagons ! — c'est l'espoir étouffé dans vos
coffres, assassins de tous nos soldats jusques à
Joffre.

Trois millions de Français auront-ils par der-
rière, plus d'ennemis qu'ils n'en repoussent aux
frontières ?

Livrer son or ! jamais ! L'avare, en pleine rage,
se rit de voir tomber la France en esclavage.

Dans une ville ouverte aux incendies teutons,
la face baisant l'or, que mourir sera bon !

Des félons autrefois le bourreau décidait. Honte
à l'or qui se cache et mort à nos Grandet !

AUX QUATRE-VINGT-TREIZE

« IL-N'EST-PAS-VRAI »

En octobre 1914, quatre-vingt-treize « intellectuels allemands » chantèrent pour les Nations civilisées un cantique au refrain d' « *Il n'est pas vrai que... Il n'est pas vrai que... Il n'est pas vrai que...* »

Hier, j'ai fait un songe énorme apparemment, que je voudrais conter en style germanique — en style kolossal ! Va pour cette musique, ennemie avérée de mon tempérament. C'est la seule qui duise à rêve aussi charmant. Vidons la chope ! Ornez ma voix, grasseyement. Je commence — un carreau dans l'œil pour la mimique — battant le rythme sur ma botte avec un stick :

« Le bon vieux « Gott teuton », de ce Taube éternel qu'est le Soleil prussien dans les Cieux

allemands(tous bons, « Gott », Soleil, Cieux, tous bons abondamment), reluquait sous l'Arc triomphal d'un Arc-en-Ciel et jetait sur Berlin le négligeable *Appel* des Emparadisés aux Terriens du Moment(ce Texte en Mots de Soufre à l'entour des Shrapnells de mille Aérolithes — et les bons Projectiles crevaient la fine Architecture d'une Ville toute Délicatesse et Merveille en son Plan),jetait donc ce folâtre et négligeable *Appel de la Vieille-Allemagne à la Jeune*: « Tu mens!...
 « tu mens, Jeune-Allemagne aux cris époustouf-
 « flants, bêtement, et même INTELLECTUELLEMENT
 « (c'est tout comme, à cette Heure) et fais Honte,
 « ma Mie, grosse Emma koultourée des Cultures
 « honnie, à notre dûment réputé bon vieux Génie.
 « Foudres françaises, balayez l'Appartement de
 « cette lourde Esclave. Rendez-nous notre Hon-
 « neur. Nous sommes de vieux Morts et nous
 « en avons Peur : célestes, les Comas humains
 « nous font Horreur ! Tuez ! tuez ! tuez ! Haine
 « à la Germanie ! à cette Germanie épaisse et
 « ridicule, Servante de la Prusse et qui deux
 « fois recule ! — *Signé* : Dürer, Holbein, Kepler,
 « Lucas Cranach, Gutenberg, Leibnitz, Kant,
 « Hegel, Sébastien Bach, Beethoven, Wolfgang

« Gœthe, Uhland, Hoffmann, Schiller, Schuman,
« Schubert, Fichte, Heine, Schopenhauer. *Con-*
« *tresigné* : Guter alter deutscher Gott. — *Aux*
« *Intellectuels germains, tous Lèche-Bottes.* »

« Les Intellectuels germains, tous Lèche-Bottes, ceux de Berlin d'abord ayant hurlé : « Non ! Non ! » d'un Gueulement de Basse agitant sa Culotte, mirent en bon gros Tas la Pluie d'Aérolithes, et l'un d'eux inventant soudain la *Divinite*, Poudre à te foutre en Poudre, ô Civilisation, envoyèrent le tout, Nom de... bon Dieu sans Nom ! aux Armées pour nourrir la Gueule des Canons. »

LE LOURD ET LE LÉGER

(VARIANTE D'UN POÈME REGRETTÉ.)

J'avoue, Berlin, que m'ont déplu vos mornes lignes. O ces alignements de soldats de la ligne ! Pourtant vos courants d'air ne sont point sans vertu. Sous l'âpre effort du vent déplorable fêtu, ne vis-je pas un jour trente casques pointus quitter leurs fronts teutons et lestement s'enfuir, ces couvre-chefs bronzés n'étant que de beau cuir ? Et guignant des soldats la poursuite enragée, mais vaine, j'en conclus, moi futile étranger, que le lourd à Berlin court après le léger.

LES PÊCHEURS DU PONT-NEUF

Hier maints bourgeois se livraient, sous le Pont-Neuf, aux douceurs de la pêche à la ligne... Et l'on se bat à Soissons !.., Philosophie ? Inconscience ?

UN JOURNAL DU SOIR.

Pêchent-ils des reflets ou de simples goujons, l'absence des brochets dans l'absence des jones ?

La guerre peut sonner à l'horloge du Temps, le diner à leur montre, ils pêcheront « d'autant ».

Montre, pendule, horloge et vous, cadran solaire, jamais vous ne mettrez les pêcheurs en colère.

« Quelle heure est-il, pêcheurs? » — « Mais, l'heure où nos pêchons. L'éternité se passe à fixer le bouchon. »

Dieu trônant — parmi tous ses millions d'angelots occupés à tenir sur l'éther au grand flot

ces gaules et ces fils que sont les rayons pâles — voit-il l'heure aux bouchons tressautant des étoiles ?

POUR QUELQUES-UNS

Quoi ! les Anges du Ciel volettent sur la terre ?.. Non, ce sont des mortels aux bontés infinies. Deux ailes à l'huissier, deux au propriétaire, deux à leur créancier, deux grandes à ma mie.

Plus de Français cruels, voire dans l'industrie, le négoce ou la Bourse : eh ! l'on n'y veut pas croire ? Mille Anges, de leurs plumes, aèrent des ouvriers. Le canon tonne. Et tous — alerte ! — ont fui Paris.

Non pas tous. De moins *hauts*, moins huppés, moins volages font leur devoir joyeux ! A les voir s'en griser, l'Ange Espérance émeut les pleurs sur mon visage d'un consolant et chaud rayon divinisé.

Septembre 1914.

OFFICIERS PRUSSIENS

Qui serait Monsieur sans queue ?

RABELAIS.

Pour s'acointer il n'y a qu'eux. O queue leu leu de bons amis ! Nul d'entre eux n'est Monsieur sans queue. Font-ils enfants ? Queussi-queumi.

Combien que leur Nation s'use, ils n'engendreront ce coup-ci. Dans la tranchée où l'on s'accuse, marmots font-ils ? Couci-couci.

Trop occupés, trop investis pour te violer, ô Victoire, du moins s'ils ne font des petits, font-ils leur devoir ? Voire, voire.

Lorsqu'ils sont dix on n'en voit qu'un. Les

beaux officiers que voilà ! tous en file de capucins. La Prusse meurt. Eux font... — Là ! là !

Nos hôtes, mourez donc chez nous, mais ayez l'air plus détachés. Dix morts, c'est trop pour un seul coup de feu. Touché ! touché ! — touchés !

DISPUTE

Sous sa tente blindée, en son appartement, Guillaume II ce soir y va du maugrément : cet empereur disert, bellâtre et happelourde, devant sa géniture aînée qui fait la sourde, remâche ses malheurs. — Anges du Paradis! *les voilà donc vison-visu.* — L'empereur dit :

« Ne restez pas dans l'ombre... ah! venez me montrer, sur votre casque, une broussaille de lauriers. Vous avez la recette — oui, mon fils! — du succès, et le plus grand talent pour battre les Français, jarnigott! et pour fuir doucement le trépas le secret de vous retirer au petit pas.

» Que n'ai-je à mes armées donné pour chefs... mes filles! » Bleu gris au fond de l'ombre il est deux yeux qui brillent. Ceux du Kronprinz. Et

voilà son portrait en outre. C'est doux et carnasier ; c'est hermine, c'est loutre ; et cela s'approche en souplesse et va bondir. Tiens ! la gueule a du marcassin, osons le dire ¹.

Elle s'allonge à la chandelle : voyez-là ! von Kluch et Plattenberg, puisque vous êtes là, de Moltke aussi, vaincus attendant la semonce qui fera votre vie ne peser pas une once. Mais la gueule a crié, non ! la gueule a sifflé, comme si chaque dent se fût ouverte en clé :

« Vous avez, ô mon père, et c'est ce qui fait rire, main bonne pour chanter, belle voix pour écrire, pour écrire et chanter : *Veni, vidi, vici!* »
Le Kaiser à ces mots s'ennuyant d'être assis, une gifle sonna sur la joue du héros, qui fit écho sur le casque des généraux,

et ces trois bons guerriers tremblant de tout

1. A nos lecteurs de ne pas trop s'étonner des métamorphoses successives du Kronprinz : en fouine, hermine, loutre et marcassin. Ovide lui-même n'y aurait pu goutte. Que ferais-je, moi ? — D'ailleurs, le chacal immine.

leur sabre et de toutes leurs croix, bruissaient comme des arbres. — Tel sanglier, tel marcassin, tel fils, tel père : je le dis sans injure et sauf tout vitupère. Chandelle chue, on les entendait s'entremordre. O scène de famille ! O parents en désordre !

LES DÉTROUSSEURS

A Georges Lorin.

Morts français, morts debout dans la boue des tranchées, à l'aube, voyez-vous ce larron vous chercher,

ô vous qui regardez encor le paysage, morts sous le jour d'acier qui tombe des nuages,

de vos yeux agrandis et fous regardez-vous le vieux Dieu allemand rôder couvert de boue,

suivi du flot rampant de ses anges boueux traînant d'immondes ailes de boue derrière eux,

tous ces larrons des morts, limaces des tranchées, — morts debout ! morts français ! — les voyez-vous chercher

pour en ravigoter leur paradis infâme et combattre le miasme à la puanteur grande,

empouacrant leur ciel, des âmes allemandes, sous vos capotes bleues les Clartés de vos âmes?

Hosanna! le vrai ciel s'en éclaire et parfume...
Ils peuvent tout fouiller! ils n'en auront pas une!

Vomis sur eux l'enfer, Complice du vrai ciel!
— Sonnez, trompettes des vengeances éternelles!

Décembre 1914.

L'AGENCE WOLFF A BARCELONE

A Sidney-Turner.

Lisez-moi d'un œil brave, Espagnols, je sais tout.

Nostroupes d'Oudjidji menacent Tombouctou.

Poincaré? Nous savons qu'il est en Amérique.

Les Cosaques ont proclamé la République : le tsar est président.

Barrès est empereur.

Les Chinois ce matin ont changé de couleur.

Dans un seul entonnoir hier nous avons pris Castelnau, Foch, Dubail et Joffre et de Cary.

Marseille a succombé. Tarascon tient toujours.

Nous faisons un million de prisonniers par jour et même trois millions si nous comptons les Russes.

Neutres ! les poux français répandent le typhus.

Hindenburg à Nijni par sa fièvre entraîné se retourne et revient à Moscou cette année¹.

Pour faire à notre gré la police des mers, le président Wilson nous offre ses steamers.

Quatre uhlands viennois, dans un élan superbe, jusques en Bulgarie ont repoussé les Serbes.

Vienne, joyeuse, valse au son des « Te Deum » et ne se nourrit plus que de babas au rhum.

Och ! och ! le génial d'Annunzio palabre et l'Italie en est réduite à la Calabre.

1. Déplacements mondains.

Genève est bombardée par les Français.

Albert, pris d'un remords tardif, s'est noyé dans l'Yser.

Gloire au bon vieil Allah ! c'est à coups de gabelles que nos Turcs ont chassé l'Anglais des Dardanelles.

Pour un de ces desseins où Dieu s'immortalise, la France frénétique a brûlé ses églises.

Nous donnons « comme thème » aux poètes latins la triomphale entrée du Kaiser à Pantin.

Londres, par des moyens rares que nous taisons, dans trois ou quatre jours ne sera qu'un tison.

Venise flotte en mer. — Le pape est roi de Rome.

La pleine lune arbore une pointe. Nous sommes la race élue de Dieu.

Petit échec — (hélas !) — le Kronprinz évacue
les forts de Mélécasse ¹.

1. Entre les bois de Romainville et de Saint-Cucufa (Ile-de-France).

LE STRATÈGE

Il penche vers la table un gros front accablé de science militaire. Un dieu l'inspire. Chut ! Son assiette est la plaine et son verre une butte, que regarde de coin sa famille attablée.

Chut ! Non. Gifle sonore à Lucette qui rit — car il ne faut pas rire — et les mômes se taisent (sans calembour) momifiés dessus leurs chaises. « Regardez bien, voilà ce que fait Maunoury. »

D'une manche capable il secoue la salière. Poivre et sel poudroyant tous les nez éternuent. Silence ! Il vous met bas, d'un coude plus expert, litre sur nappe. Honneur ! gloire au sang répandu !

Sa satisfaction ne connaît plus de borne, lorsque son humble femme apporte la soupière, laquelle, incontinent, devient toute l'Argonne : incontinent il mobilise les cuillers

et, méditant l'assaut contre la Harazée, soulève en tapinois gros ventre et gros derrière, puis... l'inspirése dresse et flanque tout par terre, et la soupe aux poireaux coule dans la tranchée.

LE PESSIMISTE

A Madame Jean Bach-Sisley.

« O deuil!... Misère... Glas!... Derniers jours de la France! Je fus longtemps, monsieur, l'ange de l'Espérance. Hélas! nos généraux n'ont pas d'esprit de suite... L'Anglais marque le pas... la Russie est en fuite... »

Il vous parle. N'écoutez plus. Mais sur le gueux, et sans bouger, il faut bien retenir les yeux, là sur les plis amers et pincés du sourire : qu'à votre froid regard il ne sache finir...

Soudain le coup de poing dans les yeux de l'infâme, pour qu'il voie votre orgueil fondre à travers des flammes sur sa bassesse et croie que son âme éternelle se consume au bûcher des trente-six chandelles.

Mais si le pessimiste est votre ami ? (Naguère vous lui preniez le bras, vous rêviez sur son cœur : tant de joies confiées ! tant de légers malheurs ! vous lui pressiez la main, il était votre frère.)

Ce frère ! n'attendez pas qu'il vous désespère. *N'en attendez plus rien*, fuyez. De la misère d'un cœur vous n'êtes pas le médecin en somme. Tournez le dos, vous ne connaissez point cet homme.

L'ALLEMAGNE
DÉVORÉE DES COQUELICOTS

A André Beaunier.

Ils mentent, ils n'ont rien, ils n'ont rien dans
leurs champs — hors ce blé nain que tue la fleur
couleur du sang,

ce maigre blé teuton aux épis incolores, et que
la fleur couleur du feu presse et dévore.

Sous quelle rouge houle aux vertigineux flots
la moisson germanique est par Dieu terrassée!

de Berlin à Munich, de Cologne à Breslau,
des papavéracées ! des papavéracées !

Remplissez-moi vos temples, et jusques à la crypte, ô Germains soupirant : « C'est une plaie d'Égypte »,

et promettez à votre Dieu — Gog ou Baal — d'aller brûler en France une autre cathédrale ;

apaisez-le ! « Sur nos moissons hurluberlues, voilà, Maître, soixante-dix jours qu'il n'a plu ! »

Non ! le Gott furieux d'être invoqué sans cesse vous continue la plus biblique sécheresse,

mais où se rue pourtant la fleur couleur du feu, couleur du sang, couleur de l'âme des aïeux,

Goths, Ostrogoths ; de l'âme brute qui remonte en larges fleurs berçant le pourpre de la honte.

Toute la Germanie en semble dévorée. De ces folles moissons qu'allez-vous nous tirer,

Wisigoths? — cette année, les vingt années suivantes, pour un peuple de fous des tisanes calmantes?..

C'est fort bien, mais je crois avec ma boulangère que le pain d'Alaric sera cher, cet hiver,

tandis que sur la neige aux cristaux ravissants, mollement étendus les Goths « rendront » leur sang.

Quelles moissons alors de papavéracées fouleront nos poilus — souples et bien chaussés!

« Allons-nous à Berlin? diront-ils. Rien ne bouge. Leur ciel est comme un lupanar tendu de rouge

ce soir... Ils sont tous morts... et mort leur empereur... *Finis Germaniæ*. Soldats, aurons-nous peur
no

du Néant? et de voir s'engouffrer tout à l'heure
— sous la bêche étoilée d'un vieux Gott fos-
soyeur —

dans l'éternelle Nuit ces hideuses rougeurs?...»

Été 1915.

BERCEUSE

POUR ENDORMIR LA FOLIE
DU DERNIER EMPEREUR D'ALLEMAGNE

A Léo Sachs.

Le rossignol chante ce soir l'oubli au fond des
bois noirs.

Que d'espérances envolées, pour une qui t'est
fidèle !

Pour une clarté dans le ciel, quel orage amon-
celé !

Pour une maison qui t'appelle, que de maisons
écroulées !

Que d'espérances envolées, pour une qui t'est
fidèle!

Le rossignol chante ce soir l'oubli au fond des
bois noirs.

1914.

VI

LES GARIBALDI

LES GARIBALDI 1.

Celui-là, — dit une légende sicilienne — celui-là n'est pas un homme. Un jour le diable s'enamoura d'une sainte. Après neuf mois naquit Garubbalde. Quand il combat, il tient de son père ; quand la bataille est finie, il tient de sa mère et semble un saint du Paradis. Il est bon et de bon cœur. Vive sa figure !

*

Lo Garibaldi è nostro popolano,
E porta il cuor sul palmo della mano.

(Chanson de 1862).

A Gino Severini.

Du présent univers la plus noble famille !

1. Me faut-il dire que dans ce long poème, cette petite épopée, très modeste hommage à la famille des Garibaldi — au Père : Giuseppe Garibaldi, — à ses fils : Menotti et Ricciotti, — à ses petits-fils : Peppino, Bruno (tué à l'ennemi), Sante, Ricciotti, Costante (tué à l'ennemi), Ezio Garibaldi, — je ne prétends pas à l'exactitude d'un historien rigoureux ?

Vais-je lui comparer sa rivale en Castille? ou me haussant vers Rome en louer les Brutus, les Gracques, les Scipion? Que veulent ces Bivar déjà si bien chantés? Que veulent ces Romains dont les traits ont surgi beaux et purs sous vos mains, ô Plutarque, ô Polybe, ô vieux Cornelius? J'ai nombré leurs vertus, je m'en donne quitus. Ah! de les comparer je n'ai le temps ni l'art. Un Plutarque saurait, peu pressé, tout bavard. Le temps! lorsque j'adore en fol ai-je le temps de peser des héros comme ce grand avare? Non plus que d'ordonner ses fleurs le chaud printemps. Quand j'aime à passion, — l'art, qu'il vole autre part!

Où donc le souvenir — Muse, reste un instant — d'avoir aimé, chéri, plus vers nous dans l'histoire, en Italie, en France, en ma France des lys, les Sforza, les Montmorency, les Médicis, les Lusignan, les Baux, tous les Pisan de Pise, nos Brézé, nos Clisson, les Falier de Venise, les Rienzi de Rome et nos Guise de Guise, les Doria, que sais-je? et dans l'horrible forge de Serbie, où le Turc flamba, les Karageorge? Plus

un souvenir d'eux qui m'assiège longtemps, et me touchant au vif rende mon cœur content, fasse rouler mes pleurs ou me serre la gorge; et quelle autre famille irait, d'un coup hardi, forcer, prendre ce cœur où l'amour dessus-dit ne se voue à présent qu'aux seuls Garibaldi ?..

Fils de marin, celui qui près des flots est né, qu'ils soient Océan, fiord ou Méditerranée, celui qui tout enfant court le bord de la mer et crie aux vents les joies de sa liberté fière, à la belle Aventure est-il prédestiné ? Chacun le pense, eh là ! mais l'enfant plus sauvage qui trépigne la vague écumante au rivage et tend vers l'horizon marin ses deux bras nus, pour mieux voir, écartant les rideaux lourds des nues, ce qu'il y a derrière et hurle au geste vain, est-ce un héros futur ? J'en brûlerais mes mains. Et déjà le songeur de lointaines féeries, l'adolescent, hélas ! qui jette à sa patrie un rire en la quittant, un rire dans un cri, ce rire et ce baiser que les doigts vers l'azur offrent aux Alpes bleues, aux neiges...
baiser pur

dont la grâce retombe et suit en son amour

les ondulations, les plus faibles contours d'un long pays floral et brillant d'orangers ; étouffant un sanglot sous le foulard léger, quand pleure la sirène au cœur des passagers, celui qui tendrement se penche vers sa mère, la caresse en rêvant et lui dit : « chère, chère », avec elle, très doux, montant la passerelle, mais qui songe à part soi, dans son âme éternelle — et l'heure d'agiter le foulard est venue — que le bonheur de naviguer vers l'Inconnu, efface la douleur de se séparer d'elle, est-il un esprit fort ? Oui, oui, je vous le dis ! Tel fut adolescent Joseph Garibaldi.

Tel fut adolescent Joseph Garibaldi, qu'à ses vingt ans son cœur vainqueur dans les défaites, qu'à ses vingt ans son cœur choyé d'un Mazzini, battant et combattant pour la Jeune Italie, trouva la mort, eh ! non, la mort n'était pas prête, mais trouva l'exil brusque et la mélancolie, puis retrouva son rythme au fracas des tempêtes, dont les mains déchirées semblaient lui faire fête, applaudissant Garibaldi ; — Garibaldi !.. cependant que ton âme aux pitiés infinies se charmait

d'un grand rêve au sein des accalmies. Songe de la bonté qui voudrait *tout uni* ! De tels hommes sont doubles : aventuriers et prêtres. Ame et cœur, chaque jour, se parlent dans ces Êtres ainsi que le feraient deux héros bons amis, se conseillent, se louent, — se querellent peut-être ? Qui d'eux prodigue l'homme ? ah ! le plus en génie.

Tel fut adolescent Joseph Garibaldi ! mais je veux dire encore, et voire, le crier, beaux lecteurs de ces chants, pour que vous m'en croyez (or il faut retenir tout ce qu'ici je dis ; en écoutant ceci, tenir le col ployé) — que si le vent des mers fit cet aventurier, l'horreur de toute guerre a fait ce grand guerrier ! Tel était ce jeune homme et tel se montra-t-il aux fols américains dans son premier exil. Ah ! comme il sut aider, face aux impériaux, la République toute vierge de Rio, construire dans ses bois et sloops et goélettes, les jeter vers la gloire aux fragiles conquêtes, et se révoltant l'âme à voir couler du sang, tuer fort, pour sauver tout un peuple innocent !

Ces intimes combats dans cette destinée, qui mêlent la fureur aux sentiments innés de bonté gracieuse et d'élan spontané vers tout esclave et de dévouement pour les faibles, montrent ce qu'en sa fleur est l'ardent chevalier, le paladin exquis dont le sort est lié aux causes implaidables, et cependant qu'il plaide : « l'homme devenu sage ayant la Liberté, l'amour universel dans la Fraternité » — à rimer quel plaisir, vous voyez, ont ces mots, les plus grands mots de l'âme autant que les plus beaux — la sainte cause enfin, hors de toute féerie ! celle... Mais regardez au milieu des batailles, Garibaldi s'arrête : on dirait qu'il défaut. Eh ! que lui font pistoletades et mitrailles ? Il est au premier rang, il fonce pour l'assaut ! A ce brésilien-là conviendra cette entaille ! Non, non, l'épée retombe... et le héros sourit, car sa pensée le tient, pensée la plus chérie, là dans son for, malgré sa haine des tueries, — l'inébranlable espoir d'affranchir sa Patrie !

Sais-on d'où vient l'orage ? — Homme, d'où vient l'amour ? et n'as-tu pas de mots secrets pour

l'appeler? Sur la place de Laguna, soir de ve-
lours... Une bâche étend l'ombre aux chevaux
dételés... Que ce beau soir est triste après ce
mortel jour! Combat de Rio-Grande, apaisez-
vous une heure, lacs sanglants, forêt vierge en
feu, restez voilés aux yeux de qui *le* suit dans
ses pas désolés. Comme le vent ce soir a le goût
du malheur! Ah! comme un tel zéphyr vous rend
plus harassé, de vous incendier la lèvre de bai-
sers... Mais quel affre en cette âme, et qu'est-il
dans les airs qui gonfle et qui secoue la bâche
avec colère, tant que, poitrail debout, ce cheval
noir hennit, peuplant d'échos souffrants les pam-
pas infinies?... On vient du bout du monde!
Est-ce que l'on a peur?... On marche, elle regarde,
on regarde, elle est là — belle — et son cœur est
brave, elle approche! et voici qu'à genoux presque
on la relève et que l'on a... la courageuse et tendre
et guerrière Annita qui pleure à votre épaule ainsi,
ainsi, ainsi, qui frôle votre joue et s'offre à par-
tager votre douleur, vos privations et vos dangers.

O chevalière, ô chevalier partis en fête, sans
un caballero vous voici revenus, horriblement

couverts de sang par la défaite. Adieu, compagnons morts ! Adieu, sang répandu ! Adieu le bel effort à tout jamais perdu ! La République enfin n'a plus de défenseurs. Rio !.. Rio succombe et les grâces de Dieu vont à la tyrannie, effroi des nobles cœurs ! L'amour suivra l'amour dans les grands bois en fleurs. Est-il un ange pur qui vous comprenne aux cieux, amants prédestinés, amants que la douleur fit plus amants encor, vous faisant malheureux ? Exilez-vous, amants, par les grands bois en fleurs. Vers Montevideo — *à la grâce de Dieu* qui souffle sur leur cime un éternel feu bleu, parmi le noir, le vert et le soufre et les chromes, dans la forêt sans fin et souillante d'aromes, au seul cri du hocco pour cent mille fantômes, avec vos compagnons qui survivent honteux, prenez l'exil, amants, ô conducteurs de bœufs !

Il faudrait un Homère, un Jean de l'Évangile, ou Dante « revenant », des Enfers seul bon juge, pour dire sous quel dôme où pesaient quels déluges, sous quel poids de chaleur nos braves s'excitant traversaient l'ombre ardente et l'arbre

difficile, habillé jusqu'au sol de mille bras pendants, traversaient au poignard et déchiraient longtemps les bras enchevêtrés des sylves, et pour dire la mort des bœufs sous le grand taon vert en délire, puis l'effondrement bref d'une pluie à crier, au ventre anéanti de la forêt pliée, et quelle foi menait ces âmes généreuses vers leur destin de gloire en cette horreur fumeuse du tuf, avant la belle aurore sur la ville, aurore d'une Aurore à jamais lumineuse, dont cette immense nuit des bois fut la vigile. Dire net, à graver sur bronze, quelle fut cette marche au destin parmi les bois touffus ? Las ! las ! ce n'est pas moi, chanteur léger de France, qui saurai mettre au point tant d'horribles souffrances. Je cèle en mon tiroir mes efforts superflus. Pourtant, les vers suivants, il faut les avoir lus.

On avançait bien peu, quoique ce fût toujours ; dans la nuit vaporeuse on campait ; et le jour, des lianes confuses on faisait l'abattis, et l'on passait — premier toujours Garibaldi, en suivant des couguars les traces agrandies. Un vilain soir on est cerné par l'incendie, mais on passe, tou-

jours premier Garibaldi. Le cheval d'Annita berçait bien de l'amour. Tout contre elle Annita serrait, trésor petit, son fils âgé d'à peine un mois, le Menotti. Fouetté par la branche ou cahoté de sauts, rien n'y faisait, il souriait le *piccino*, couché sur le devant de la selle : ô berceau!... Il souriait, riait, chantait ses paradis, ou déjà murmurait comme un Garibaldi, ce qui donnait l'essor à des rires sonores montant jusques aux cimes où dorment les condors, qui réveillés traçaient la voûte avec grand bruit, mettant en hourvari perruches et hoccas, les aras, les boas, les serpents, les oiseaux, et tous penchés vers cet enfant — vers ce mystère — les compagnons, la mère, aussi les animaux, tous les vivants, les bœufs, les arbres, les fougères, et les jeunes couvées, en balançant leurs nids, tous les vivants, passaient — premier, Garibaldi — le temps à regarder vivre un *piccoletto*. L'on se rappelle encore à Montevideo, l'homme sortant des bois, sa femme et son petit, et ses vingt compagnons dressant leurs vingt fusils, un spacieux matin, devant le port vermeil, sous le rayonnement auroral du soleil.

Des fusils! des fusils! un chef! quels dons encore échoient aux bons Uruguayens avec l'aurore? Eh! n'est-ce pas assez d'un chef et de fusils? d'un chef que l'on assure un Cid Campeador et de fusils sans peur d'aller briller dehors? Choses qu'on espérait plus qu'un Juif le Messie! Qu'il s'attende à présent au pire coup de crosse dor. Manuel Rosas, le dictateur féroce. Allons vite chercher nos armes! place! place! On l'exécutera — c'est dit — à *la Rosas!* Garibaldi paraît : on court, on va tirer du sol républicain les armes enterrées. Garibaldi paraît : on va les arracher du sol républicain, tous les fusils cachés. Et de fait, non pendant un jour ou deux, péchaire! mais bien durant six ans jusqu'à victoire entière, fut assailli sur terre et sur fleuve et par mer le diable en frénésie régissant Buenos-Ayres.

Légion italienne, à vous l'ambition de vaincre pour l'honneur! Montrez-vous, légion! comme des tigres commandés par un lion! — A ceux qui se souviennent, est-il doux le passé! Devant Martin-Garcia, sur un sloop fracassé, vous comblez vos canons aux gueules épuisées de marteaux,

de boulons et de chaînes brisées, et c'est en recevant tout ce bel attirail de mitraille que Brown a perdu sa bataille ; à Cerro, *vous* et 800 nègres affranchis, vous n'arrêtez vos coups aux cavaliers d'enfer, aux mille vifs démons du Rosas-Lucifer, que lorsque tel un champ d'avoine ils ont fléchi, mais fléchi, halte-là ! le front heurtant la terre : comme des nids d'oiseaux traînent mille cervelles ; puis au dernier combat, furieux, solennel, à presque tous mortel de San-Antonio — jurant Garibaldi jusqu'au sein du Très-Haut — vous *donnez l'existence* à Montevideo.

Pour loyal à son roi qu'il puisse être demain, dans chaque Italien veille un républicain. — « Des nouvelles, señor ? » — « Homme, le pape est mort. » — On entend les tocsins d'Europe en Amérique... Rome bat le tocsin ! Rome est en République ! On part de suite, on rit. — Tout s'embarque, Annita, le petit Menotti, l'enfant Teresita, cent légionnaires, cent vrais frères de la côte : deux ou trois échappés aux combats de Rio, les autres survivants de San-Antonio ; Garibaldi, premier, vogue, le cœur lui saute. A

Gênes il débarque ; il apprend tout le neuf. Le pontife régnant, Mastai, c'est Pie IX. Donc, fausse alerte, oui, mais cela ne va pas mal. Pie IX, toute bonté, se veut tout libéral. Non pour longtemps. Assez pour qu'il vous amnistie sur ses terres, amants de l'Entière Italie ! Rien ne dure en ce monde, et c'est mieux d'un côté : l'Italie désormais rêve à son unité ; rêve ? non, mais se dresse !... alors tout se complique. Rome sous Mazzini passe à la République. Voici le bon tocsin. Le Pape en son malaise l'appelle à son secours... République Française ! J'en passe et des meilleurs ? je n'en dis pas assez ? La politique en vers est bien trop insensée.

Que si vous ignorez tous les lieux que je dis, mes écoutants, du moins, je vous en prie, goûtez l'italienne et souple musicalité de leurs noms. C'est délice. — Au bref, Garibaldi non content, sous Luina, de forcer l'Autrichien à s'enfuir bas l'oreille et jusques à Varese (douze cents gars viennois, que son renom atterre, courus dans les sillons par trois cents volontaires ! la belle chasse aux lièvres et sans pi-

queurs ni chiens !) s'inquiétait surtout des manières françaises. A Civita-Vecchia la France est descendue, portant les trois couleurs, sous les espèces drues et fort bien astiquées d'un gros de huit mille hommes, tous contents d'aller faire un beau voyage à Rome. — Qu'est-il des Partisans? Ils font aux triumvirs offre de leur épée et serment solennel de chasser tous ces Francs, comme neige hirondelles. Bien que de Mazzini le cœur hésite et vire, l'heure, ô Garibaldiens ! des Partisans a lui. Garibaldi s'éveille, un jour divin pour lui (que toute Rome adore), un jour sacré pour Elle, le premier défenseur de la Ville Éternelle.

Lyre, tends sous mon doigt ta corde la plus sûre de ne point rompre, et toi, corde, émets ce son dur qu'aux jours de gloire Echo sur les marbres répète, d'Arc en Arc triomphal, le son de la trompette, — ou si mon doigt s'acharne à trembler sur toi, corde, les sons tout en frisson que font les grandes orgues et de leurs *Te Deum*, quand les encens embaument, ce grondement qui monte aux religieux dômes! Nous ferons ré-

sonner le haut ton cette fois, dût en croulant ma lyre ensanglanter mes doigts. Garibaldi ! les voilà donc ces jours de gloire qui laisseront ton nom pur si vif dans l'Histoire, vif parmi les plus vifs, enchaîneur de Victoires, et montreront bientôt saillant de tes exploits, ton beau front haut dressé, rempli de pensers droits, plus chargé de lauriers que ceux des plus grands rois !

La foi républicaine en brûlot dans un cœur projetait au dehors son invincible ardeur. En fut témoin déjà sous les portes de Rome, porte Portese et porte San-Pancrazio, le général français second duc de Reggio, fils du grand maréchal, rompu tout aussitôt par les Garibaldiens avec ses huit mille hommes (ah ! je sais qu'il vous en cuisit, brave Oudinot !) et tant que refoulés vers Civita-Vecchia, Garibaldi les eût jetés dans leurs frégates, sans le refus des triumvirs ! de Rome ingrate ! — mais l'ingrat Mazzini surtout l'en empêcha ¹.

1. Point de vue garibaldien.

Rome qui prend sa joie d'un naïf armistice et du corso fleuri passe au feu d'artifice, Rome chante : « Jamais Rome ne succomba », tandis que bel et bien Rome déjà succombe, cependant que l'Autriche envahit ses États, et la dévote Espagne à petit nombre « d'hombres » et les pieux Napolitains du roi Bomba, ceux-là nombreux comme herbe. Allons ! c'est vers ceux-là que Garibaldi vole et vole. On se décide à tourner cette guerre en guerre fratricide ? Vive la Liberté ! mort qui la touchera ! Deux armées sont ses ailes ! il vole ! enfin voilà nos *moines*, il feint de les brusquer à droite, à gauche, et tombant tout à coup sur leur centre il les fauche ! — O Porte du Soleil devant Palestrina ! Porte du soir vermeil où tant de sang coula ! O frères ennemis s'égorgeant sur les routes, parmi les crucifix des prêtres en déroute ! Garibaldi soupire et cherche au ciel un dieu, le vrai Père attentif de tous les malheureux.

Encor, sous Velletri, le combat fut terrible. Mais les Napolitains furent mieux abîmés. Qui tombe de cheval et qui devient la cible aux

moins?... Euh! ils L'ont vu, le chapeau sur l'épée. Malgré ce gai signal ils vont pour l'écharper. Non, non, non, deux canons les ont tous décimés. Garibaldi plaignait de l'âme tous ses « frères », cependant qu'il pensait dans son grand cœur sévère : « *Il le faut* ». — Apennins! veillez! — Rome au lointain, Rome désespérée fait bondir le tocsin. — Beaux Apennins rougis, veillez! — La République appelle, appelle à mort ses enfants héroïques... Les doux Français malins ont repris la querelle, alimentés encor de vingt mille cervelles nouvelles et françaises et songeant — *s'il le faut* — à rebrûler l'enfer pour l'honneur du drapeau. Mais par le sang du Christ! cette fois ils sont trop. Quarante mille et non trente mille ou vingt mille, et qu'importe! ils seraient le million, leur flot s'ira toujours briser sur la vague des Mille portant Garibaldi qui jamais ne défaut : cette vague dressée lève en extrême écume son blanc *puncho* flottant sur les chapeaux à plumes!

« On verra!... » L'on a vu quels espoirs infinis — espoirs du Désespoir — ô villa Corsini, tin-

rent haute la vague de tes défenseurs, chantant, criant, ici vaincus, par là vainqueurs, sous les fusées touffues, les gerbes de lueurs, les bouquets bleus d'un grand bombardement en fleurs qui vous éclaire à fond de vastes escaliers où, chevaux au galop, grimpent des cavaliers : ô villa disputée, arrachée un moment, reprise, encor perdue, — avec acharnement reconquise vingt fois — parmi les jurements, les cris, les hurlements de quatre cents blessés, sur les épées brisées, sur les fusils brisés, les deltas piétinés des rigoles de sang, et sous l'orde fumée de longs feux caressants (hélas ! et dans les accalmies de la fournaise, les mains italiennes serrent les mains françaises, car levant une hampe où son sabre attaché remplace le drapeau qui pend effiloché, levant, comme pour l'éternel Rassemblement, la vraie faux de la Mort, un zouave dément crie : Liberté ! égalité ! fraternité !) quels espoirs infinis t'auront fait disputer, villa pourpre livrée aux infernaux tourments, par quatre bataillons à trente régiments ! Le flot l'emporte. Adieu, vague. Tout est fini. Rome tombe et se couche en esclave punie. Adieu, compagnons morts ! adieu, sang répandu ! adieu, le bel effort

à tout jamais perdu ! — Adieu, noble tombeau, République Romaine.

Ils se sont retrouvés dans les bois de Ravenne, les « épargnés », les poursuivis, les fugitifs, ceux que de la Révolte on dit les seuls fautifs ou de la Liberté les pauvres artisans, selon qu'on pense en noble ou juge en paysan ; ils se sont rencontrés, hélas ! dans la nuit noire, à l'heure où l'on voit Dante et que chantent les loups. Hélas ! comme ils sont peu ! sont-ils deux ? ils sont rares. Pour être là, mon Dieu ! tout ce qu'on évita ! Garibaldi pleurait dans les bois de Ravenne, murmurant doucement : « Tâches, fatigue, peine... Amis, je vous cherchais, mais où donc êtes-vous ? » Il a creusé la fosse et pleure à petits coups. Laissez-le La pleurer. C'est qu'il l'aimait beaucoup ! Tout seul il a creusé la fosse d'Annita, sa femme, son amie, son amante et sa reine.. elle n'est plus, l'amazone brésilienne... morte à la peine et de fatigue et de *leurs* tâches, un soir de vent où Dieu prend les vies et les cache. Ils se sont retrouvés dans les bois de Ravenne... Adieu, Ravenne, adieu, bois profonds

où le Dante, par les bleus soirs de lune ou les nuits d'épouvante, au-dessus d'Annita veille et glisse, ombre errante.

— Que les partis sont fous ! que chaque homme est ingrat ! On vivrait solitaire en l'île Caprera. Mais votre tête est mise à prix jusqu'en votre île. « Aie peur du chevrier qui t'épie... est-ce un rat qu'il cherche ? Aie peur. » Mon Dieu ! les enfants seraient vils ? « Ce pêcheur de corail, tu le disais fidèle?... Crains ce marin, crains ce bouvier, — crains l'hirondelle ! » Qu'à leurs grands hommes les patries sont difficiles !... On revoit l'Uruguay. On revoit le Brésil. — Nous sommes à dix ans de la mort d'Annita. — La Maison de Savoie vous pardonne. On « s'exile » d'un pays qui vous aime et qui vous adopta. Revois ton laboureur, ô chère île infertile ! De nouveau la Patrie, et sans guerre civile. « Paissez, mes blancs troupeaux... Mon blé meurt du grésil... Je vous ferai porter un chêne à ce roc-là ! » — La Maison de Savoie vous appelle. Hein ? qu'est-il ? C'est contre l'Autrichien. *Viva l'Italia !* « Mère ! il te faut mon bras, mon épée ?

les voilà ! mon fils, mes compagnons ? voilà !
voilà ! voilà !... »

Sur l'ennemi de la Patrie, sur l'Oppresseur
(et le seul véritable ennemi de ton cœur), sur le
tyran de l'Italie, au plus bel âge de ta force à la
fois élégante et sauvage, sur l'Autriche, ô lion !
passe ta grande rage. Oublie ainsi. Va ! donne
à ton jeune entourage l'ardeur et les rapidités
de ton courage ! Sois prompt et sois terrible en
ce morne désert de la plaine lombarde élimée
par la guerre, qui peuple de corbeaux, sous le
deuil bas des cieus, les larges socs rouillés qu'ont
délaissés les bœufs. Partout le sol aride ou le
sol nuageux : ô la terre en chagrin de sa vaste
misère ! A ton rugissement qui répond aux ton-
nerres. les double et fait écho dans l'Italie en-
tière, deux Aigles s'abimant du zénith orageux
laissent voir tout l'azur !.. tant leurs ailes aux
nues déployaient d'ombre noire et cachaient
d'étendue. Par les chaumes des blés et l'herbage
du seigle, poursuis de souples bonds les rapaces
blessés. Suspends tes lionceaux à leur vol ha-
rassé. Bondis, acharne-toi, déchire les vieux

Aigles. — Décharne !... et fais entendre à l'ennemi châtié, devant qu'il meure, un chant, mélodieux sans règle, — ô l'ouïe amusée des lionceaux espiègles ! — ce grand rugissement du grand lion défié ! Puis, massacreur joyeux, rajuni par l'effort, ne laisse nul repos, si tu vois qu'il s'endort contre un arbre, au dieu Mars : fût-il noble en son port, réveille-le d'un coup de griffe, et tue encore !

L'Italia farà da sè, gentils français ?.. Non ! la France emportée ajoute aux beaux succès de l'Italie, et jette en pâture aux échos les noms de Magenta et de Solferino ! Jaloux d'un tel fracas, le fier Garibaldi leur jette San-Fermo ! Varese ! Treponti !.. Voyez, à la plus belle époque de sa vie, le grand chef léonin dominant avec grâce toute sa jeune armée de Chasseurs, qu'il ravit du sourire éclairant ses yeux noirs pleins d'espace, les reins contre l'affût d'un haut canon de place et les deux bras ouverts, mais non pas « à l'apôtre », solides sur la bête en bronze l'un et l'autre, — la main droite y posant une épée enfin lasse et la gauche appuyée au bouton de culasse,

— et flattant le chapeau dont la plume au vent bouge, les longs cheveux bouclés dont l'argent brille au vent jusque sur la poitrine halénant largement au rythme d'un tel Cœur, sous la chemise rouge ! Entourez le, Chasseurs des Alpes, ses enfants, du beau cercle formé par vos yeux de velours. Regardez-le bien... vous ne l'aurez pas toujours... Prisonnier de vos yeux, comme il est triomphant ! Un grand rire argentin le prend dans son bonheur. Mais le jour tombe. Il rêve, aux dernières lueurs.

Laissant flotter la soie déchirée par les balles de son foulard noué large, « à la marinière », sur l'affût élevé du canon Gribeauval, pour mieux rêver encore il s'est mis à cheval... il revoit Menotti qui s'est conduit hier en vrai héros Garibaldien... il *voit* sa mère, l'enfance... une brebis qu'il a sauvée naguère, dans son île, un soir de tempête... Comme il rêve !.. il se penche, il revoit dans les champs, sur les grèves, tous ses compagnons morts... il voit ses justes guerres !.. Oh ! n'est-il pas ainsi, levant ce front martial, apaisant de la main le

carnage fatal, le Génie même des Iliades populaires ? Mais Dieu le berce, il dort plus grand à travers l'air. Le coude sur l'épée, aux lueurs défaillantes de ce jaune et lent soir apaiseur des tourmentes, quelle Apparition es-tu pour tous ces yeux, toi qui grandis encor dans un air vapoureux, quelle Apparition pour ton armée présente, ô brave entre les braves ! intrépide Brave-Homme ! grand comme tout l'espoir du peuple, immense comme... l'Idée de la Révolution bienfaisante.

Il dort — et dort en lui l'âme de la Nation...
Il rêve — et rêve en lui l'âme de la Nation...
Quand la terre et le ciel sont réunis par l'ombre et qu'il n'y a plus rien que les rêves sans nombre de cet homme endormi sur l'affût d'un canon, Chasseurs qui voulez *voir*, un esprit vous dit : « Non ! » Plus noire que la nuit passe l'Ombre effrayante ; cachés sous vos manteaux laissez passer le Dante : sans un rêve dormez entourant le canon. — Ah ! dormeurs, c'est pour vous que, seul, un homme rêve. — Penché sur le Rêveur Dante suit la fortune de grands sou-

ges obscurs où l'avenir se lève, mais si confusément... que Dante insatisfait évoque le rayon transperceur des forêts, le nommant « clair de l'âme » et la lune apparaît. Tout luit ! C'est toi, canon, c'est toi, canon muet, dont la gueule profonde a jeté cette lune ?... Elle brille dans un azur illimité, ronde, éclatante, immense aux yeux épouvantés du dormeur, du rêveur, de celui qui s'éveille au moment où l'astre épaissi devient vermeil et devient le soleil sur toute une contrée de blés, de vigne, d'orge et de citrons dorés, où Garibaldi voit se découper une île en écusson triangulaire et montueux, dont une pointe se termine à fleur d'eau bleue : *per la Madona!* c'est la splendide Sicile. Garibaldi l'a bien reconnue de ses yeux. La difficile épreuve ! un de ses yeux lui brûle, tandis que l'autre cligne aux rayons poussiéreux ; et tout comme il advint au moine somnambule qui vit le ciel, d'un œil par le diable ensablé, il joue le jeu cruel du *Dormeur éveillé*. Mais non, Garibaldi ne sent plus de brûlure en ses regards, il rit d'avoir eu presque mal : Dante a baissé sur eux l'ombre au léger azur d'une petite main fine, onglée de cristal, — puis levant par degrés le

lourd manteau qu'il traîne, couleur du bas orage et de la noire ébène, derrière le Rêveur il s'incline à demi, comme un ami veillant le sommeil d'un ami.

C'est ainsi qu'abrité du grand soleil des songes, Garibaldi verra se dresser le miroir intense de sa vie future au fond du soir, au cœur du sombre éther, où le soleil prolonge des feux tremblants et peints de fresques héroïques, ayant le mouvement doré de la poussière, et qu'il verra passer dans ce miroir magique ses hauts faits tout vibrants sous la chaude lumière, et verra jusqu'au but voler sa destinée comme Pégase jusqu'au nid de la Chimère, et, menant aux assauts une jeunesse altière, comment toujours brandie à travers tant d'années, sa limpide, rapide et rayonnante épée, qui reflète le sang dont se couvre la terre, garde au sein des tueries, garde la foi sévère de lutter pour sauver les peuples de misère et propager, malgré son horreur des tueries, l'inébranlable espoir d'affranchir la Patrie ; et comment en vingt jours ses partisans, ses Mille, du joug napolitain délivrent

la Sicile, comment leur vague rouge est sortie de la mer et va menée par lui, dans un beau bruit d'enfer, ainsi qu'un flot de lave ou de pétrole en feu, si vif que vif argent, pourchasser en tous lieux (plaines, hameaux, cités, coteaux, rocs sourcilleux, sommets blancs de vertige où le flot vient par bonds) tout ahuris de peur les soldats du Bourbon ;

et quelle joie fulgure en Palerme un beau jour, lorsqu'à trente clochers sonnans la délivrance un étendard de pourpre et l'azur se fiancent et qu'aux longs cris du peuple : « Italie ! Italie ! » sur les fronts des vainqueurs la rose tombe en pluie, et qu'embaumant les airs la rose du pays sous les pas des vainqueurs s'écrase avec amour ; et quelle joie transporte un beau jour tout Messine lorsque ses habitants alertes, sur les toits dansant la farandole, acclament ce qu'ils voient : une vague de feu traverser le détroit. Oui ! Garibaldi vogue, et ses « chemises rouges » coupent rapidement les sillons de l'eau bleue sur un petit navire immense à tous les yeux, qui trace ferme et droit comme trace une gouge et sou-

lève des lames ainsi que des copeaux, et fond, tel un éclair, brusquement, sur Reggio ; et quelle folle ivresse est dans Reggio la belle, malgré l'artillerie chargeant sa citadelle, quand la vague empourprée anime un bond nouveau sur le bord calabrais, et rencontre et culbute des milliers de « bourbons » effarés d'une lutte avec ces dieux marins inconnus des aïeux, le corps tout rutilant d'un corail furieux, qui semblent faire feu avant le coup de feu.

Démons rouges de San-Fermo, de Treponti, de l'inferral assaut de Calatafimi, Siciliens et Mille, grognards et picciotti, c'est à peine vraiment si l'ombre gigantesque de la main fine ombrant le Veilleur endormi, peut suivre votre élan sur la lointaine fresque, là-bas au fond des airs, — si, pour Garibaldi se faisant le héraut charmé de votre gloire, Dante essaie de nommer vos rapides victoires, Alta-Fiumara, Severia-Mamelli (oh ! grands noms chuchotés !) Maïda ! Napoli ! tant vives elles glissent au magique miroir... Le sort de l'Italie se joue d'un coup de dé. « Non, chuchote le Dante, il n'est point de hasard, tou-

jours le génie frappe avec rapidité. » Mais a-t-on jamais vu dans nul coin de l'Histoire mille et sept cents gaillards, fussent-ils décidés, en forcer cent mille autres à se débander ? « Oui, chuchote le Dante, il est de ces fortunes, et qu'importe leur nombre aux hommes emportés par la cause du droit et de la liberté. » *Viva l'Italia !* Vive l'Italie UNE ! — Citoyen, lève un doigt vers l'épée du vainqueur entré seul à cheval dans Napoli en fleurs ! — Garibaldi se voit jeter la dictature : il la happe et, voulant couronner l'aventure, écrase l'ennemi jusqu'aux flots du Volturne, puis (d'un salut d'épée au Galantuomo) il abdique, en Cincinnatus, à Teano. Mais le Rêve au miroir déroule ses prestiges, se désordonne et prend la course de vertige qui menait, tournoyant aux palus infernaux, Dante et le Mantouan de prodige en prodige.

— « Cela, tu le vivras. » — « Dante, hélas ! je veux voir. N'aveugle plus mes yeux. » — « Mirage de la gloire, que vous troublez le cœur des plus nobles humains ! » — « Ombre, pourquoi toujours m'aveugler de ta main ? Je veux voir. »

— « Que vois-tu ? Le vent qui t'accompagne. Tu voles, tu fais l'aigle au sommet des montagnes. » — « Je veux voir. Qui me suit ? Qui dépasse mon vol ? Ces deux-là ? Tous ceux-ci ? » — « Tes fils, tes compagnons, Menotti, Ricciotti si jeune, ta légion qu'emporte au bleu des airs la même ambition d'affranchir la Patrie ! » — « Et ces monts ? » — « Le Tyrol. » — « Et ces nappes de flamme ? » — « Issues de tes canons brûlant la plaine ; et c'est l'Autriche que tu vaincs. » — « Ombre, pourquoi toujours m'aveugler de ta main ?.. Aigle, moi ?.. quand je boite et me traîne... et soudain m'a reçu dans ses bras Ricciotti, noble enfant : je repuise la vie à ses yeux triomphants. Pourquoi cette langueur ? » — « Je t'ai caché la honte et le crime *des tiens*, ô blessé d'Aspromonte ! » — « Dante, j'ignore tout ; je me suis relevé. » — « Et l'Autriche est vaincue et Venise est sauvée. » — « Que fait Rome ?... Tyran, laisse mes yeux avides... Ombre, je lutterai ! Tout mon regard se vide : ah ! dépouille mes yeux de ta main glaciale... ou j'étrangle un fantôme ! » — « Oui ! prends part à ton mal ! vole au chagrin ! va, front d'acier ! pleure, lutteur, si le carnage enfin

te déchire le cœur, et la dérouté ! » — « Hélas ! qui vint changer le sort ? » — « Vois Rome incendiée. » — « Rome ! ROME OU LA MORT ! » — « Que la fumée des pleurs sorte de ces ceux-là, Seigneur, et les troublant, leur cache Mentana... Non, trop avides ! Et je reste, ô Garibaldi, un fantôme veillant un homme évanoui.

» A quoi servirait-il de tromper le destin ? Frère, entr'ouve les yeux. Ne crains plus cette main, et qu'à mon souffle refleurisse ton regard. Dieu le veut : je te mène au faite de ta gloire. Vois comment le soleil atteint le méridien. » — « Adieu, compagnons morts... » — « Ne me querelle plus : ma main est transparente. » — « Adieu, sang répandu... » — « Clair soleil de midi ! » — « Quel soleil ? » — « Le bon jeu. Toujours on crie : midi ! aux enfants paresseux. Réveille-toi ! » — « Non... rien. Tout est froid. Tout est sombre. Seul ton visage est bleu que je vois de ma tombe. » — « Regarde au fond des airs, fouille bien la nuit noire : vois-tu quelque blancheur monter dans un miroir ? » — « J'y vois la neige étale où pèse le silence. » — « Regarde mieux. » — « Je

vois un désert. » — « C'est la France... Regarde mieux ! » — « Je vois à travers des flocons se profiler si loin village ou ville grise et dont brillent les vitres... un donjon, une église... Il neige. Tout est mort. » — « La ville c'est Dijon. Regarde bien : tout vit à l'entour, ô mon frère. La neige vit et le canon fait vivre l'air. On se bat. Les roseaux glacés, les arbres bougent, au croisement des feux sifflant en longue plainte (et que ton âme entend) d'une bataille étreinte par la blême tourmente et ses lanières feintes, par la neige tombant sur les « chemises-rouges », et la neige volant sur des casques à pointe.

» On se bat ! On se tue ! Rouge et blanche mêlée. » — « Que du sang sur la neige est œuvre désolée ! Dante, le sang est triste... » — « Ou gai comme les roses, frère, s'il est versé pour une sainte cause... et pour la France, non point celle qui t'a vaincu, mais la républicaine et par toi secourue ! » — « Oui, oui, je les vois tous de grand'joie exaltés. Oui, malgré leur misère, ils rient comme en été. Suivez mes fils, jeunes fils de la Liberté ! Je vois les bonds joyeux de tous

nos compagnons, leur assaut écarlate au son dru des clairons, avec les francs-tireurs ils montent les collines et, si contents que l'on dirait qu'ils assassinent, ils tuent à bout portant comme l'on tue un chien, ils tuent du bavarois, du saxon, du prussien. Ceux qui ne sont pas morts on a vu leurs talons. Victoire ! et chants et rires autour de ce drapeau qu'un des soldats de Ricciotti dresse bien haut !... » — « Et qui sera le seul trophée noir de la guerre. » — « Dante !.. à l'instant pourquoi cette retraite amère ? ces yeux en pleurs, ces fronts penchés si bas, ces dos moutonnant jusqu'au soir de coteau en coteau ? pourquoi se replient-ils ainsi, mes volontaires, comme un troupeau hâté, dans les rafales claires, par Canzio, mon fidèle Bordone et mes fils ? » — « La France et le malheur ont signé l'armistice. » — « Adieu, compagnons morts ! Adieu, sang répandu ! Adieu, le noble effort à tout jamais perdu ! » — « Frère, tu n'as point vu tout ce que tu peux voir. Dieu le veut : je t'emporte au faite de ta gloire. »

— « Et tu m'ôtes la vue ? » — « Je lui cache

ta mort. » — « Que me fait de mourir ? Je veux les voir encore. » — « Tout se verra... Dieu crée l'effroyable décor... » — « Ombre émue, ta grande ombre enfin se décolore... Tu trembles ? et ta main qui pensait m'aveugler vacille au vent comme une feuille de papier. Je veux les voir encore. » — « Dieu songe à les créer. Si je tremble et pâlis, il te faudra trembler, pâlir... Dieu crée... L'air tremble et pâlit tout entier. » — « Compagnons glorieux... » — « Les voici ! » — « Hors de terre, quels démons surgissant, hurlent ?.. » — « Tes volontaires. » — « ... hurlent mon nom : Garibaldi ! » — « Leur cri de guerre. » — « Quels démons bondissant m'annoncent aux Enfers ? Ah oui ! damné ! Pour moi se dresse en la fournaise un fol bûcher grouillant de ces diables mes frères, et qui brûle et rebrûle, — un polype de braises, arborescent, immense, envahissant l'éther, branché comme un corail au centre des Enfers, qui crachent la mort rouge de toutes leurs frontières. » — « Non. La Forêt d'Argonne est en marches françaises. » — « Que dis-tu ? » — « Ce n'est pas un bois peuplé de fraises où l'incendie, qui sort de l'âme des canons, se propage et se rythme aux râles des clairons. » —

« Que dis-tu ? » — « Vois bondir ton sang hors des tranchées. Parmi tes volontaires il n'a pu se cacher. » — « Que dis-tu ? » — « Reconnais ton sang, tes sacrifices, ta gloire, tes vertus, ton sang, tes hauts faits d'armes ; ne vois-tu pas bondir au milieu du vacarme, six fois bondir ton sang dans tes six petits-fils ? là, Peppino leur chef, là, Bruno, Ricciotti ; vois bouillonner, bondir ton sang, Garibaldi ! là-bas, Sante et Costante, et non le moins hardi, là, dans le jeune Ezio vois ton sang qui bondit !

» Comme le vent d'hiver agite les arbustes, et les flagelle et noie sous une pluie robuste, il semble qu'une ondée de romantisme plie les âmes. En avant pour la France, Italie ! Entends le Peppino. Écoute un jeune chef, celui qui de son stick frappe l'air à coups brefs, entraîner sa légion d'un tel cri de vaillance : « Ame de l'Italie, en avant pour la France ! » Ils n'ont pas été vains les généreux efforts, ô pourpre demi-dieu de l'ultime épopée : tu ressuscites, non, jamais tu ne fus mort ; le Germain tremble aux mille éclairs de ton épée. (Hardi ! la charge sonne !)

— Éclairs de son épée : ô Jeunesse, ô Jeunesse, ô Jeunesse ruée ! que tu meures, Jeunesse, et Bruno soit tué, que, ventre ouvert au pied d'un arbre, il *plie* son corps, autour de lui, Jeunesse, que tu meures encore, j'entends le chœur des cœurs dans les derniers soupirs, toujours le même chœur avant que de mourir : « Notre mort pour ta vie, ô sainte République ! » — Grand hymne fraternel de ces heures épiques ! — Ni jours, ni soirs ; on meurt au clair de la fournaise. Des rangs italiens ou des armées françaises que la jeunesse meure et Costante à son tour, qu'il meure : on l'entendra monter le chœur d'amour : « Vive la République ! » à voix doucement hautes. Que le frais holocauste encor trois fois s'exhause, Bolante !... Harasée !... Gouffre de Courte-Chausse !... devant la Barbarie encerclée dans ses fosses, et les tranchées conquises, à la fin, qu'elles sautent ! si les Garibaldiens par masses ont péri, le Ciel peuplé de cœurs entend le même cri : « Vive la République et vive sa patrie ! » Le Ciel vous est ouvert, cœurs vifs, cœurs tous élus. Sur des nuages d'or brille un sang répandu... Garibaldi... Garibaldi... voici l'aurore. Adieu... vis donc ta vie !... Dieu peint d'autres

décors. » — Vous l'entourez, Chasseurs des Alpes, ses enfants. Il vous ouvre des bras vermeils en s'étirant. Son épée qu'il brandit remire le soleil. Comme il est grand et beau ! qu'il semble rayonnant, sur l'affût d'un canon, *Giuseppe* qui s'éveille !... « J'ai faim, dit-il, Canzio, mais faim jusques en l'âme !..... » — *Beati qui esuriunt justitiam.*

Lettre de Ricciotti Garibaldi à M. Paul Fort.

Roma, Via Pontefici.

Cher Monsieur Paul Fort,

Acceptez mes sincères remerciements pour la pensée que vous avez eue de m'adresser le poème dédié à notre famille et que je viens de lire profondément ému.

Agréez, cher Monsieur, mes salutations bien empressées avec mes meilleurs vœux pour la victoire de vos Armes.

RICCIOTTI GARIBALDI.

NOTES

Un second volume des POÈMES DE FRANCE (*Bulletin lyrique de la guerre*), paraîtra dans un an.

*

Le présent volume forme le Tome XIX de la suite des
« BALLADES FRANÇAISES ».

TABLE

POÈMES DE FRANCE

I

	Pages
La Veillée du Poète avant la Guerre	11

II

CHANTS DE 1914 ET DE 1915

La Cathédrale de Reims.	15
La Clarté de France	24
Ce que nous défendons	29
Le Saint Peuple Belge	34
Le Héros suprême	37
Senlis vengée	39
La Manière	44
Le Chant des Anglais.	45
La Victoire de la Marne.	48
Cœur de Saint-Georges	54
Vendanges de 1914	68
Le Soldat de Grand'Garde	70

Les Cosaques	72
Le Bruit français	82
Terres de nos Exploits	85
Le Rire devant la Mort	93
Nos belles Victoires	94
Dixmude	108
La Garde du Ciel.	118
Le Soldat passant	129
Les Chasseurs de l'Hilsenfirst.	131
Dieu et le Tsar	143
La Marseillaise.	151
Le Coq de Reims.	157

III

IN MEMORIAM

Sur la Mort d'Olivier Hourcade	161
A la Mémoire d'Alain-Fournier	165

IV

LES POÈMES DE L'AUXILIAIRE

Premier Jour de Guerre.	173
Le Félon	177
Les dernières Pensées.	180
Monde éphémère	183

La Flèche de Senlis	187
Le grand Événement	191
Veillée des Saints Patrons de France au Mont Saint-Michel	195
Indésirables aux Iles Chausey	208
Vision	220
Citation à l'Ordre du Jour	222
Pégase aux Champs	223
L'Entente spirituelle	226
Tandis que l'on se bat	229
Les Vallons de l'Argonne	231
Remords	233
L'Ombre de l'Épopée ou la Voix d'Homère	236

V

COUPS DE FOUET

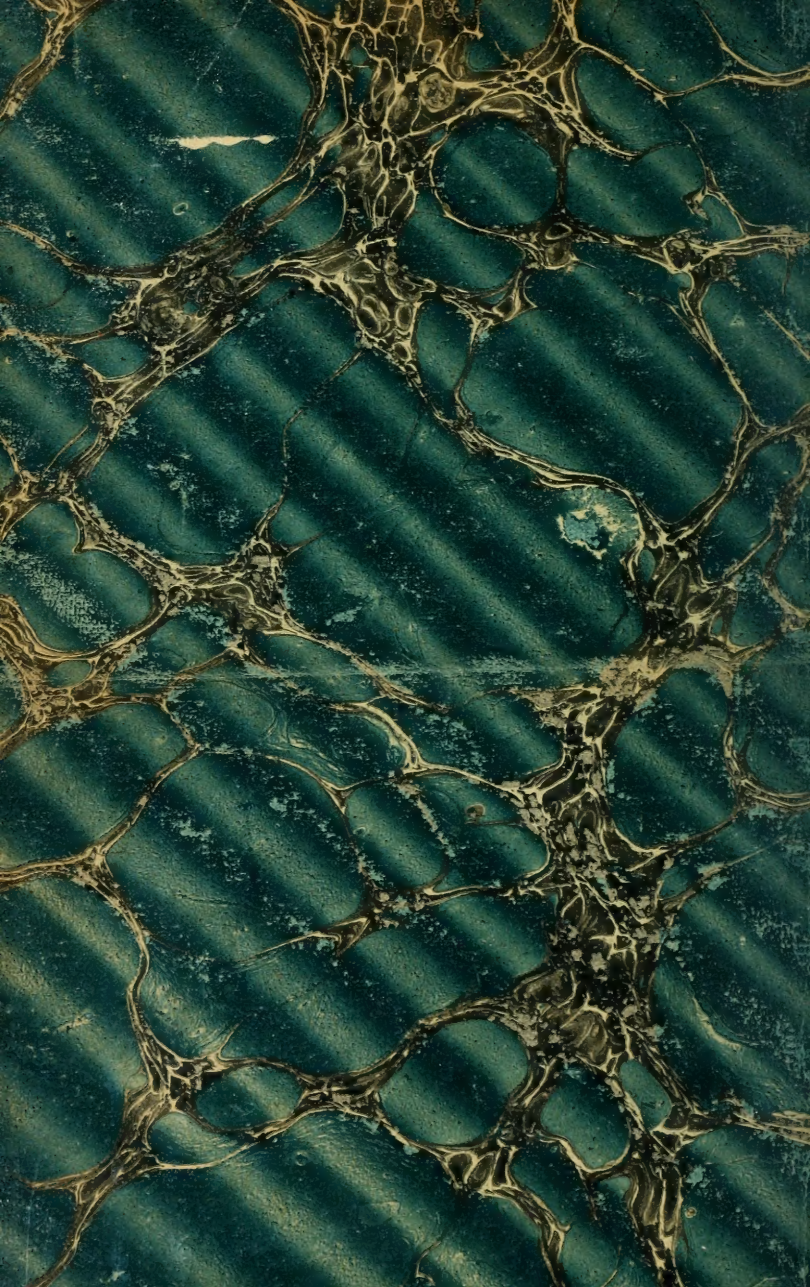
L'Or qui se cache	253
Aux quatre-vingt-treize « Il n'est pas vrai »	255
Le Lourd et le Léger	258
Les Pêcheurs du Pont-Neuf	259
Pour quelques-uns	261
Officiers prussiens	262
Dispute	264
Les Détrouseurs	267
L'Agence Wolff à Barcelone	269
Le Stratège	273
Le Pessimiste	275

L'Allemagne dévorée des Coquelicots	277
Berceuse pour endormir la Folie du dernier Em- pereur d'Allemagne	281

VI

LES GARIBALDI

Les Garibaldi	285
-------------------------	-----



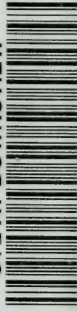
PQ
2611
078P6

Fort, Paul
Poèmes de France

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 28 04 05 001 6